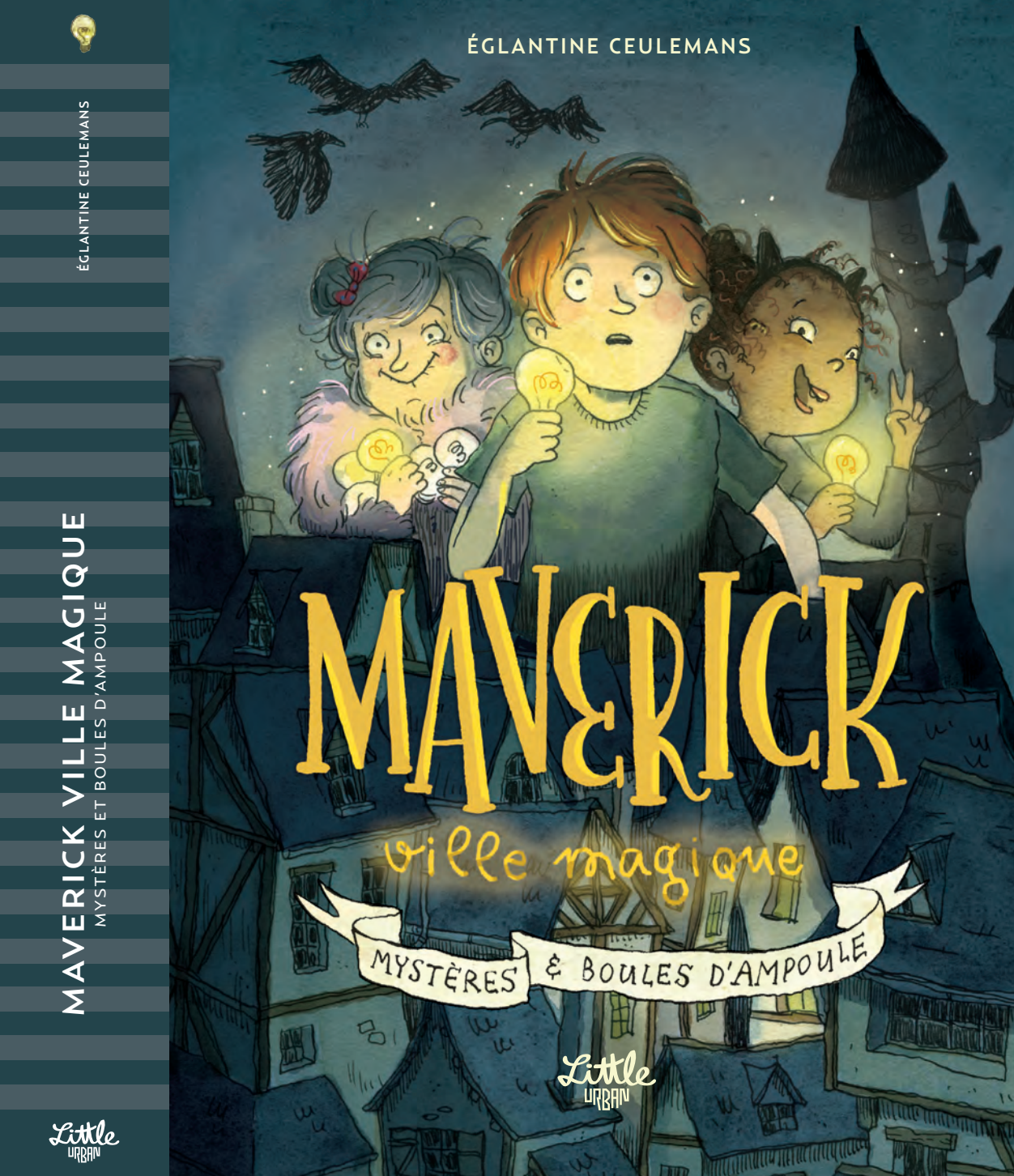
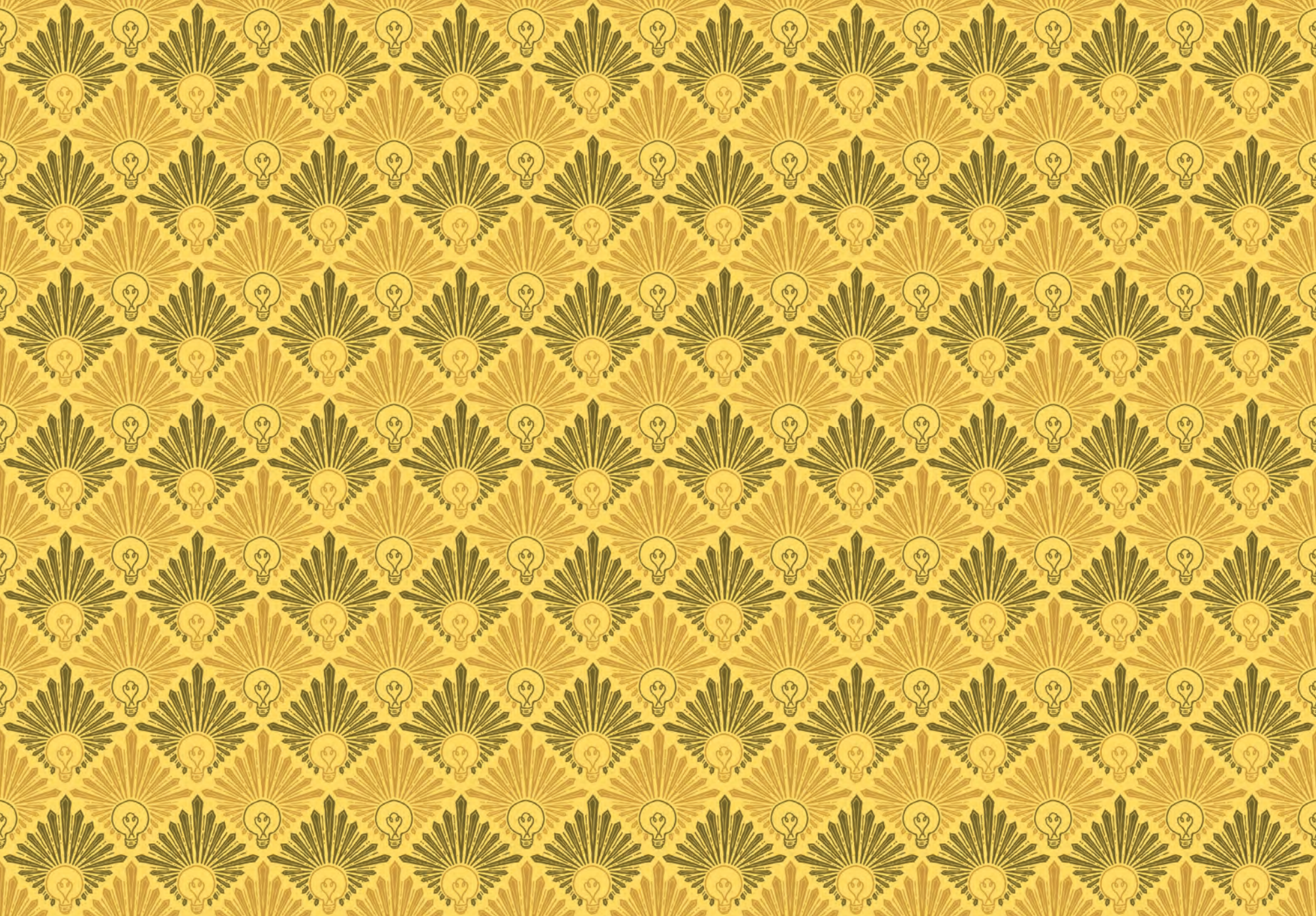
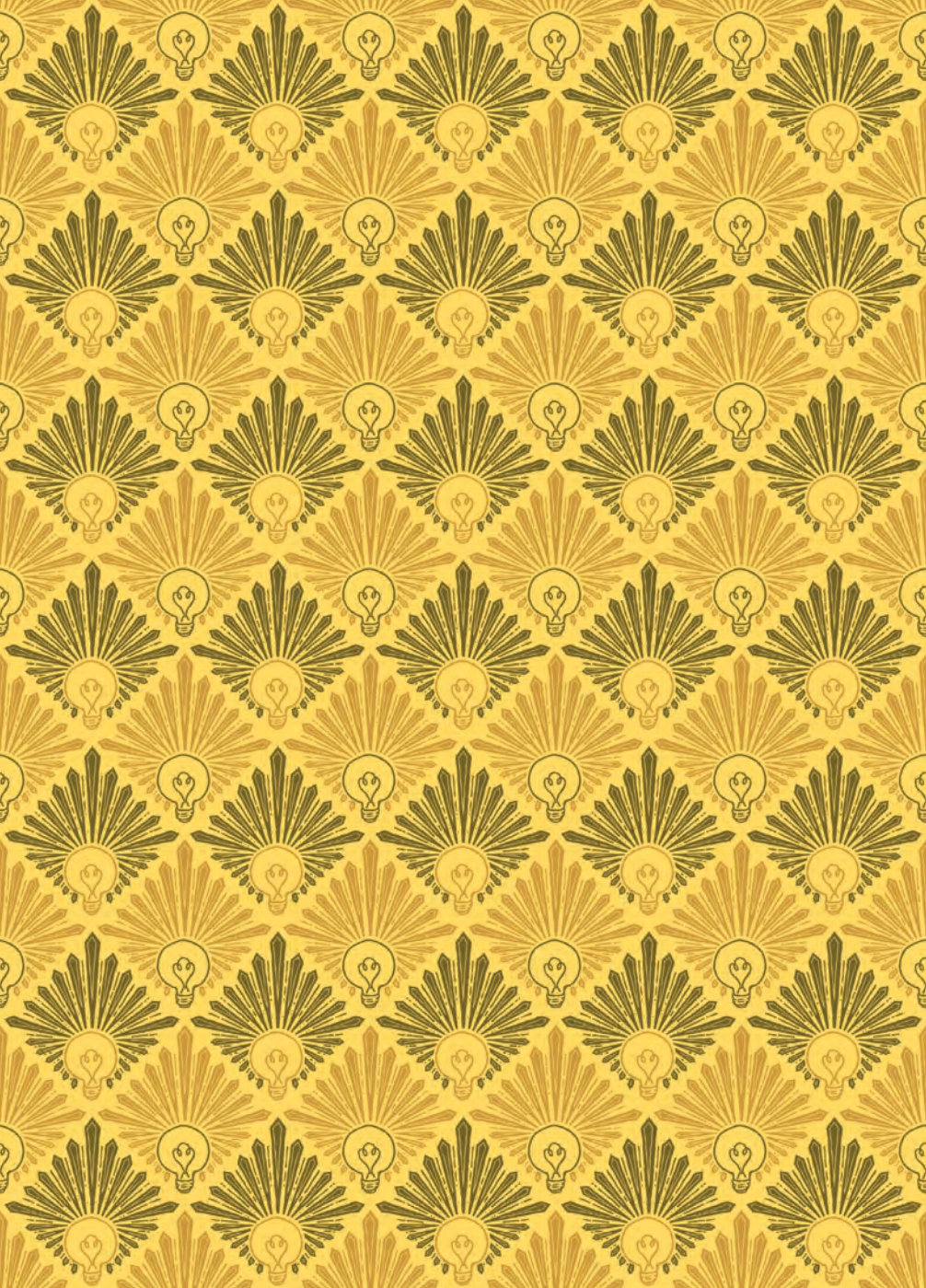
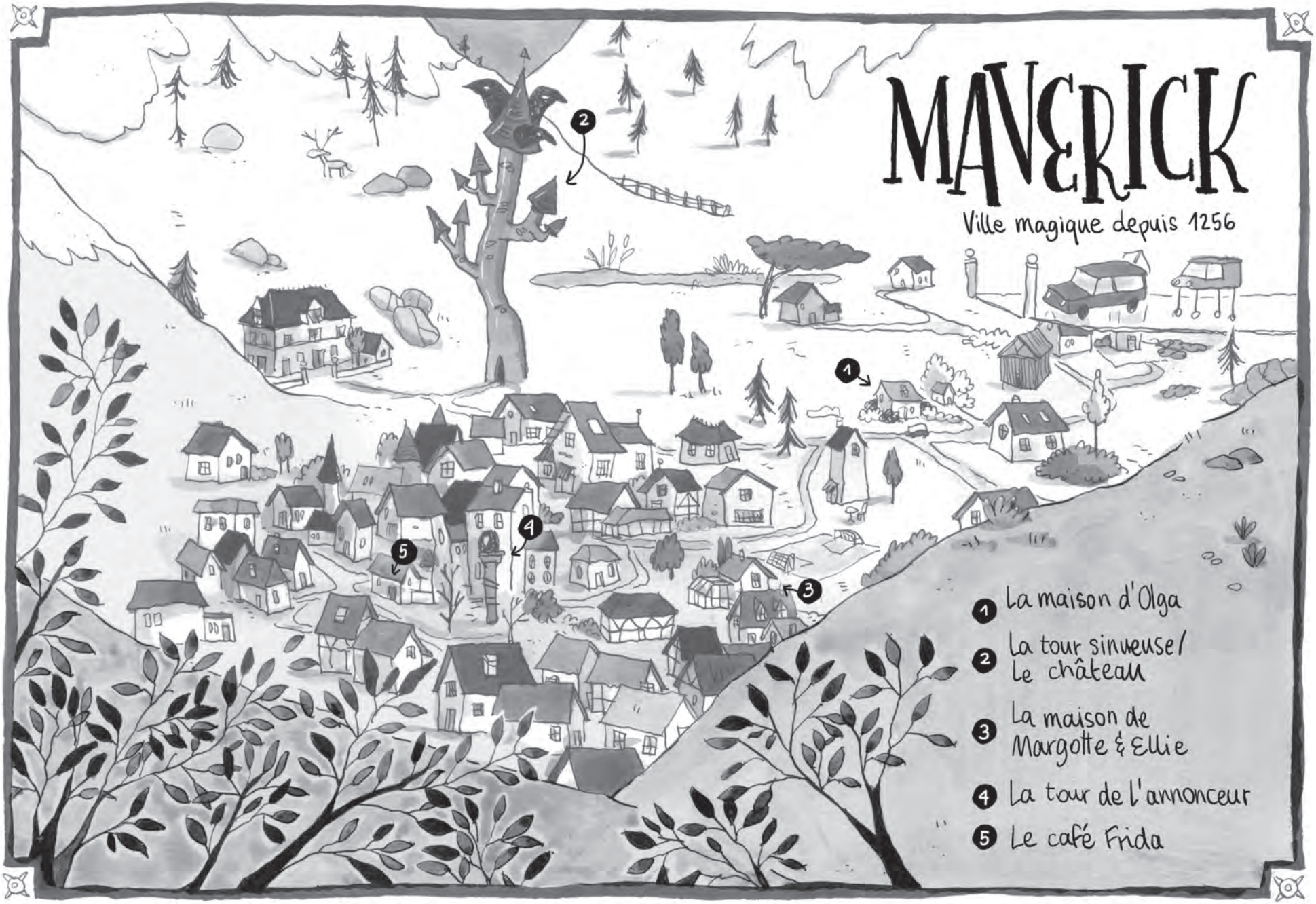

ÉGLANTINE CEULEMANS
MAVERICK
ville magique
MYSTÈRES & BOULES D'AMPOULE
Little URBAN
ÉGLANTINE CEULEMANS
MAVERICK VILLE MAGIQUE
MYSTÈRES ET BOULES D'AMPOULE
Little URBAN





MAVERICK
ville magique
MYSTÈRES & BOULES D'AMPOULES


MAVERICK
Ville magique depuis 1256
1 La maison d'Olga
2 La tour sinueuse/ Le château
3 La maison de Margotte & Ellie
4 La tour de l'annonceur
5 Le café Frida

Pour Olivia, ma première lectrice.

MAVERICK

ville magique

MYSTÈRES & BOULES D'AMPOULES

Écrit et illustré par
Églantine Ceulemans

Little URBAN

CHAPITRE I

VACANCES OBLIGATOIRES

CRUNCH CRUNCH CRUNCH

Voilà ce qu'on entendait dans le manoir des Palissier, dans la chambre numéro 219 au 4e étage.

C'est dans cette microscopique chambre, faiblement éclairée par une lucarne mal lavée, qu'Anselme Palissier s'enfournait de grandes cuillerées de lait et de céréales dans le gosier. C'était son cinquième bol de chocapules de la matinée : un record.

Affalé sur son lit, son bol tenait en équilibre sur une pile de magazines tandis qu'il lisait un livre intitulé *Faire sa propre soucoupe volante en cinq étapes avec une épingle à nourrice et trois piles.*

Bien que particulièrement heureux, à cet instant précis, à lézarder tout en se goinfrant de nourriture prohibée par sa mère (qui s'alimentait exclusivement de carottes et de branches de céleri), Anselme s'attendait au pire.

La veille au soir, le coursier du manoir lui avait apporté une lettre recommandée de la part de ses parents, le sommant de se tenir prêt le lendemain à 11 h 28 pour un rendez-vous de la plus haute importance dans sa chambre.

Il était 11 h 25 et Anselme n'était **ABSOLUMENT** pas prêt. Bien au contraire : sa chambre, qui selon les diktats de père et mère Palissier aurait dû être immaculée, était jonchée d'objets de nature inconnue, de restes de nourriture périmée et d'une énorme boule de vêtements, d'un mètre de haut (autant de large), et dont se dégageait une odeur nauséabonde.

À 11 h 26, Anselme avait consenti à sortir une jambe du lit, puis la deuxième. Le reste de son corps avait fini

par suivre le mouvement et en 38 secondes un quart, Anselme était debout, l'œil hagard, mais l'esprit vif. Il n'avait plus qu'une minute et 22 secondes pour tenter de cacher l'énorme bazar que constituait sa chambre.

En ni une ni deux, les bols avaient été cachés sous le lit, les magazines, fourrés dans un placard, la fenêtre, ouverte pour aérer et les vêtements sales, planqués dans son cartable.

11 h 27 et 54 secondes : des bruits dans l'escalier.

11 h 27 et 56 secondes : des bruits dans le couloir.

11 h 27 et 59 sec... BANG BANG BANG !

Les grands coups de poing flanqués à la porte l'avaient presque fait sortir de ses gonds, certainement l'œuvre de père Palissier. Anselme n'avait pas eu le temps de se donner un peu de consistance que la porte s'était ouverte

à grand fracas, faisant entrer un jet de lumière laissant apercevoir le pourtour immense des parents Palissier en contre-jour. (Il est important, à présent, de préciser que les Palissier ne se déplaçaient qu'à dos de domestique.)

Ainsi, mère Palissier, comme ses bonnes manières le voulaient, était entrée en premier dans la chambre exiguë avec Galopin, un jeune étudiant en lettres modernes qui était quelque peu essoufflé. Comme à son habitude, elle était flanquée d'une grande cape en laine, de hauts talons à nœuds-nœuds et de sa choucroute capillaire qui aurait fait pleurer d'envie la reine Marie-Antoinette. Ses yeux étaient anormalement écarquillés,

comme si elle se demandait comment diantre elle avait pu finir là.

Père Palissier, quant à lui, montait la belle Marguerite, une grosse femme d'une cinquantaine d'années connue pour sa robustesse. Il était petit et gros, portait la moustache, de grandes lunettes de soleil et un large blazer en velours vert printanier qui jurait avec son visage rougeaud.

— Nous partons en vacances, mon garçon ! dit père Palissier.

Anselme s'attendait à tout, sauf à ça. Les Palissier n'étaient encore jamais partis en vacances.

— Ah bon, où ça ? demanda Anselme.

— Aux îles Poutoupoutou, répondit avec excitation mère Palissier.

— Bien.

Il n'avait jamais entendu parler de ces îles, mais était avide d'en savoir plus.

— Quand ça ?

— Dans dix minutes, voyons ! s'énerva père Palissier.

— Mais, je n'ai pas fait mes valises ! s'inquiéta Anselme.

Devait-il prendre des sandales ou des moonboots ? Combien de slips fallait-il prévoir ? Dix, vingt, trente ?

Les Palissier lui lancèrent un petit regard surpris. Père Palissier s'approcha d'Anselme en donnant un petit coup de pied dans le derrière de Marguerite. Il avait rapproché son visage tout rouge et tout transpirant de celui d'Anselme :

— Évitons toute méprise : tu n'es pas prévu au programme, mon grand. Seuls ta mère et moi partons. Ainsi que la femme de chambre, le valet de chambre, la cuisinière, le jardinier, le croque-mort, la vendeuse de chaussures et nos deux montures, bien sûr. Des acolytes indispensables, vois-tu ? C'est pourquoi nous n'avons plus de place pour toi dans le minivan.

Après avoir dit tout ça extrêmement rapidement, il passa un petit coup de langue sur ses lèvres et fit apparaître ses énormes dents jaunes dans un sourire forcé.

— Mais, je resterai tout seul alors ?

— Il faudra que tu quittes le manoir, cela ferait jaser les voisins si nous laissons un enfant de neuf ans seul ici, dit sa mère.

— J'ai onze ans… rectifia Anselme, bien que sa mère ne l'écoutât pas.

— Je me suis occupée de cela. Tu iras chez la sœur de ton père, tante Olga. Une femme complètement folle et dangereuse qui pratique la magie noire. Je suis sûre qu'elle te fera un bon accueil.

— D'accord, dit Anselme en essayant de se remémorer quand on avait bien pu lui parler de la tante Olga, car jamais son nom n'était apparu dans une conversation.

— Elle vient te chercher dans quinze minutes. Dépêche-toi de te préparer, le pressa sa mère.

— Mais, vous, enfin je… pars pour combien de temps ? demanda timidement Anselme.

— Quelle question mon garçon ! se moqua son père. Les vacances n'ont pas de date limite !

Ses deux parents s'esclaffèrent, faisant pleuvoir une myriade de postillons sur Anselme. Après quelques secondes de ces rires forcés, ils reprirent leur sérieux.

— Nous y allons. Au revoir !

Sa mère fit pivoter son étudiant et quitta la pièce.

— *Adios*, lança son père en accompagnant ses mots d'un petit geste de la main et quittant la pièce à son tour.

Voilà. Anselme était dans sa chambre et le pire était arrivé : il allait chez une tante complètement folle, dangereuse et adepte de magie noire. Tout à coup, il ne pensait plus au nombre de slips à emporter ni aux chaussures

les plus adéquates, mais plutôt s'il devait se munir d'une hache ou d'un casque de chantier (au cas où elle tenterait de lui lancer des briques ensorcelées en pleine tête).

Il ouvrit son armoire, en sortit une grosse valise bleue à roulettes et entreprit de faire rentrer le plus de choses possible dans celle-ci :

- ☑ trente et une chaussettes
  (il lui en manquait une verte à pois bleus)
- ☑ sept T-shirts
- ☑ trois pantalons
- ☑ un pull de Noël avec un renne et un grelot
  (il n'en avait pas d'autre)
- ☑ un gilet (qui gratte)
- ☑ quatorze magazines de BD
- ☑ six livres
- ☑ trois piles et une épingle à nourrice
  (pour construire sa soucoupe volante en vue d'une potentielle évasion)
- ☑ une brosse à dents
- ☑ huit slips
- ☑ des ciseaux à bouts ronds
  (car il n'avait pas de hache sous la main)
- ☑ un gros bonnet en laine
  (il n'avait pas de casque de chantier non plus)

Il avait refermé sa valise et s'était approché de la fenêtre. Il voyait à présent ses parents descendre de leurs humains respectifs pour entrer dans le minivan. Tous les domestiques étaient déjà installés à l'intérieur. Quand le moteur de l'engin se mit en route, ils disparurent dans une traînée de fumée de pot d'échappement.

Triste, mais soulagé, Anselme s'assit sur son lit, attendant l'arrivée de sa tante, qui sonnerait le début de la fin de sa vie.

— T'en fais une tête !

Une jeune fille, de dix ans tout au plus, se tenait dans l'encadrement de la porte.

— Désolée pour le retard, mais je me suis coltiné les deux cent dix-huit premières chambres avant de trouver la bonne. T'aurais pu faire

un effort et prendre la numéro deux ! dit-elle en râlant. En plus, celle-là, c'est une des plus moches.

Elle avait jeté un regard circulaire à la pièce en fronçant du nez.

— T'es qui ? demanda Anselme abasourdi par la présence de l'enfant, et plutôt vexé par son commentaire désobligeant.

— Anna, bras droit d'Olga, je-viens-te-chercher-pour-t'emmener-à-Maverick-où-nous-avons-élu-domicile.

Elle avait prononcé ces mots à toute vitesse en se tenant droite comme un piquet et la main gauche levée sur sa tempe, telle une soldate.

— Mais t'es qu'une enfant ! On va y aller comment à ton Maverick ? demanda Anselme sur un ton qui ne cachait pas son dédain.

— On va se téléporter, déclara Anna, surprise par la question.

— N'importe quoi ! fit Anselme.

— Je t'assure, dit Anna. Comment crois-tu que je suis venue jusqu'ici ? À cloche-patte ? À dos de mouton ?

Anna avait l'air très sérieux et semblait même vexée qu'Anselme puisse remettre en question son moyen de locomotion.

— Je ne sais pas faire, dit-il sur un ton buté mais enclin à l'essai.

Après tout, si Anna était le bras droit de sa tante qui pratiquait la magie noire, tout était possible.

— Pas la peine de savoir faire, il suffit de se mettre en condition.

Elle s'avança vers Anselme, lui écarta les bras, prit l'abat-jour de la lampe de chevet, lui posa sur la tête et lui enfila aux mains deux chaussettes sales qu'elle avait prises sous le lit.

— Maintenant, tu tournes trois fois sur toi-même

en sautillant et tu cries : « Emmenez-moi à Maverick. » Dès que t'auras disparu, je récupère l'attirail pour moi et te rejoins.

Elle semblait très sûre d'elle et n'avait pas l'air commode.

— Les pieds joints ou… demanda Anselme, hésitant.

Il aurait voulu paraître aussi confiant qu'Anna, mais n'ayant jamais fait de magie, il ne savait pas trop quelles en étaient les pratiques de base.

— Ouais. Joints, confirma la jeune fille.

Pas très sûr de lui, mais ne semblant pas avoir le choix, il prit une grande bouffée d'air et hurla **EMMENEZ-MOI À MAVERICK** en sautant à pieds joints.

Et là, là, le pire du pire arriva.

Anna s'esclaffa. Elle était prise d'une telle crise de rire, qu'elle dut se tenir au lit d'Anselme. Elle pleurait, faisait des petits bruits de cochon, tapait du pied et, n'en pouvant plus, s'affala par terre, morte de rire.

Anselme comprit qu'elle s'était magistralement moquée de lui. Il s'empressa de retirer le chapeau de lampe de sa tête et les chaussettes puantes de ses mains.

— C'est malin ! lui cria-t-il.

Il sauta alors sur la jeune fille qui était encore à terre et tenta de lui enfourner les chaussettes dans la bouche. Anna arrêta de rire et se débattait furieusement.

— Mais enfin, lâche-moi ! C'était qu'une blague ! rugit Anna rouge de fureur.

Mais en vrai, ce qui était sorti de sa bouche ressemblait plutôt à ça : « ai fin âche oi ! Tait kun ague ! » Anna recracha les trois chaussettes et Anselme lui enfourna ses deux doigts préférés dans le nez comme ultime vengeance. Mais il s'empressa de les retirer lorsqu'il sentit qu'il entrait en contact avec divers objets non identifiés et visqueux. Il se releva haletant, tendit la main à Anna, main qu'elle saisit pour se remettre sur pied.

— N'empêche, t'étais drôle à voir ! dit Anna encore rouge mais avec un large sourire et, tenant toujours la main d'Anselme, elle la lui secoua vigoureusement en signe de paix.

— On y va en camionnette. Et cette fois-ci, c'est pas une blague, dit Anna. Suis-moi.

La jeune fille était déjà dans l'encadrement de la porte lorsque Anselme bégaya un :

— Mais… c'est toi qui vas conduire ?

Il n'était plus si sûr qu'elle ne se moquait pas de lui. Encore une fois.

— Oui, Olga a trafiqué les pédales pour que je puisse y avoir accès et j'ai mis trois coussins sur le fauteuil afin de voir au-dessus du volant, dit-elle confiante.

Anselme était de nature curieuse. Et puis, qu'avait-il à perdre, une chambre exiguë et malodorante ? Des parents égoïstes partis en vacances sans lui ?

Il la suivit. Il aviserait plus tard si Anna lui jouait encore un tour.

Après avoir descendu les quatre étages à dos de valise pour Anselme et sur la rampe des escaliers pour Anna, ils avaient rejoint la cour de derrière où se trouvait garé l'engin le plus farfelu qu'Anselme ait pu voir.

C'était une toute petite camionnette rose, dont le container faisait au moins trois mètres de haut sur un mètre de large. Il était énorme en comparaison à la cabine microscopique où devait s'asseoir le conducteur. Sur ses flancs était écrit :

LES AMPOULES D'OLGA
POUR ARRÊTER DE BROYER DU NOIR

— On va ficeler ta valise sur le toit, parce que si on commence à ouvrir le container, toutes les ampoules vont nous tomber dessus et je ne veux pas qu'Olga

m'enguirlande comme quoi j'ai encore cassé toutes ses précieuses ampoules ! En vrai, elles sont précieuses, mais j'avais vraiment pas fait exprès la dernière fois, chuchota-t-elle un peu coupable en direction d'Anselme.

Ils hissèrent la valise et Anna, ayant pris de la ficelle dans la boîte à gants, fit plusieurs tours avec. Tous deux vérifièrent que cela tenait bien et entrèrent dans la camionnette.

Elle était prévue pour une seule personne, mais Anna et Anselme n'étant pas bien gros, ils réussirent à entrer à deux sans trop de difficultés. D'épais coussins permettaient à Anna de voir au-dessus du volant et d'étranges ajouts (certainement des bouts de balais) avaient été scotchés aux pédales pour qu'elle puisse les atteindre aisément.

— C'est parti mon kiki ! hurla Anna, le regard droit devant elle.

Elle prit les clefs, les tourna dans le contact et démarra l'engin qui se mit à pétarader et toussoter mais finit par se mettre en branle.

Même si la camionnette avait été adaptée à la taille d'Anna, Anselme comprit vite qu'elle n'avait pas l'habitude de la conduire. En sortant de la cour, elle renversa deux pots de fleurs, arracha le linge qui séchait pendu à son fil, et faillit écraser une bonne demi-douzaine de poulettes qui picoraient tranquillement.

Elle finit tout de même par rejoindre la route, non sans être accompagnée d'un concerto de **CÔT CÔT** furieux. Sortir de la cour n'était que le début du périlleux périple d'Anselme et Anna.

Ils rejoignirent le village, où elle faillit renverser deux vieilles dames qui cancanaient, un homme en chapeau haut-de-forme et une poussette. En revanche, elle ne manqua pas les étals de fruits et légumes du primeur.

Fruits et légumes qui roulèrent au milieu de la chaussée, bouchant le passage aux autres automobilistes.

Un régiment de coureurs du dimanche passant par là fut stoppé net et tous se cassèrent la margoulette dans un grand fracas.

Ça hurlait, pleurait, vociférait.

Mais Anna s'en fichait, elle redoubla de vitesse et quitta le village pour rejoindre les vallées avec un petit rire coquin. Anselme, quant à lui, commençait à être pris de panique.

— Anna, arrête-toi !

— On arrive.

— Je vais vomir ! Vomir partout ! lui hurla-t-il, ses mains tenant fermement ses entrailles.

— Mais… c'est juste là ! lui répondit-elle sur un ton qui se voulait rassurant mais qui était très peu convaincant.

À ses mots, elle empoigna le volant de plus belle et, au lieu de le tourner pour suivre le virage, elle le tint bien droit, de sorte qu'ils quittèrent la route et volèrent au-dessus du creux de la vallée.

Anselme, dont les intestins se baladaient déjà dans tout son corps, se mit à hurler, prenant le risque qu'une gerbe de vomi accompagnât son cri :

— AAAARRRRGGGGGHHHH !

CHAPITRE 2

MAVERICK, VILLE MAGIQUE

La voiture était en chute libre.

Anselme était toujours en train de hurler quand il s'aperçut qu'Anna le regardait incrédule.

— Mais t'en fais pas ! Je sais ce que je fais ! le rassura-t-elle en criant pour couvrir le bruit de leur dégringolade.

Anselme hurlait toujours : comment avait-il pu croire qu'une enfant de dix ans savait conduire une camionnette ? Mais. Quel. Idiot !

— J'te jure ! reprit Anna, dépitée, en regardant par-dessus son volant en direction du vide. Regarde, tu vas voir, on y arri… SWOOOOBBLLE

La camionnette sembla entrer dans une espèce de marshmallow invisible qui absorba leur chute.

Ils s'enfoncèrent dans cette masse, qui les avala entièrement. Ils n'entendirent plus un bruit – même Anselme avait arrêté de crier, incapable de produire le moindre son tant il était sous le choc.

— Euh… comme tu ne sembles pas friand de grandes sensations… dit Anna d'une voix contrite, je préfère te prévenir, ce qui va arriver dans les prochaines secondes risque de ne pas te plaire.

À l'instant même où elle finit sa phrase, la masse moelleuse sembla suçoter la camionnette, et **VLOUF**, la recracha de toutes ses forces, propulsant la voiture à plusieurs dizaines de mètres sous elle.

Anselme et Anna furent projetés vers le plafond de la camionnette, les coussins volèrent dans tout l'habitacle et des bouts de pédales s'écrasèrent sur leurs têtes.

— AÏE ! cria Anna.

— OUILLE ! fit Anselme.

Et **PAF**, la camionnette finit sa chute sur une masse dure. Anselme, qui était retombé sur son siège, se redressa, les fesses endolories.

Ils n'avaient toujours pas atterri, ils étaient au beau milieu des airs. Sauf que cette fois-ci, des voitures les entouraient sur ce qui semblait être une route translucide et volante.

— Crotte ! On est dans les embouteillages ! grommela Anna. Avant, on prenait des raccourcis pas très très autorisés, mais la milice aérienne est devenue bien plus attentive à ce genre d'infraction.

Elle lança un regard furtif à Anselme en pointant discrètement son index vers la fenêtre : à sa gauche, à l'extérieur du véhicule, un objet d'une vingtaine de centimètres voletait à un mètre d'elle, on aurait dit une boîte de conserve ailée avec, au milieu, un petit œil rond. Elle se retourna vers Anselme, lui chuchota :

— Surtout, ne fais rien qu'on risque de regretter !

Anselme s'enfonça dans son siège, un peu mal à l'aise. Anna regardait droit devant elle et, pour une fois, ne disait plus rien. La petite boîte ailée s'en alla, après avoir fait pivoter son œil à 360°, laissant les enfants libres de reparler sereinement.

Anna ferma les yeux, prit une profonde inspiration et se tourna vers Anselme avec un sourire un peu forcé :

— Au fait, bienvenue à **MAVERICK** !

En regardant autour de lui, Anselme découvrit un paysage qui lui semblait aussi familier qu'inconnu.

Il était dans une cuvette montagneuse. Les plus hautes montagnes étaient recouvertes de neige sur leurs sommets, parsemées de pins, rochers et rivières. Toute une ville s'étalait sous lui, les voitures, suspendues dans les airs, s'y dirigeaient au rythme des klaxons

et vociférations des conducteurs impatients. Les véhicules étaient soit tout à fait normaux soit complètement bizarroïdes. Non loin de la camionnette se tenait une voiture décapotable entièrement remplie d'eau, la transformant en minipiscine où trois jeunes filles se prélassaient en buvant des cocktails. Un peu plus loin, au feu, un septuagénaire qui n'avait plus le temps d'attendre se fit propulser de sa voiture en siège éjectable. Le siège était muni d'un parachute qui se déploya. Anselme continuait de contempler ce nouveau monde et son attention se reporta sur le centre-ville, avec une concentration de petites maisons et immeubles bas, où fourmillait une centaine de passants. Plus on s'éloignait du centre, plus les maisons étaient espacées, entourées de jardinets verdoyants et fleuris. Un peu reculée, mais tout de même proche du centre, se tenait une tour qui détonnait dans ce paysage bucolique ; elle était

très étroite et toute tordue, tel un immense cure-dents mâchonné par un géant. Une myriade d'oiseaux noirs l'entourait. Anselme plissa les yeux et comprit que ce qu'il avait pris pour des oiseaux étaient des petits hommes ailés, vêtus de noir, qui semblaient monter la garde.

Anna tapotait le volant d'un air impatient.

— Tu vois la maison au toit bleu en bas ? demanda Anna en pointant du doigt une zone très proche du centre-ville. Anselme se pencha et vit une toute petite maison au toit bleu, entourée d'un jardin foisonnant.

— C'est chez tante Olga ? devina le garçon.

— Oui, mais je dois rejoindre la voie 15 pour descendre. C'est débile. En diagonale vers le bas, on y serait en trois secondes, se lamenta Anna.

— Pourquoi tu le fais pas, alors ? demanda Anselme.

— Réfléchis, si tout le monde faisait ça, on roulerait dans

tous les sens et on passerait notre temps à se rentrer dedans ! répondit-elle en levant les yeux au ciel.

Anselme n'osa pas faire remarquer qu'il était tout aussi fou de laisser une enfant de dix ans conduire.

— Aïe, fit Anselme, en essayant de poser son bras sur l'accoudoir.

Il remarqua que son poignet avait enflé et viré au violet.

— Erk, ça doit faire mal, fit remarquer Anna.

Anselme lança un regard noir à Anna.

— C'est à cause de ce fichu atterrissage, je me suis cogné le poignet et voilà ! accompagna-t-il d'un petit mouvement de rotation de son poignet, qui s'avéra particulièrement douloureux. Je crois qu'il est cassé !

— Dis-toi qu'il ne l'est plus, lui lança-t-elle avec un grand sourire.

— Je ne crois pas vraiment aux miracles, Anna. Il faut que j'aille à l'hôpital surtout.

Anna le regarda d'un air résigné et reprit :

— On est à Maverick. C'est un monde magique, ici, tu demandes, tu obtiens ! Regarde…

En un clignement d'œil, les cheveux noirs et broussailleux d'Anna, qui étaient coiffés en arrière en une grosse couette, se libérèrent de leur élastique pour venir se dresser en une multitude de petites nattes sur le haut de son crâne, puis reprendre leur coiffure initiale. Elle le regarda fière d'elle-même :

— Plutôt cool, hein ?

— Ça alors ! s'exclama Anselme.

— À ton tour, essaye !

— J'ai pas vraiment envie d'avoir plein de nattes, dit Anselme qui aimait bien sa tignasse coiffée-décoiffée.

— Mais non, sur ton poignet. T'as juste à penser qu'il est en parfait état de marche et POUF, il sera comme un sou neuf !

Anselme regarda fixement son poignet, essaya de faire le vide dans son esprit et le visualisa mentalement en parfait état de marche. À l'instant même où cette vision lui traversa l'esprit, une drôle de sensation de chaleur, plutôt agréable, se diffusa dans son bras. Il fit bouger son poignet, d'abord doucement, de peur que la douleur ne revienne, puis, plus vigoureusement. Mais rien, aucune douleur, ni même le moindre petit craquement de contestation.

— Oh mon dieu, c'est génial ! s'exclama Anselme.

Anna avait pris la voie 15 et se trouvait maintenant au-dessus de la maison. Elle appuya sur le bouton « descente » du tableau de bord et reprit :

— Attention, avant de commencer à penser à mille et un trucs, il existe quelques règles, enfin surtout quelques lois, parce que ça rigole pas à Maverick ! T'as déjà vu les yeux, mais tu connais pas encore les gardes et le roi…

Donc, je disais :

PREMIO – Il est interdit de changer son apparence physique : genre si t'as un gros nez, pas de bol pour toi, tu l'auras pour toujours. Perso, je pense qu'un gros nez c'est le signe d'une belle personnalité.

DEUZIO – Il est aussi interdit de faire apparaître des choses que l'on ne possède pas déjà. Tu peux faire apparaître ton vélo à la sortie de l'école si tu ne l'avais pas pris en venant, mais si tu n'as pas de vélo, en créer un est STRICTEMENT interdit.

TROISIO – Interdit d'utiliser la magie sur une autre personne ou sur ce qui lui appartient. Ni sur un animal ou un végétal. Bon là je te fais le topo général, mais en vrai, il y a un site entier qui est dédié aux lois de Maverick. Avant on avait un bouquin, mais comme il fait plus de 15 000 pages maintenant, c'est plus simple d'aller direct sur Internet.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe si je me trompe et que je te fais apparaître un troisième œil, comme ça, POUF, pile au milieu de ton front, juste parce que je pensais à ton front et un œil ? demanda Anselme, l'air affolé, pensant qu'il ne fallait surtout pas penser à son front et un œil.

Zut, il pensait justement à son front et un œil.

— Maverick sait faire la différence entre les demandes magiques et les simples pensées, lui expliqua Anna. Par contre, évite de te tromper dans tes demandes magiques, la magie de la ville est contrôlée par le roi et si tu fais n'importe quoi, il te fera ta fête. Et moi aussi je te ferai ta fête si tu me colles un troisième œil au milieu du front !

— Comment ça, il « me fera ma fête » ? demanda Anselme un peu inquiet.

La voiture se posa (doucement, pour une fois) dans la petite cour intérieure de la maison au toit bleu.

Anna ouvrit sa portière, sortit et Anselme fit de même. Elle pointa le doigt vers la tour sinueuse et dit avec un air sombre :

— Tu vois cette tour ? C'est là que vit le roi.

Elle regarda subrepticement autour d'elle, ne vit aucun œil volant et chuchota à Anselme :

— Il met le feu aux maisons des gens qui ne suivent pas les règles ou qui ne sont pas d'accord avec lui… C'est un FOU, mais surtout, SURTOUT, ne le dis pas à voix haute ! Il pourrait nous entendre…

— Nous entendre ?

Anselme regarda autour de lui qu'aucun roi ne fût caché dans les bosquets (sait-on jamais…).

Il se tourna vers la tour. Elle ne lui avait pas inspiré grand-chose tout à l'heure, si ce n'est de la curiosité, mais maintenant, elle lui paraissait immense et lui filait les miquettes.

La centaine de gardes ne cessait de tournoyer autour d'elle, donnant l'impression qu'une tornade l'entourait. On aurait dit qu'elle était tout droit sortie des tréfonds de la terre. Elle faisait près de deux cents mètres et même si elle était toute tordue, elle semblait indestructible. Faite d'une roche volcanique, elle luisait comme un énorme insecte prêt à attaquer.

D'immenses oiseaux noirs étaient perchés en son sommet. Quand Anselme s'attarda sur l'un des volatiles, il fut surpris par sa taille démesurée. L'oiseau pivota doucement sa tête dans sa direction et poussa un terrible croassement à vous glacer le sang.

Il se précipita vers Anna, qui avait commencé à défaire les liens qui tenaient sa valise. Cette vision terrifiante lui rappela qu'il venait d'arriver chez sa tante Olga. Cette horrible tante qui selon sa mère était folle, dangereuse et pratiquait la magie noire.

— Elle pratique la magie noire, tante Olga ? demanda timidement Anselme à Anna qui faisait descendre la valise.

— Il n'y a pas de magie blanche ou de magie noire, ce sont des histoires qu'ont inventées les écrivains. Il y a juste les gens qui utilisent la magie à bon ou à mauvais escient, répondit Anna d'un air solennel.

Elle se dirigea vers la porte de la maisonnette, Anselme sur ses talons. Quand elle ouvrit la porte, une voix éraillée hurla :

— STOOOOOP ! N'ENTREZ PAS !

CHAPITRE 3

LA TERRIBLE TANTE OLGA

À l'intérieur, Anselme découvrit une petite cuisine rustique dont les murs semblaient tenir par l'opération du Saint-Esprit. À gauche se trouvaient des placards, un évier en porcelaine et un énorme billot. Chaque recoin était rempli de paniers, de bouquets de plantes aromatiques ou encore d'ustensiles. Il trônait aussi, au centre de la pièce, une grande cheminée éteinte, devant laquelle on avait placé une paire de bottes boueuses.

Ce qui attira surtout l'attention d'Anselme, c'était la centaine d'escargots qui slalomaient au sol. Chaque tomette accueillait au moins trois escargots. Tous portaient un numéro grossièrement peint sur leur coquille.

Près de la cheminée se tenait une femme d'une soixantaine d'années, replète, mais très gracieuse. Elle avait les yeux rivés sur une petite troupe d'escargots et tenait son bras levé en direction d'Anselme et Anna. Il y avait un chien aussi, qui se tenait droit comme un i, il était assis sur un fauteuil en rotin non loin de là.

— Course d'escargots. Je mets la pâtée à Gus, expliqua rapidement la femme.

Anselme reconnut la voix éraillée qui leur avait interdit d'entrer, Anna et lui. Obéissants, ils étaient restés sur le pas de la porte, immobiles.

Quand elle leva enfin les yeux vers eux, un immense sourire lui fendit le visage.

— ANSELME ! s'exclama-t-elle.

Elle fit un bond et resta en suspension dans les airs, puis elle vola vers lui, les bras grands ouverts, les pieds à un mètre du sol (évitant tout malencontreux écrasement

d'escargot). Quand elle arriva à sa hauteur, elle le serra si fort contre sa poitrine qu'il crut étouffer. Elle sentait bon le chèvrefeuille et malgré le câlin meurtrier qu'elle lui assenait, Anselme fut parcouru d'un immense élan de bonheur.

— Une photo, il y a trois mois ! Voilà comment j'ai eu vent de ton existence.

En prononçant ces mots, elle lâcha Anselme – qui en profita pour prendre une immense bouffée d'air et se masser la cage thoracique de peur d'avoir une côte cassée.

— Jamais mon frère ne m'avait dit que j'étais tante ! J'aurais refait surface pour venir te chatouiller un orteil de temps en temps ! Quelle tristesse. Si j'avais su…

Elle passa de furieuse à malicieuse, à triste, en seulement trois secondes.

— Vous avez fait bon voyage ? demanda-t-elle à Anna.

— Excellent ! lui répondit Anna qui alla voleter vers les placards, tout sourire.

Olga se retourna vers les escargots et le chien.

— Alors alors ? Tu te fais dépasser mon pauvre Gus, mon Billy-bob a mangé du chou, il pète la forme ! dit-elle, exaltée.

— J'ignore comment tu peux avoir un pot pareil, dit le chien d'un air rageur. T'aurais quand même pas osé cacher des roulettes à propulsion sous son pied ? reprit-il inquisiteur.

— MOI ? dit tante Olga faussement offusquée. J'aurais jamais osé !

Anselme fut abasourdi de découvrir que le chien pouvait parler, mais il prit le parti de garder son esprit ouvert, car après tout, un monde où l'on peut réparer les os par la pensée est un monde où tout est possible. Puis il se souvint des lois énumérées par Anna et dit :

— Les lois interdisent qu'on fasse de la magie sur un animal ou un humain, non ? Donc Olga ne peut pas avoir triché.

— Écoute la parole de la sagesse, dit Olga en tendant les bras vers Anselme.

— Très juste, mon enfant, répondit le chien. Mais là est toute la subtilité de Maverick, en plaçant les roulettes à propulsion sous l'escargot, Olga n'a pas touché, magiquement parlant, je veux dire, à l'animal en son for intérieur, elle aurait donc contourné cette loi.

— Mais enfin, puisque je vous dis que je n'ai rien fait ! clama tante Olga, abasourdie d'être remise en question.

À ces mots, le dénommé Billy-Bob franchit la ligne d'arrivée, grossièrement tracée à la craie entre la paire de bottes boueuses.

— GAGNÉ ! hurla Olga. Tu me dois trois massages et une danse du ventre !

— Je suis sûr que tu as triché ! Tu triches toujours !

À ces mots, Gus bondit de la chaise en direction de l'escargot, qu'il empoigna et retourna. Hormis un pied gluant, aucune roulette à propulsion ne se trouvait sous l'escargot.

— Oh ! Mauvais perdant ! dit Olga en croisant les bras. Mais elle ne put s'empêcher de sourire, fière d'avoir gagné.

— Dois-je te rappeler notre concours du plus gros mangeur de hot-dogs ? répondit le chien furieux (et mauvais perdant).

— En parlant de hot-dogs, j'ai faim, coupa Anna qui avait ouvert tous les placards, sans résultat satisfaisant.

— Je n'ai pas pu faire les courses… s'apitoya Olga.

— On n'a qu'à prendre à emporter ! proposa Gus.

— Oh oui ! Du SUPER-CHEF ! s'exclama Anna.

Olga éclata de rire.

— Ils vont finir par se rendre compte que tous leurs

plats disparaissent, les pauvres vieux… Enfin, je laisse un petit billet, cela va sans dire, reprit-elle très sérieuse à l'attention d'Anselme.

Anselme ne comprenait plus rien. Super-Chef ? L'émission de cuisine à la télé ? Une boutique de plats Super-Chef à emporter à Maverick ?

Olga se tourna vers Anselme.

— Oh ! Mais Anselme ne sait pas ce qu'est la cuisine à emporter ! Génial ! s'exclama-t-elle. On range les escargots et on y va tous les deux.

Il était un peu vexé qu'Olga puisse penser qu'il ne connaissait pas la cuisine à emporter. Il n'était pas ignare tout de même.

Elle voleta jusqu'au placard le plus proche, l'ouvrit, en sortit un immense bocal (qui était deux fois plus grand que le placard), puis fit apparaître un aspirateur et engloutit tous les escargots pour les recracher un à un

dans le récipient en verre qu'elle referma à l'aide de film plastique et d'un élastique.

Anna s'était dirigée vers un vieux téléviseur qui se trouvait sur l'un des plans de travail au milieu de la pièce. Elle l'alluma.

— Mets la 6, dit Gus en s'approchant du poste.

— Ah, ça y est ! s'enthousiasma Anna. Oh, c'est un thème saumon, aujourd'hui !

— Il n'y a jamais rien pour les végétariens dans ces émissions, dit Gus avec dédain.

— On trouvera bien avec Anselme, va, coupa Olga, et elle leva le menton en direction d'Anselme en signe de connivence.

Elle s'approcha du petit écran, y fit entrer sa tête, puis ses épaules et son buste, mais resta bloquée au niveau des fesses.

Anna se précipita vers tante Olga et poussa sur son derrière. Les deux petites jambes d'Olga gesticulaient dans tous les sens pendant qu'Anna poussait de toutes ses forces.

Olga traversa le téléviseur.

Anselme leva ses mains à sa bouche, effaré.

Où était passée Olga ?

Un peu essoufflée et suante, Olga ressortit sa tête du téléviseur.

— Tu te ramènes, mon n'veu ?

Et ce fut au tour d'Anselme d'entrer dans la télé.

Une fois passé de l'autre côté, il eut l'impression d'avoir franchi une toute petite porte invisible : la porte magique des studios de Super-Chef. Quatre postes de travail se trouvaient à gauche et, à droite du plateau, une équipe télé s'activait.

— Chuuuut ! fit Olga en posant son index sur ses lèvres. Elle fit signe à Anselme de la suivre.

— Ils sont en plein tournage, ils ne doivent pas nous voir, chuchota-t-elle. Bon, tu vois la plante là-bas, on va se planquer derrière, ensuite, je ferai un vol plané vers Simon (elle indiqua un homme de grande taille affairé à hacher des carottes avec fureur, comme s'il en avait personnellement après elles) ; toi, reste derrière la plante, c'est plus sûr.

Olga semblait convaincue que son plan était infaillible. Anselme, quant à lui, se dit qu'il avait quand même de grands risques de rater.

Il se cacha sagement derrière le pot de fleurs, tandis qu'Olga prenait son élan, et SWIP, elle sauta du pot au plan de travail du dénommé Simon. Les deux éléments étaient espacés de quatre mètres et malgré tout l'élan qu'Olga avait pu prendre, elle ne fit que la moitié de

la distance parcourue. Et s'affala à mi-chemin dans un énorme bruit sourd. BOUM !

Elle fit le reste de la distance sur le ventre, en remuant avec les bras et les jambes telle une grosse tortue malhabile voulant rejoindre la mer.

À la surprise d'Anselme, personne ne sembla remarquer sa présence, le chef opérateur donnait des ordres au cameraman, Simon s'en prenait maintenant à la ciboulette et Olga atteignit son poste en quelques secondes.

Simon avait dressé ses assiettes, toutes contenaient un pavé de saumon, accompagné de son élégant assortiment de légumes frits. Alors qu'il était occupé à chercher des ingrédients dans le réfrigérateur, une petite main derrière le plan de travail fit son apparition au milieu des assiettes, c'était celle d'Olga. Elle chipa une assiette, puis la deuxième et la troisième.

La main pivota sur la droite, se dirigea à tâtons vers les casseroles et fit main basse sur une casserolette dont le contenu frémissait sur le feu.

Quelques instants plus tard, la tête d'Olga refit son apparition et elle s'empressa de rejoindre Anselme. Elle tenait deux assiettes dans sa main droite et, dans la gauche : la casserolette qui continuait de mijoter et faisait trembler la dernière assiette qu'elle avait posée dessus comme un couvercle.

Simon de son côté se retourna et s'exclama :

— Mais où sont mes assiettes ?

— Viiiite ! s'écria tante Olga en courant vers le petit rectangle translucide suspendu dans les airs d'où ils étaient apparus.

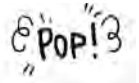
Elle sauta la tête la première, assiettes et casserolette en avant mais, comme à l'aller, elle resta coincée au niveau des fesses.

Anselme, qui était resté derrière le pot de fleurs, ne sachant trop que faire, décida de rejoindre sa tante pour l'aider à faire passer son derrière dans l'habitacle.

— On nous a encore volé les assiettes ! s'écria le chef opérateur. Il ne doit pas être bien loin, que tout le monde cherche le coupable ! Mort ou vif, je le veux !

Pris de panique, Anselme redoubla d'efforts et poussa de toutes ses forces. L'équipe de Super-Chef s'approchait dangereusement, quand Simon s'écria :

— Les voilà !



Les fesses passèrent de l'autre côté. Simon, le chef opérateur et le cameraman étaient à trois foulées d'Anselme qui s'empressa de suivre sa tante en plongeant dans le rectangle flottant.

Quand il atterrit dans la cuisine, Anna et Gus étaient hilares, et Olga se frottait l'arrière-train.

Ils passèrent à table, Olga en profita pour leur raconter l'histoire du jour où l'un des jurés l'avait poursuivie, un rouleau à pâtisserie à la main.

CHAPITRE 4

ÉTRANGES OUBLIS

L'après-midi passa à toute vitesse. Olga et Anna racontèrent leurs multiples aventures de nourriture à emporter ainsi que celles des fast-foods, et la nuit sembla tomber très vite aux yeux d'Anselme. Mais lorsque Gus décida de leur parler de la guerre de Maverick entre Pépin le Scnock et Lisandre la Vermoulue, tous se dirent qu'il était grand temps de montrer sa chambre à Anselme, malgré le sujet de conversation extrêmement intéressant (il ne l'était pas, en vrai) :

— Gus est genre HYPER vieux, TRÈS barbant et SUPER prétentieux, lui confia Anna en sortant.

— Allez viens, lui dit-elle, je vais te montrer où tu vas dormir.

Anselme reprit sa valise qui n'avait pas bougé du seuil de la cuisine et suivit la jeune fille qui traversa la porte sans prendre le soin de l'ouvrir.

Anselme, pressé de la suivre, oublia de formuler sa pensée et se la prit de pleine face. BANG !

Olga éclata de rire, Gus aussi.

Rouge de honte, mais ne pouvant ignorer la cocasserie de la situation, Anselme esquissa un sourire gêné. Il reprit ses esprits, se concentra pour faire appel à la magie de Maverick et traversa la porte comme Anna l'avait fait quelques secondes avant lui.

On entendait encore les rires étouffés derrière la porte quand il découvrit un petit salon cosy de l'autre côté. Comme il faisait déjà nuit noire dehors, plusieurs lampes éclairaient les lieux, un gros canapé trônait dans le centre de la pièce. Il était entouré de deux fauteuils moelleux qui faisaient face à une cheminée bien plus imposante

que celle de la cuisine. Un coin lecture avait été élaboré près d'un vieil escalier en colimaçon, divers livres et objets jonchaient le sol (ce qui surprit Anselme qui avait l'habitude du manoir immaculé de ses parents). Deux souris étaient en pleine partie de cartes, elles filèrent en voyant arriver les enfants. Une arche en brique séparait le salon d'une autre pièce, plus petite, qui accueillait un bureau dont les murs étaient recouverts d'étagères où plusieurs piles de cartons s'entassaient. De nombreuses ampoules étaient dispersées dans la pièce, chacune ayant une forme différente.

Anna lui fit signe de la suivre, elle écarta un rideau qui cachait un escalier qui descendait. Celui-ci menait vers une cave aménagée, où la pièce avait été décorée avec soin.

— Là, c'est mon coin, dit fièrement Anna en pointant la partie droite de la pièce.

Un gros lit moelleux, recouvert de courtepointes bariolées et de nombreux coussins, était entouré de plusieurs tas de vêtements. Les murs étaient pratiquement entièrement recouverts d'affiches d'un chanteur aux cheveux blonds, qui devait se nommer Barty Bobson vu que son nom était écrit absolument partout. Une petite cage abritait un oiseau jaune vif qui produisait des sons mélodieux encore inconnus d'Anselme.

À gauche, dans le coin opposé à celui d'Anna, un lit tout aussi moelleux était recouvert d'un plaid tricoté main, une petite table de nuit accueillait une photo d'Olga, Anna et Gus, tout sourire. De jolis cadres, sobres, ornant de belles images, surplombaient le lit.

Cette partie-là, se dit Anselme, devait être la sienne. Anna ayant pris ses quartiers en faisant fi d'un possible colocataire, son côté était deux fois plus petit, mais il s'en fichait, il était heureux.

Après qu'il eut déposé ses affaires, Anna lui montra le reste de la maison, le tour du propriétaire fut vite fait, à l'étage se trouvaient la chambre d'Olga et une petite salle de bains. Gus dormait dans le bureau, sur un gros pouf.

Dans la soirée, Anselme entreprit de ranger ses affaires, et Olga proposa ensuite de jouer à un jeu de son invention nommé **AMPILTOU**. Jeu qui consistait à empiler le plus de meubles, objets divers, vêtements

trouvés dans la maison sans que la pile ne s'écroule. Après avoir brisé la grosse horloge une bonne dizaine de fois (réparée à chaque fois en un clin d'œil), ils montèrent deux magnifiques tours constituées de 354 et 636 objets. Mais ils durent abandonner le jeu car il ne restait plus rien à empiler dans la maison, Gus refusant catégoriquement de servir de dernier objet. Ils mangèrent ensuite un pique-nique dans le salon et allèrent se coucher, repus et ravis de la soirée.

Le lendemain matin, Anselme fut réveillé par un énorme bruit provenant de la cuisine. Anna n'était plus dans son lit et il entendait hurler à l'étage.

Il se précipita en haut, ouvrit la porte de la cuisine et ce qu'il y trouva le laissa perplexe : Anna était suspendue au lustre et semblait apeurée, Gus tenait dans sa gueule une lance d'incendie et projetait de l'eau en direction d'Olga, qui était à présent trempée de la tête aux pieds.

Tous les trois se tournèrent vers Anselme quand il franchit le seuil de la porte. Gus ferma la lance et Olga s'exclama :

— Je suis vraiment désolée Anselme, je voulais te préparer un petit déjeuner comme tu en as l'habitude chez toi, alors j'ai fait une brioche et l'ai mise dans le four, mais je n'aurais peut-être pas dû préchauffer le four thermostat 29… il a quelque peu explosé.

Elle fit un pas sur le côté et derrière elle, le four, éventré en son milieu, était carbonisé. Olga prit un gant de cuisine et y plongea la main. Elle en sortit ce qui devait être la brioche, qui ressemblait maintenant à un petit morceau de charbon : noir et dur.

— Je voulais vraiment te faire plaisir, dit-elle penaude.

— NOUS voulions te faire plaisir, reprit Anna en descendant du lustre.

— On ne m'a jamais fait de brioche chez moi, dit

Anselme pour ragaillardir Olga. Des chocapules c'est très bien !

Tous les trois le regardèrent avec des yeux ronds.

— Des chocapules ? dit Gus, intrigué. Qu'est-ce ?

— Ben, des céréales… qu'on met dans du lait.

— C'est d'un vulgaire…

— Ce que Gus veut dire… siffla Olga entre ses dents en jetant un regard courroucé au chien, c'est que nous serions heureux de te proposer un petit déjeuner digne de ce nom.

Elle plaça ses mains sur ses hanches et une lueur de malice s'immisça dans ses yeux :

— Allons chez Frida, tiens !

Le visage d'Anna se fendit d'un large sourire et elle bondit de joie. En un battement de cils, Olga fit disparaître toute trace de l'explosion.

— Allez, hop hop hop… allez vous habiller !

Anselme et Anna se ruèrent hors de la cuisine pour aller se préparer. Anna, joueuse, lui donna un petit coup dans les côtes pour passer première dans leur course. Surpris par l'attaque et perdant de la distance, Anselme pensa au tapis sous les pieds d'Anna et lui fit faire un pli. Le tapis se tortilla en un instant et Anna trébucha dessus. Anselme la dépassa sans vergogne et se précipita dans les escaliers. Anna, encore à terre, le regarda malicieusement et fit apparaître aux pieds d'Anselme deux grosses chaussures munies de ressorts. Anselme, qui dévalait les marches deux par deux, ne put s'arrêter dans son élan et rebondit à plus de deux mètres de hauteur. Il s'apprêtait à s'écraser sur le sol dur de la chambre, mais c'était sans compter sur son imagination sans faille : il cligna des yeux et fit grossir son lit, qui devint immense, lui permettant d'atterrir dessus en toute sécurité.

BOiiiNG

— Joli ! s'écria Anna en descendant l'escalier à son tour.

Elle fit disparaître les chaussures à ressorts et Anselme, qui était descendu du lit, lui redonna sa taille d'origine.

— J'adore ce monde ! s'exclama Anselme.

Ils furent prêts en moins de cinq minutes et rejoignirent Olga et Gus dans la cuisine.

— Saperlotte, s'exclama Olga. Il est presque onze heures ! Bon, ne perdons pas de temps à aller en ville à pied, nous allons prendre le vélo.

Ils sortirent de la cuisine pour rejoindre le garage. Le jardin était tout le contraire de celui des Palissier : c'était un fouillis de fleurs, plantes et herbes sauvages où venaient butiner des abeilles et papillons de toutes les couleurs. Ils contournèrent la camionnette rose pour accéder au petit garage. C'était un véritable capharnaüm qui était composé d'outils de tout type, de bocaux, de cages,

d'étagères accueillant paniers et boîtes et d'un nombre incalculable de meubles en tout genre. L'espace était envahi de cartons estampillés « Les Ampoules d'Olga – pour arrêter de broyer du noir », on aurait pu tout trouver dans ce garage, sauf, bien sûr, une voiture.

Olga disparut au milieu des boîtes, poussa sur son passage un balai de trois mètres, un cric (un objet pour soulever les voitures à l'aide de sa manivelle) et une girafe taille réelle en plastique. Elle revint quelques instants plus tard avec un magnifique vélo rouge. Pas n'importe quel vélo, il ressemblait à un tandem, mais avec, non pas deux mais trois selles ! Et à l'avant, une petite remorque avait été attachée à la roue.

— Allez hop ! Tout le monde à bord ! leur dit-elle.

Anna et Anselme s'installèrent sur les deux selles avant, Gus sauta dans la remorque avec élégance et Olga prit place sur la dernière selle.

— C'est partiiiii ! s'exclama-t-elle.

Elle donna un coup de pédale et le vélo s'élança. Il fallut cependant quelques mètres avant qu'il ne file droit.

Sur le chemin, Anselme découvrit les autres maisons de Maverick et Anna lui fit une visite commentée :

— Ici c'est la maison de Pollocks, il est professeur de sciences et complètement barré, mais genre drôle. Anna se mit à rire rien qu'en y pensant.

Elle fit signe en direction d'une maison très haute en brique qui n'avait qu'une petite fenêtre tout en haut. Le jardin avait été laissé à l'abandon.

— Enfin… Il était drôle avant, mais depuis que le roi a fait brûler tout son laboratoire parce qu'il n'aimait pas les lunettes de M. Pollocks, ben… Il reste enfermé chez lui. Le roi a aussi brûlé ses lunettes et il n'y voit plus rien. On dit même qu'il a arrêté de parler. Trop choqué, apparemment.

Elle se tourna vers Olga, la regarda d'un air triste. Olga lui fit un sourire de réconfort et Anna secoua sa tête, comme pour effacer cette réalité et se remit à sa visite guidée.

— Ah et là, c'est la maison des… des… Anna sembla perdue. Mince, Olga, c'est la maison de qui ici, déjà ?

Elle se retourna vers Olga.

— Eh bien des… des… Quelqu'un habite ici, tu es sûre Anna ? répondit Olga désorientée. Gus… Tu sais, toi ? cria-t-elle en direction de Gus qui était à l'autre bout du vélo.

Le chien se retourna :

— Je crois que personne n'a jamais habité ici, répondit-il, la truffe en l'air.

Anselme trouva cet échange intrigant… Anna et Olga semblaient persuadées de connaître les habitants de la maison, mais plus elles essayaient de s'en souvenir, plus leur mémoire leur échappait.

La maison était de taille normale et comportait un petit jardin. Celui-ci semblait entretenu, seule la pelouse aurait mérité d'être tondue. Sur la terrasse, il y avait une table où se trouvait un plateau avec trois verres et une carafe qui contenait sans doute de la limonade. Sur l'une des chaises était posé un livre ouvert et, à côté, une petite radio à piles diffusait de la musique.

Avant qu'Anselme n'ait pu poser la moindre question, ils avaient dépassé la maison et Anna en pointait une autre du doigt.

— C'est la maison de Margotte et Ellie ! jubila-t-elle. On passera les voir dans leur magasin tout à l'heure, Olga ?

— Bien sûr ! J'ai besoin de graines de chèvrefeuille, ça tombe bien, répondit Olga. Ah, et tiens, juste en face c'est chez…

Elle stoppa net. Anna et Anselme se retournèrent vers elle. Olga semblait perplexe.

— Je ne sais plus, je crois que personne n'a jamais habité ici. J'ai dû me tromper, se corrigea-t-elle un peu perdue.

Gus était devant, ses oreilles flipflappaient au vent et il semblait totalement désintéressé par leurs échanges triviaux. Les maisons étaient à présent de moins en moins espacées, signe qu'ils étaient bientôt arrivés dans le centre-ville. Ni Anna ni Olga n'avaient repris la parole après l'étrange suite d'oublis.

CHAPITRE 5
LE CAFÉ DE FRIDA

Arrivés au centre-ville, ils accrochèrent leur vélo à un panneau publicitaire. Après un bref regard autour de lui, Anselme fut un peu déçu, cela ressemblait à un centre-ville très classique : les passants avaient des sacs à la main, des enfants étaient traînés à bout de bras par des parents épuisés et tout le monde semblait PARFAITEMENT NORMAL. Ils passèrent devant une boutique de chapeaux, puis devant une pharmacie et ainsi de suite. Anselme, insatiable de la nouveauté dont Maverick l'avait jusqu'alors nourri, était décontenancé face à tant de banalité. C'en était même BARBANT. Aussi barbant que le silence ambiant de cette ville, en fait. Anselme n'avait jamais vu des gens aussi silencieux, rendant l'atmosphère très lourde.

Olga, Anna et Gus, quant à eux, avaient toujours le sourire aux lèvres.

— Et où se trouve le café dont vous m'avez parlé ? demanda avidement Anselme (espérant découvrir un café digne de Maverick).

— Par là-bas, chuchota Olga en pointant une rue.

(Rue qui était grise, moche et sans aucun intérêt.)

— Ah, dit Anselme qui ne prit pas la peine de cacher sa déception.

Désenchanté, il se mit à marcher plus lentement. Anna, Gus et Olga le dépassèrent et, profitant de ce moment à l'abri du regard du garçon, s'échangèrent des clins d'œil de connivence.

Cependant, quelque chose revint en mémoire à Anselme : Les ampoules d'Olga ! Il ne lui avait pas encore posé de questions dessus, mais elle devait bien avoir une boutique, aussi farfelue que sa camionnette rose !

— Olga ! hurla Anselme en rattrapant le trio, plusieurs passants se retournèrent, étonnés. Et ta boutique à toi, où tu vends tes ampoules, elle est où ?

— CHUUUUUT ! firent les trois en même temps.

Olga prit Anselme par le bras et approcha son visage tout près du sien, ses yeux étaient grands ouverts et emplis de peur.

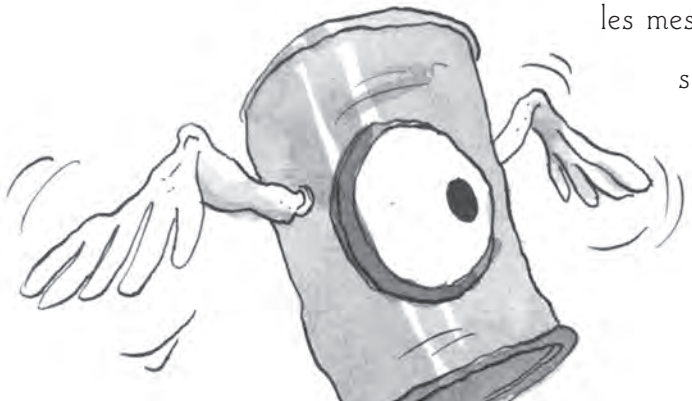
— Attention aux sens-tinelles ! chuchota-t-elle, et elle lui indiqua discrètement une petite boîte de conserve ailée qui virevoltait non loin de là, similaire à celle qu'il avait croisée à son arrivée avec Anna. Il ne faut pas parler de ce genre de choses ici !

Gus donna un coup de truffe sur la main d'Anselme et lui indiqua le mur d'une des maisons. Le garçon ne voyait pas ce qu'il y avait à voir et plissa les yeux : une petite oreille dépassait des briques, elle en avait la même couleur et la même texture, elle était à peine visible,

à peine mobile, mais vivante, comme si le reste du corps était caché derrière le mur.

Anselme ne put s'empêcher d'échapper un petit « oh » de surprise.

Ils continuèrent à marcher en silence et Anselme remarqua qu'une oreille était cachée tous les cinq mètres environ, elles étaient collées sur des poubelles, coincées dans un angle d'abribus ou encore sur le visage d'une affiche publicitaire en trompe-l'œil. Ils croisèrent beaucoup de conserves volantes aussi, elles étaient pires que les abeilles lors d'un pique-nique en été, voletant autour des visages, entre les jambes, se coinçant dans les sacs. INSUPPORTABLES. Ce qui était étonnant aussi, c'était les messages peints sur les murs, en peinture jaune. Impossible de les manquer : « Ton roi est ton ami, n'écoute que lui », ou encore, « Ton roi t'aime, obéis-lui. » Trop bizarre.



Alors qu'ils étaient presque arrivés, ils croisèrent cinq hommes ailés vêtus de noir et l'air menaçant. Les gens rasaient les murs pour leur laisser la voie libre.

— Nom d'une ampoule brisée !

Olga se pencha et prétexta un lacet défait. Anselme, Anna et Gus l'entourèrent pour l'attendre.

Quand Anselme se retourna, il put observer un peu plus ces hommes de noir vêtus, certainement la milice de Maverick. Tous portaient le même uniforme et, sortant de leur dos, deux grandes ailes sombres repliées leur donnaient un air d'oiseau mortifère. Anselme surprit le regard de l'un d'entre eux se poser sur lui. Un regard froid qui lui frigorifia les tripes. Le garçon baissa instantanément les yeux.

La garde les dépassa et Olga se releva, jeta un regard discret vers eux et tous les quatre partirent à la hâte en direction du café.

Encore quelque peu remué par cette rencontre, Anselme n'était pourtant pas au bout de ses surprises. Le fameux café donnait sur une petite place sinistre où s'amassaient plusieurs corbeaux autour d'une statue anormalement imposante. C'était le buste d'un homme portant une couronne juchée sur une tête ornée d'énormes favoris. Anselme s'approcha un peu plus et regarda la statue droit dans les yeux. Tout à coup, son sang se glaça et une voix se mit à lui parler. Il ne se sentait plus maître de son corps, ni même de son esprit. Il tomba à genoux et, incapable de se contrôler, se mit à clamer :

— Vive le roi Gauthier ! Roi des rois ! Ami des habitants de Maverick, grand roi tout-puissant !

Impossible de s'arrêter, il reprit de plus belle :

— Donnez-lui votre confiance, votre fortune ! Le roi est bon ! Le roi est fort !

Une main l'empoigna à l'épaule, c'était Olga, elle le tira avec force loin de la statue et le secoua comme un prunier. Effrayée, une grande salve d'oiseaux s'envola en direction d'un parc.

— Nom d'une pipe en bois, Anselme ! Reprends tes esprits !

Anna sortit une bouteille d'eau de son sac et la vida sur le garçon. L'effet fut immédiat, Anselme n'entendait plus la voix et se demandait ce qui avait pu se passer.

— Ça va Anselme ? s'enquit Gus, inquiet. Quelle horreur ces statues, elles sont modifiées magiquement pour te persuader des bienfaits du roi… Quel sale type, grommela-t-il entre ses babines.

Encore sous le choc, Anselme s'appuya sur l'épaule de sa tante pour rejoindre la devanture décrépie du

café Frida. Le café ne faisait pas vraiment envie, mais il était cependant content de se retrouver bientôt dans un espace clos et à l'abri pour échapper à ces pratiques abominables.

C'était un café à l'ancienne, où l'on pouvait deviner des clients derrière un demi-rideau en dentelle. Les vitrines étaient salies par la poussière et leurs décorations se limitaient à une dizaine de plantes mortes dans leurs horribles suspensions en macramé.

Un écriteau surplombait le café où l'on pouvait lire malgré la peinture écaillée :

CHEZ FRIDA

Olga toqua à la porte du café, la porte, vitrée, s'ouvrit sur le haut et laissa apparaître une jeune fille qui avait l'air peu commode. Elle faisait régulièrement claquer une bulle de chewing-gum entre ses dents et semblait s'ennuyer

comme jamais. Anselme s'approcha et s'étonna de voir que, bien que la porte fût vitrée, le corps de l'adolescente n'apparaissait pas à travers la partie inférieure de la vitre.

— Bonjour Clarisse, on prend une table pour quatre ! dit Olga avec un grand sourire.

— Qui c'est le nouveau ?

Elle leva le menton en direction d'Anselme.

— C'est Anselme mon neveu, il vient d'arriver, alors c'est l'occasion de fêter ça chez Frida !

La dénommée Clarisse regarda Anselme des pieds à la tête, leva son sourcil droit, haussa les épaules et fit pivoter la porte dans son entièreté.

Anselme n'aurait jamais pu imaginer, même dans ses rêves les plus fous, ce qui se trouvait derrière cette porte.

Il fut ébloui par un jet de lumière et entra, en clignant des yeux, dans une immense serre où se côtoyaient clients de toutes sortes et plantes de tous genres.

Les tables étaient dispersées, certaines volantes, au milieu des arbres, et les autres au sol. Toutes accueillaient mille et une pâtisseries qui semblaient meilleures les unes que les autres.

— J'adore ce monde ! dit Anselme émerveillé (oubliant ce qui était arrivé quelques minutes plus tôt).

Olga et Anna pouffèrent, Gus, lui, tendait le cou et cherchait une table où s'asseoir quand une femme vint à leur rencontre.

— *Mis amores* ! dit-elle d'une voix haut perchée, les bras grands ouverts.

— Cela veut dire « Mes amours » en espagnol, jugea bon de préciser le très sérieux Gus.

À ces mots, Anselme se dit qu'elle devait être d'origine hispanique, elle portait un nombre incalculable de bijoux, des petites bottes pointues et il était difficile de savoir si un corps se cachait sous l'énorme masse de

châles qu'elle avait accumulés sur ses épaules. De longues boucles brunes encerclaient son visage mutin et ses yeux pétillaient de curiosité.

— Frida !

Olga ouvrit elle aussi grand ses bras et s'en alla serrer la femme contre sa poitrine. Anselme, ayant déjà goûté aux câlins de sa tante, plaignit intérieurement cette pauvre femme qui semblait étouffer. Olga desserra son emprise et la femme fit deux petits pas en arrière et toussota.

— Quel plaisir, ça faisait si longtemps ! dit-elle d'une voix encore étranglée.

— Le roi m'avait punie… dit Olga. Son intonation cachant une pointe de peur et beaucoup d'énervement.

— Sale petit vautour, il mériterait qu'on l'attache et l'abandonne sur une île déserte.

Elle accompagna ses paroles d'un crachat au sol qui fut immédiatement nettoyé par l'un des serveurs. Frida empoigna l'épaule de ce dernier et lui dit d'un air sévère :

— *Muchacho*, trouve une table pour mes amis, et elle claqua des doigts.

— Avec plaisir, Frida, répondit le jeune homme en faisant une révérence qui ressemblait plutôt à un début de saut de crapaud. Suivez-moi.

— Frida est la propriétaire des lieux, tu t'en doutes, mais c'est trop bien qu'on l'ait croisée, on va être super bien placés, chuchota Anna à l'oreille d'Anselme.

Ils traversèrent la serre et le serveur les plaça non loin d'un grand aquarium où de nombreux poissons buvaient du thé dans des bulles piquées de pailles. Ils s'assirent autour de la table. Frida commanda boissons et pâtisseries au jeune homme, puis se retourna vers

Olga et dit, l'air grave :

— C'est à cause des ampoules ?

Anselme, qui s'était assis, se redressa, il s'apprêtait à lui faire CHUT mais remarqua qu'aucune conserve ailée ou oreille ne se cachait dans un coin.

Gus, ayant remarqué ce qu'il allait faire, lui dit :

— Certaines boutiques ou cafés sont secrets, comme chez Frida, il n'y a pas de sens-tinelles, on est libre de parler de ce qu'on veut. On avait oublié de te prévenir : la ville est sur écoute, tout est rapporté au roi.

D'un bond, Gus s'assit sur une petite chaise couverte de velours. Et posa ses deux pattes avant sur la table.

— Anna m'a dit qu'elle t'avait parlé des lois. Dans les espaces privés, la magie n'est, pour le moment, seulement limitée que par les trois règles principales, dans les espaces publics, c'est autre chose… soupira-t-il, la mine triste. On ne peut plus rien faire… Seuls les désirs du roi

sont autorisés, comme les sens-tinelles ou encore l'école de sa majesté.

— L'école de sa majesté ? demanda Anselme.

Anna le regarda, leva les yeux au ciel, puis mima un geyser de vomi qui sortait de sa bouche. Gus la réprima d'un regard sévère et se retourna à nouveau vers Anselme, elle en profita pour lui tirer la langue dans le dos.

— Eh bien, le roi, le roi Gauthier, veut que tout le monde lui obéisse au doigt et à l'œil, c'est un totalitaire : il ne veut pas qu'on s'oppose à sa façon de régner, il veut tout contrôler et que tout le monde l'adore pour ça. Il a décidé de faire un lavage de cerveau aux plus jeunes, par l'école, en disant plein de bêtises aux enfants : par exemple que le roi est le plus fort, le roi fera que tu seras riche, le roi est ton meilleur ami, les gens qui n'aiment pas le roi sont tes ennemis… Et si on te dit ça depuis que tu es tout petit, Anselme, il est très difficile de ne

pas y croire. Alors tu ne t'opposes pas au roi, même si, en réalité, ce n'est absolument pas ton meilleur ami et même qu'il te fera plus de mal que de bien. Tu comprends ?

Olga et Frida, moroses, s'étaient assises et écoutaient Gus. Seule Anna semblait ailleurs, elle s'était approchée de l'aquarium et faisait des grimaces à un énorme lamantin, qui s'empressait de lui rendre la pareille.

— Elle va dans cette école, Anna ? demanda Anselme inquiet pour son amie.

— Non, c'est Olga et moi qui faisons l'école à Anna, il reste quelques enfants qui ont échappé au roi, mais selon une nouvelle loi, tous seront obligés d'aller dans l'école de sa majesté à la rentrée.

— Cette sale petite blatte ne nous laisse plus rien faire ! fulmina Frida, accompagnant ses paroles de gestes brusques. Il a peur que le peuple se soulève contre lui. C'est pour ça qu'il trouve mille et une astuces pour

pouvoir nous laver le cerveau et nous empêcher de nous rebeller ! s'énerva-t-elle.

— Est-ce le roi qui vit dans la tour ? demanda Anselme qui se remémora son sentiment de peur à la vue de la bâtisse sinueuse.

— Oui, avec ses gardes ailés, grogna Anna qui les rejoignit (le lamantin étant reparti jouer avec ses petits). Ça fait sept ans qu'il est au pouvoir, il veut juste le pouvoir, rien que le pouvoir ! Et il aime pas qu'on puisse profiter nous aussi de la magie de la ville, parce qu'on pourrait trouver un moyen de s'en servir contre lui. Il essaye de nous interdire de nous en servir.

Elle avait les mains dans les poches et le même air triste que Frida et Olga.

Le serveur apporta du thé pour Anselme et Anna, et une boisson fumante qui sentait la cannelle pour les adultes. Il posa une grande assiette au centre de la table

remplie de dizaines de pâtisseries : du beignet au pain au chocolat. Anna et Anselme se jetèrent dessus. Elle opta pour un financier aux amandes et Anselme, pour une charlotte aux fraises miniature. Frida reprit :

— Il ne peut pas nous interdire complètement d'utiliser la magie, donc il nous punit si on ne suit pas ses règles totalement idiotes ! Tout le monde a peur d'être puni, ses punitions sont souvent très cruelles et on ne sait jamais ce qui nous attend : notre maison brûlée ? Interdiction de sortir de chez soi pendant des mois ? Nettoyer les rues de la ville avec une brosse à dents ? Il est COMPLÈTEMENT FOU !

Ces derniers mots furent prononcés avec une telle verve qu'ils furent accompagnés d'une mer de postillons. Elle se tourna vers Olga :

— Alors, pourquoi t'ont-ils sanctionnée ?

Les coudes appuyés sur la table, le regard perçant,

elle semblait avide d'en savoir plus. Olga prit une grande respiration et dit :

— Oui, c'est bien à cause des ampoules. Ils savent que c'est moi qui les fabrique.

Frida fut paniquée.

— Mais ils ne parviennent pas à le prouver, la rassura Olga en lui tapotant la main. Je fais disparaître toutes les ampoules à chaque fouille de maison surprise.

Elle prit une petite gorgée du breuvage fumant, pinça les lèvres et eut un petit sourire :

— Tu fais les meilleurs chocolats cannelés de Maverick, ma chérie !

Frida lui fit un immense sourire, plutôt satisfaite d'elle-même.

— Il y a des semaines, ils sont arrivés à la maison en grande pompe, le roi en tête, et même le général Sandvik était là, avec son idiote de femme : nous avons

trouvé ça, qu'ils m'ont dit, et ils m'ont collé ma carte de visite sous le nez. Quelqu'un a dû la faire tomber ou la laisser traîner par erreur… expliqua-t-elle désemparée, en regardant sa tasse. Je suis dans leur ligne de mire maintenant. Il sait. Il sait qu'on se rebelle en secret et ça le fait paniquer. Gus a pris ma défense, comme il connaît toutes les lois, il leur a dit que d'après…

Elle regarda Gus en quête d'aide.

— Le décret du 7 août 1543 : nul ne peut être écroué si aucune preuve valable ne fait foi de son manquement à la loi, dit-il.

Olga lui sourit.

— Voilà. Il lui a dit ça. Ça lui a coupé le sifflet au général, et il m'a dit qu'il me punirait quand même, pour maison insalubre, à cause des traces de boue au sol, alors que c'est eux qui les avaient faites en arrivant ! s'emporta Olga. Ça a fait rire le roi, qui s'est mis à

courir dans toute la maison pour faire des traces de boue partout.

Anna se pencha sur la table, essayant de récupérer le muffin aux myrtilles devant Olga. Ayant le bras trop court, elle monta sur la table à genoux, la traversa, récupéra le muffin et retourna à sa place.

— En quoi consistait la punition ? demanda Frida, aucunement dérangée par l'interruption de la jeune fille.

— J'ai pas pu sortir de la maison jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire pendant un mois. S'il pense que c'est ça qui m'empêchera d'agir, il se fourre le doigt dans le nez !

— Tu l'as dit, mon amie ! Est-ce que le projet secret avance de ton côté ? demanda Frida inquisitrice.

— Quel projet ? s'exclama Anna, on m'a parlé d'aucun projet à moi ! Vous avez un plan pour vous débarrasser de Gauthier-qui-pue-des-pieds ?

— Ça ne te regarde pas, Anna, coupa net Gus, ça

concerne les adultes. T'en sais déjà bien trop sur les ampoules, ça suffit comme ça.

— Pourquoi tu n'as pas le droit de faire des ampoules, Olga ? demanda timidement Anselme alors qu'Anna râlait d'être tenue à l'écart de ce projet si secret.

— Parce que… dit Frida en se retournant vers Anselme… c'est de la résistance, *mi niño* ! lui susurra-t-elle, le sourire aux lèvres. Grâce à Olga, on peut tous sortir, même pendant la nuit sombre !

— La nuit sombre ?

Anselme ne comprenait plus rien. Maverick, qui lui paraissait être un monde si merveilleux, semblait de plus en plus terrifiant. Il commençait à comprendre pourquoi Anna avait décidé d'avoir l'esprit ailleurs avec ses lamantins et sa quête de nourriture.

Olga reprit une gorgée et répondit :

— Tous les jours à seize heures, les trois corbeaux

de la tour, dite aussi le château, déposent le voile de la nuit sombre. Toute la ville et ses alentours sont alors plongés dans le noir total. On ne voit même pas le bout de son nez, aucune bougie ni lampe ne peuvent percer cette obscurité.

— Sauf les ampoules d'Olga ! dit Frida excitée. On peut donc sortir incognito et aller les uns chez les autres, afin de monter des plans pour terrasser les blattes. Olga va nous sauver du roi Gauthier ! Grâce à son projet, on sera enfin libres.

Olga posa sa main sur celle de Frida et lui sourit.

— Il va falloir être prudents, mes amis. Maintenant qu'il sait que je suis à l'origine des ampoules, je suis la prochaine dont il va vouloir se débarrasser.

Il y eut un silence. Suffisamment long pour qu'Anselme remarque qu'il avait le cœur lourd et était furieux contre ce roi Gauthier qui désenchantait Maverick.

— Vous croyez que Maverick saura me reconstituer si j'explose après avoir trop mangé ? demanda Anna, l'air sérieux.

Elle était affalée sur sa chaise la main posée sur son ventre rebondi. C'était elle qui avait mangé toutes les pâtisseries du plateau d'argent, et elle continuait à s'enfourner les cookies qu'elle avait gardés en réserve dans ses poches.

Gus la regardait, dépité, et Olga lui dit avec un léger sourire :

— Essaye pour voir.

Anna émit un petit rire qui ressemblait plus à un grognement, et Frida commanda une autre assiette de pâtisseries à un serveur virevoltant par là.

— Je pense que celles-ci seront pour nous, *mi amor*… dit-elle en direction d'Anna. Je ne veux pas faire la une des journaux de Maverick avec un gros titre tel que *« Une jeune fille explose chez Frida, les experts essayent de la reconstituer. Détails p. 8 »*.

Tous éclatèrent de rire et laissèrent place à une conversation plus légère, égayant un peu les esprits de chacun.

CHAPITRE 6

LES AMIES DES PLANTES

De retour dans le village, Anselme trouva celui-ci bien plus intéressant et se demanda combien de vitrines cachaient des boutiques secrètes…

Olga s'arrêta devant une droguerie, Anselme scruta immédiatement la vitrine pour déjouer les secrets de la boutique, mais malheureusement, les clients semblaient bien réels. Il fut un peu déçu.

— Allez, allez, on se dépêche ! Il ne nous reste plus qu'une heure avant la nuit sombre, les réprimanda Gus alors qu'Anna et Anselme s'amusaient à courser un chat qui passait par là.

Ils entrèrent dans la boutique et Olga s'adressa à la caissière en chuchotant :

— Choux, asperge, potiron.

La dame fronça les sourcils et dit à voix haute :

— Pardon madame, je crains de ne pas vous comprendre.

— Mais enfin Madeline, c'est moi ! insista Olga qui semblait embêtée. Je me souviens plus du mot de passe… choux… asperge… carotte ?

Gus vint au secours d'Olga, lui donna un gentil coup de truffe et posa ses deux pattes avant sur le comptoir.

— Je crois que ce que Olga veut dire est : navet, asperge, topinambour.

La dame acquiesça et leur fit signe de la suivre. Olga reprit, râleuse :

— J'en avais au moins un de juste ! T'aurais pu nous laisser passer !

La dame ouvrit une petite porte menant vers l'arrière-boutique, mais au lieu de découvrir une pièce, il y avait un immense toboggan qui descendait et dont on ne voyait pas la fin.

— Je dois suivre le protocole, Olga, désolée.

Olga eut quelques protestations à peine audibles et glissa en premier vers l'inconnu. Gus la suivit, Anna s'assit sur le bord et s'apprêtait à faire de même.

— Euh, c'est pas dangereux ? hésita Anselme, resté debout derrière Anna.

— Petit nouveau à Maverick ? Non, rien de dangereux, c'est juste l'entrée secrète des halles souterraines, lui dit la dame de la boutique en souriant.

Anna donna deux petites tapes de réconfort sur le mollet d'Anselme, se poussa un peu et lui dit :

— Allez, assieds-toi à côté de moi, on y va ensemble.

Anselme s'assit, un peu rassuré.

— À trois on y va ! À la une… à la deux…

Elle n'attendit pas le trois et tira Anselme par le bras en direction du vide.

ZWOUUF !

Ils glissèrent à toute allure, le toboggan devait faire au moins deux kilomètres de long, ils zigzaguaient, rebondissaient sur les bords et se retournaient sur eux-mêmes. Anna était hilare, état partagé par Anselme qui se mit, lui aussi, à hurler de plaisir à ses côtés.

Un peu étourdis, ils atterrirent au beau milieu d'une grande place couverte, tout autour, des magasins s'entassaient en hauteur, ils étaient distribués par des escaliers sinueux et de toutes les formes.

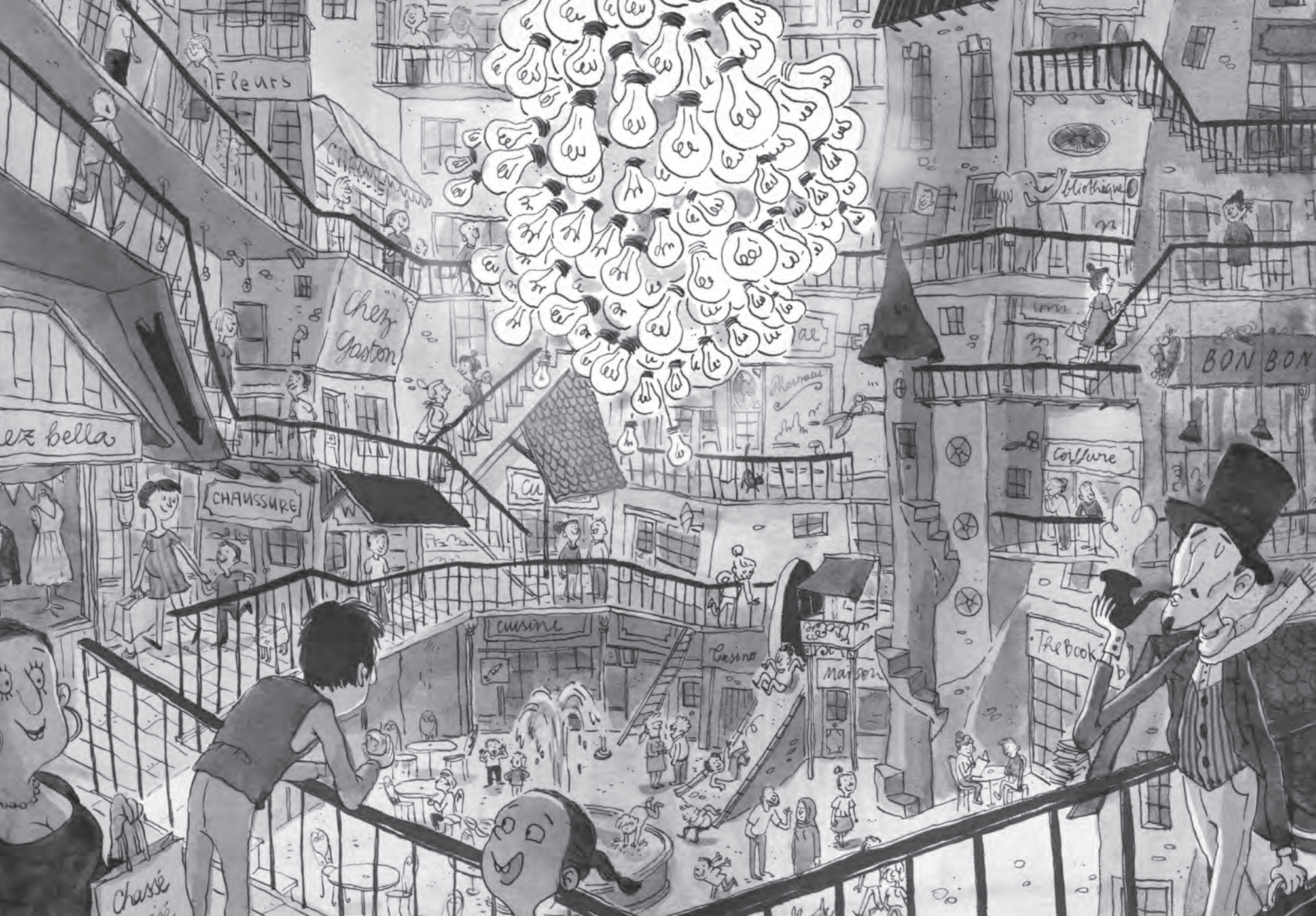
Anselme leva les yeux et, au-dessus d'eux, le plafond était recouvert de milliers d'ampoules scintillantes. Ça fourmillait de passants et, contrairement aux rues déprimantes de Maverick, ici tout le monde parlait, hurlait, rigolait. Olga et Gus les rejoignirent.

— J'ai peur que nous n'ayons pas le temps de faire toutes les courses avant la nuit sombre. Gus va rester avec vous, vous irez chez Margotte et Ellie pour m'acheter les graines, et comme ça, Anna, tu pourras dire bonjour aux filles.

Elle se retourna vers Anselme et lui dit, comme si elle avait lu dans ses pensées :

— T'en fais pas, Anselme, on aura d'autres occasions de faire les courses ici pour que tu découvres les merveilles de ce monde souterrain.

Elle lui fit un petit clin d'œil et s'en alla en direction d'une grosse fontaine.


Fleurs
Chez Gaston
ez bella
CHAUSSURE
cuisine
Casino
Maison
Bibliothèque
BON BON
Coiffure
The Book
Chassé

Gus se faufila dans la foule, Anselme et Anna durent courir pour ne pas le perdre. Après cinq minutes de marche rapide, trois escaliers (dont un auquel il manquait une marche sur trois), il s'arrêta devant une boutique toute moisie. On voyait à peine au travers des vitrines tant la buée s'était étendue sur celles-ci. Les boiseries étaient rongées par l'humidité et une centaine de plantes s'entassaient derrière les vitres. Anna poussa la lourde porte et courut à l'intérieur de la boutique en hurlant :

— Margotte ! Ellie !

Gus et Anselme entrèrent à leur tour. La centaine de plantes que l'on voyait de l'extérieur n'était que la face visible de l'iceberg. Le lieu était tout petit, sur le sol, les tomettes étaient recouvertes de feuillages et les mauvaises herbes avaient poussé entre les joints. Il était impossible de deviner la couleur des murs tant les plantes étaient imposantes et cachaient la moindre surface de papier

peint. Au milieu de cette jungle se trouvait le comptoir, où deux jeunes filles coupaient les feuilles d'un petit rosier blanc.

— Hey ! Coucou ma jolie ! dit l'une d'elles.

Elle était blonde et avait un visage poupon, un petit nez retroussé et de jolis yeux verts, elle devait avoir une quinzaine d'années. Elle regardait Anna avec un immense sourire.

— Salut Anna, dit la deuxième jeune fille.

Elle ressemblait beaucoup à la première, mais devait avoir trois ou quatre ans de moins. Elle portait une frange et avait les cheveux tirés vers l'arrière.

Anna sauta sur les deux jeunes filles et commença à parler extrêmement vite, déblatérant mille et une choses, de l'arrivée d'Anselme à leur passage chez Frida.

Anselme, n'étant pas très à l'aise, regarda autour de lui et découvrit des plantes assez étonnantes, l'une

d'elles dormait par exemple, même qu'elle ronflait : de l'air sortait des feuilles qui se repliaient sur elles-mêmes à chaque respiration. Une autre avait de petites boules jaunes et touffues qui pendaient çà et là. Anselme les prit pour des fleurs particulièrement mignonnes, mais quand il s'approcha pour toucher l'une d'elles, un visage, pareil à celui d'une souris, apparut et lui tira la langue, furieux.

Anselme fit un bond en arrière et bouscula l'aînée des jeunes filles, qui lui sourit :

— Ce sont des potempules. Une évolution des jonquilles. Des plantes particulièrement antipathiques, si tu veux mon avis, mais qui dégagent une très chouette odeur quand elles le veulent bien.

Elle se retourna vers Gus et ajouta :

— Tiens, j'ai reçu une plante qui devrait te plaire…

Elle se dirigea vers une grande plante qui trônait dans un coin de la boutique, elle faisait bien deux mètres de haut. Une grosse tige, du diamètre d'un petit arbre se terminait en une énorme gueule verte de plante carnivore. Le pourtour de la gueule était rouge, comme si la plante portait du rouge à lèvres et de grandes dents sortaient çà et là.

— Tu dois te tromper, Ellie… tu sais bien… je suis végétarien. Les plantes carnivores sont de loin les plantes les plus répugnantes à mes yeux, dit-il les yeux mi-clos avec un petit regard désabusé.

Ellie sourit et lui dit :

— Justement ! Celle-ci est végétarienne !

— Vraiment ?

Le dédain de Gus se transforma en grand intérêt.

— Je savais que ça allait te plaire… Mais très honnêtement, je trouve ça un peu bizarre… C'est un peu comme si elle était cannibale, finalement, ce qui est pire que carnivore, non ?

Pendant que Gus continuait à poser des questions sur la plante cannibale à Ellie, Anselme, Anna et la présumée Margotte firent les présentations.

— Alors, c'est toi le fameux Anselme ? Anna parle de ta venue depuis des lustres ! Elle le toisa de la tête aux pieds, comme si elle pouvait lire à l'intérieur de lui.

— Anselme, je te présente Margotte et là-bas, c'est sa sœur Ellie ! dit Anna en prenant Margotte par les épaules et en la poussant vers lui.

Margotte, derrière sa frange trop longue cachait d'immenses yeux verts qui reflétaient l'intelligence, ses deux

dents de devant étaient légèrement décalées vers l'avant et elle avait l'air pas très commode. L'observation d'Anselme fut interrompue par un bruit de vase brisé. Dans le fond de la boutique, un client jetait des regards par-dessus son épaule, il venait de faire tomber un pot de fleurs et s'empressa de se baisser pour le ramasser et le réparer. Il semblait particulièrement angoissé et Anselme le vit prendre un sachet de graines en se relevant et le mettre dans la poche intérieure de sa veste.

— Euh, je crois que cet homme vous a volé quelque chose, dit Anselme à voix basse à Margotte.

Margotte et Anna se retournèrent pour voir l'homme. Margotte se frotta les mains, coinça le bout de sa langue entre ses dents et décrocha un sourire goguenard.

— Génial, depuis le temps que j'attends de mettre la main sur un voleur et d'essayer ça.

Elle tendit la main sur sa gauche et caressa délicatement une feuille qui s'ébouriffa à son contact.

— Tu sais ce que tu as à faire Maggie, dit-elle en direction de la feuille.

À l'instant où elle prononça ces mots, la tige se mit en mouvement et Anselme découvrit que la petite feuille appartenait à une immense liane qui traversait toute la boutique.

De l'autre côté du magasin, le voleur, qui se grattait la fesse droite et s'apprêtait à chaparder un autre sachet, ne devait certainement pas s'attendre à ce qui allait lui arriver. Alors que sa main sortait de son pantalon, la liane s'entortilla autour de ses pieds et le souleva brusquement à un mètre du sol. L'homme se mit à hurler, profanant une multitude d'injures qu'Anselme n'avait encore jamais entendues. Une autre liane s'approcha de l'homme et commença à lui faire les poches. L'homme se débattait et empêchait tout accès à celles-ci ; c'est alors qu'une troisième liane fit son apparition et se mit à le chatouiller. Le voleur éclata d'un rire tonitruant et tenta de repousser la liane chatouilleuse. Celle qui lui faisait les poches en profita pour récupérer les objets volés.

C'est ainsi qu'on découvrit trois sachets de graines dans la poche intérieure de sa veste, deux bulbes dans celle de son pantalon et… deux petites fèves tout droit sorties de son popotin.

Ellie s'approcha de l'homme pendu par les pieds qui hurlait de rage. Maggie, la plante-vigile, déposa son butin dans les mains de la jeune fille qui, malgré son air quelque peu dégoûté, eut un petit sourire.

— C'est que monsieur est un connaisseur… des *Jack-Beans*, tiens, tiens.

Ellie pinça le nez de l'homme comme si c'était un petit enfant et lui lança d'un ton solennel :

— Rien n'est gratuit ici, monsieur. Quand on prend, on paye.

La plante amena l'homme au-dessus du comptoir et se mit à le secouer gentiment, puis un peu plus intensément. Plusieurs pièces tombèrent de ses poches ainsi que deux, trois billets. Margotte les ramassa et dit :

— C'est bon, le compte y est !

Ellie, qui avait rejoint sa sœur, mit le butin dans un sac en papier qu'elle fourra dans les mains de l'homme. La plante fila alors vers la porte du magasin, l'ouvrit et jeta le voleur dehors.

Anselme était bouche bée. Anna exaltait.

— Géniaaaal ! Gus ! On peut avoir une plante comme ça à la maison, s'il te plaît ?

Gus eut un petit rire et lui dit :

— J'adorerais… elle serait bien utile pour t'apprendre à ranger ta chambre…

Il se retourna vers Ellie la truffe en l'air et Anna en profita pour lui faire un pied de nez.

— Nous prendrons un sachet de graines de chèvre-feuille, ma chère. Pas la peine de me secouer par les pieds, je sors ma bourse.

Ellie partit chercher la commande et Gus tapotait son pelage à la recherche de son argent. Anna, quant à elle, gratouillait désespérément la feuille de Maggie qui restait inerte.

Margotte profita de ce moment d'inattention générale pour glisser une note dans la main d'Anselme. Il allait lui demander ce qu'elle faisait quand Margotte posa son doigt sur ses lèvres, les sourcils froncés.

Anselme ravala sa question et mit le petit mot dans la poche sans le regarder, Margotte approuva son geste d'un hochement de tête.

Après avoir payé, ils sortirent tous les trois du magasin, les halles s'étaient vidées et Gus pressa le pas.

— Dépêchez-vous, la nuit sombre est dans quinze minutes, les réprimanda-t-il dans un aboiement.

Ils remontèrent à la surface et s'empressèrent de récupérer le tandem pour vite rentrer à la maison. Alors qu'ils venaient de ranger le vélo dans le garage, Anna tira la manche d'Anselme et lui montra le ciel en direction de la tour.

Trois immenses et majestueux oiseaux noirs prirent leur envol, ils tenaient dans leurs griffes un voile noir, qui recouvrit la portion de ciel qu'ils venaient de dépasser. Ils se dirigeaient vers la maison au toit bleu et Gus leur ordonna de le rejoindre immédiatement à l'intérieur sous peine de les scalper.

— J'arrive, j'arrive, hurla Anselme sans bouger, subjugué par les trois oiseaux.

Les oiseaux se rapprochaient et il put les voir plus distinctement, c'étaient trois corbeaux, chacun mesurant plus de cinq mètres. Ils avançaient lentement, laissant dans leur sillage une longue traînée noire qui faisait disparaître la ville de Maverick. Plus ils s'approchaient, plus l'atmosphère se faisait glaciale… un lourd silence les enveloppa.

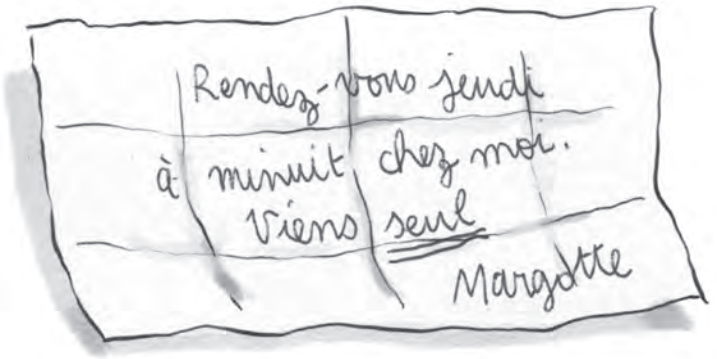
Anna tira Anselme par le bras et les fit courir en direction de la maison. À peine eurent-ils le temps de fermer la porte que la pièce fut plongée dans le noir. Les oiseaux les avaient survolés.

Un petit clic retentit, Gus avait appuyé sur l'interrupteur de la lampe qui éclaira la cuisine et tous trois se dévisagèrent, l'air grave.

Olga les rejoignit deux heures plus tard, une ampoule dans chaque main et de nombreux sacs sous les bras.

Ils préparèrent à manger et passèrent à table. Anna décida de les divertir avec un spectacle de magie pendant le repas, l'ambiance se fit alors plus légère, surtout quand elle ne parvint plus à arrêter les lapins de sortir de son chapeau. Profitant du chaos qui régnait dans la cuisine, Anselme sortit de la pièce, prétextant une envie pressante.

Il s'enferma dans les toilettes, fouilla dans sa poche et lut le petit papier que Margotte lui avait donné.



CHAPITRE 7

LE RENDEZ-VOUS MYSTÈRE

Anselme était assis sur les toilettes, il relisait le mot de Margotte pour la quatorzième fois. Il se demandait si c'était une bonne idée, vu qu'il ne connaissait pas cette fille et qu'en plus, elle lui demandait de venir seul. Comment allait-il pouvoir se séparer d'Anna ? Anselme aimait beaucoup Anna et se sentait coupable d'élaborer un plan pour la tenir éloignée du rendez-vous.

Et d'ailleurs, pourquoi Margotte ne voulait-elle pas d'Anna ? Elles semblaient amies tout à l'heure…

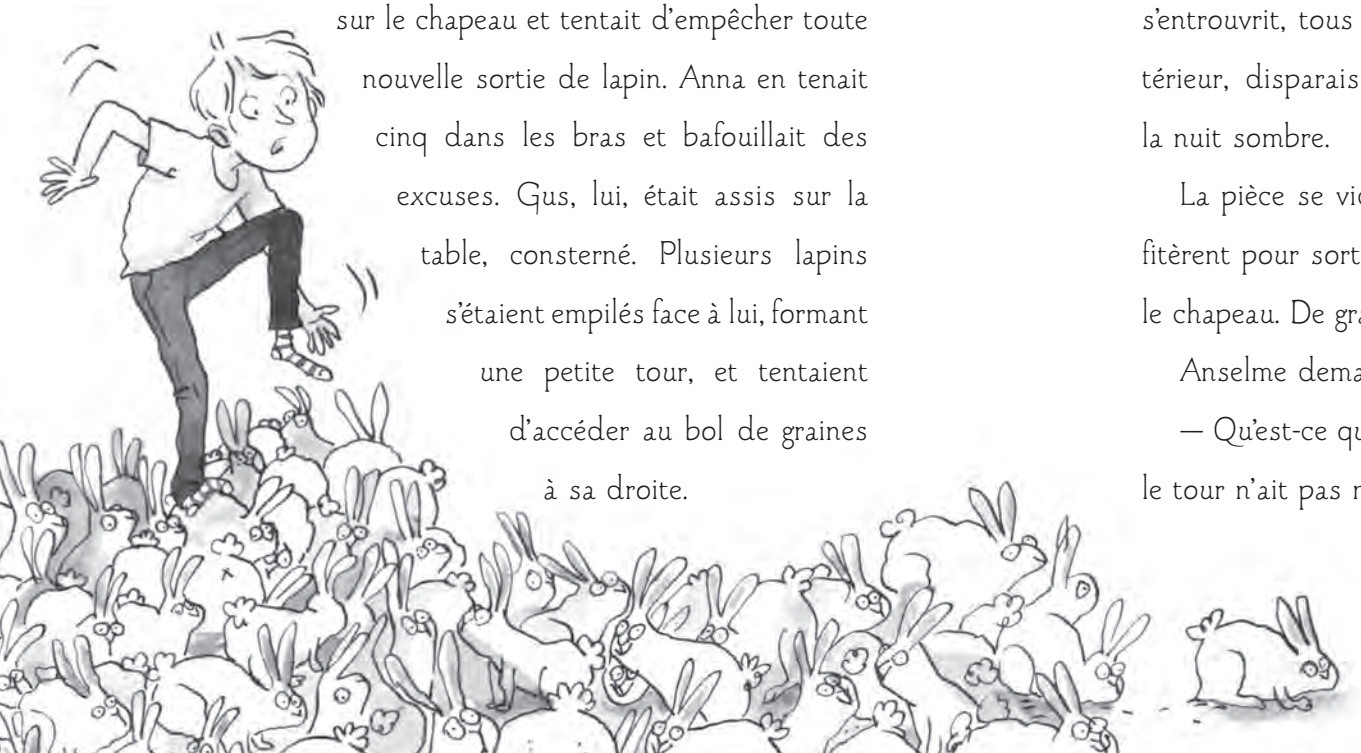
— Eh bien dis donc, c'est le pipi le plus long du monde que tu nous fais là, dit une araignée en passant.

Surpris et énervé par cette interruption, il décida de rejoindre les autres pour ne pas élever de soupçons.

Il chiffonna le papier, le remit dans sa poche et s'en alla les rejoindre.

Arrivé à la porte de la cuisine, il ne parvint pas à l'ouvrir et décida de la traverser. En ni une ni deux, il fut de l'autre côté, ses deux pieds à un demi-mètre du sol, en équilibre sur le dos de plusieurs lapins.

Le tour de magie avait totalement échappé au contrôle d'Anna. Olga était de l'autre côté de la cuisine, assise sur le chapeau et tentait d'empêcher toute nouvelle sortie de lapin. Anna en tenait cinq dans les bras et bafouillait des excuses. Gus, lui, était assis sur la table, consterné. Plusieurs lapins s'étaient empilés face à lui, formant une petite tour, et tentaient d'accéder au bol de graines à sa droite.



Il les poussa à l'aide de sa truffe, faisant s'effondrer la tour qui était déjà branlante. Tous les lapins tombèrent dans un grand fouillis de pattes duveteuses et d'oreilles flapies.

— Ouvre la porte, Anna ! hurla Olga qui tentait de garder l'équilibre malgré les rebonds du chapeau.

Anna lâcha tous ses lapins et courut vers la porte, qu'elle ouvrit avec peine, mais à l'instant où la porte s'entrouvrit, tous les lapins blancs s'engouffrèrent à l'extérieur, disparaissant derrière le mur noir que formait la nuit sombre.

La pièce se vidant, Olga se leva, deux lapins en profitèrent pour sortir et elle fit apparaître un couvercle sur le chapeau. De grands BOOONGS résonnèrent.

Anselme demanda :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Comment ça se fait que le tour n'ait pas marché ?

— La magie de Maverick est un peu spéciale en ce qui concerne les animaux, nous ne sommes pas soumis à vos lois, lui répondit Gus. Si l'animal prend conscience de la magie, il peut la pratiquer. C'est d'ailleurs pour cette raison que je te parle, je me suis octroyé le don de parole. Dans le cas présent, ces lapins ont apparemment compris qu'ils pouvaient se cloner.

— Mais, demain alors, il y aura des lapins dans toute la ville ? demanda Anna paniquée.

— Non, c'est le rôle du château de s'occuper de ça. C'est l'une de ses missions, contrôler les petits débordements de Maverick. Ce genre de choses arrive souvent. Je ne sais pas combien de temps ils mettront pour mettre la main sur tous les clones, par contre… On verra bien demain ! dit Gus avec un sourire avant de bondir au sol.

— Bon, je vais aller me coucher. Non pas que je veuille vous poser un lapin, mais il se fait tard.

Il rit à sa propre blague et sortit de la pièce.

— Je vais aller dans ma chambre moi aussi, dit Anna d'une petite voix. Je suis vraiment désolée Olga.

C'était la première fois qu'Anna paraissait sincèrement désolée et Anselme eut de la peine pour elle. Ce qui redoubla sa culpabilité quant à son rendez-vous secret de jeudi.

Quand Anselme descendit à son tour dans la chambre, il trouva Anna allongée sur son lit, regardant le plafond.

— Ça va ? lui demanda Anselme.

— Ouais, parfois je me dis que je suis pas bien maligne avec la magie, quand même… Une fois, quand j'étais petite, j'ai fait rétrécir la maison, le roi est venu chercher Olga et lui a interdit de sortir pendant deux mois entiers et lui a flanqué deux sens-tinelles qui la suivaient partout H24, elle a pas pu gérer la résistance et le roi en a profité pour faire brûler des maisons…

Elle s'était relevée et regardait Anselme un peu mal à l'aise.

— T'y étais pour rien Anna, t'étais petite, tu savais pas ce que tu faisais… t'as toujours vécu chez Olga alors ? demanda Anselme qui s'était approché de son lit et s'assit à ses côtés.

— Oui, mes parents ne sont plus là. Elle eut un petit sourire triste et montra un cadre sur sa table de chevet.

Il représentait un homme et une femme hilares qui tenaient une petite fille toute ronde dans leurs bras. La femme, qui devait être la mère d'Anna, essayait de coiffer la petite, l'homme, son père très certainement, tenait l'enfant qui semblait gesticuler dans tous les sens pour atteindre un petit chien.

— Eh mais, ce serait pas Gus ? s'exclama Anselme.

— Si ! Gus et moi on a le même âge, mais comme en âge chien, on multiplie par sept, ça veut dire qu'il a

soixante-dix ans ! C'est d'ailleurs pour ça qu'il fait des blagues nulles d'adulte, dit-elle d'un air moqueur.

Anselme regardait le petit chien de la photo, il arborait un énorme nœud bleu autour du cou et était joliment ridicule. Jamais il n'aurait pu imaginer le si-sérieux-et-prétentieux-Gus dans un tel accoutrement.

— Et tes parents, ils sont où ?

Au moment même où Anselme posa la question, il la regretta aussitôt, si Anna vivait chez Olga, c'était qu'il s'était probablement passé quelque chose de grave.

— Ils sont morts, dans un incendie. Comme ceux de Margotte. Il y a sept ans, quand le roi Gauthier est arrivé au pouvoir. Beaucoup de gens n'ont pas apprécié sa façon de gouverner et ont essayé de s'opposer à sa dictature. Ça a souvent senti le brûlé cette année-là. Mes parents en faisaient partie, comme ils ont essayé de mettre le roi dehors, ben, il les a fait zigouiller – pschitt !

Elle mima le geste de gratter une allumette.

— Je suis vraiment désolée Anna, dit Anselme

— Faut pas. C'est comme ça, c'est déjà bien assez triste, pas la peine d'additionner ta tristesse en plus, ajouta-t-elle, renfrognée en regardant la photo sans ciller. Au moins, eux, ils se battaient ! Parce que maintenant, à part les ampoules d'Olga, personne ne fait rien, tout est fait en cachette et personne n'affronte le roi et sa tripotée d'imbéciles qui vivent dans la tour !

Elle se leva d'un bond et commença à faire les cent pas dans la chambre.

— Et le projet secret dont ont parlé Olga et Frida ? essaya de la ragaillardir Anselme.

— Pfff ! Il n'y a que des secrets chez les adultes ! On nous dit jamais rien ! Même si on est des « enfants » (elle mima les guillemets avec ses doigts), nous aussi on peut aider à la résistance ! Crotte à la fin !

Anselme ne savait trop quoi dire, il était perdu. Bien sûr qu'il voulait mettre le roi dehors, mais il venait à peine d'arriver à Maverick et ne savait pas trop comment aider.

— Je sais que Margotte t'a donné rendez-vous.

Anselme était sans voix. Comment Anna pouvait-elle savoir ça ?

— Je sais qu'il y a un truc qui se trame depuis des années chez les jeunes de Maverick qui font l'école à la maison, mais personne ne m'en parle, alors que moi aussi je fais l'école à la maison ! Tu sais quoi Anselme ? C'est parfait tout ça. Tu vas me servir d'espion.

Elle le pointa du doigt et le fixa d'un regard pénétrant. Anselme, qui était déjà sans voix, resta ainsi encore quelques secondes et à l'instant où il essaya de riposter, Anna lui coupa la parole.

— Oh là là, il est déjà si tard ? Hop, hop, au lit !

Elle plongea dans son lit et éteignit la lumière, laissant Anselme seul dans le noir, trop abasourdi pour réagir.

Le lendemain matin, il ne restait plus que trois jours avant le rendez-vous secret, Anna évitait soigneusement de parler de leur dernière conversation, certainement de peur qu'Anselme reprenne ses esprits et refuse catégoriquement de devenir son espion. Ils passèrent une grande partie de la matinée à aider Olga aux travaux d'entretien de la maison. Anselme comprit qu'il était bien plus simple de faire tout ça à Maverick que dans le vrai monde.

Pour s'occuper du jardin, Olga avait mis en marche la tondeuse et un sécateur qui, en deux ou trois mouvements, rafraîchirent le paysage. Comme ils avaient énormément travaillé (assis à regarder le travail en train de se faire), ils s'étaient octroyé trois pauses accompagnées de biscuits au chocolat.

Olga demanda au linge propre de se faire sécher sur une corde dans le jardin. Anna, qui s'ennuyait, s'amusa à faire danser les slips d'Anselme, ce qui fit rire tout le monde – sauf Anselme, qui essayait vainement de cacher ceux à petits cœurs.

L'après-midi, Olga se mit au travail (elle confectionnait ses ampoules dans son bureau). Anna et Anselme jouèrent à attraper des vers de terre : Anna en dénicha vingt-trois et Anselme, dix-huit.

Le lendemain, Gus les emmena faire un tour dans les vallées de Maverick. Les animaux, moins surveillés qu'en centre-ville, se laissaient aller à de drôles d'expériences physiologiques. Aussi ils ne furent pas surpris de croiser un chat qui piaillait tel un canari, une vache qui fabriquait du cacao (Anselme et Anna s'en servirent une demi-douzaine de verres), ou encore un village de

souris qui vivaient comme des humains mais en version miniature.

Anselme et Anna s'amusaient comme jamais.

— T'es un peu comme mon frère, lui dit Anna le mercredi alors qu'ils regardaient la télévision en mode muet et improvisaient à la place des acteurs. En moins bien que Diego, mais en presque pareil.

Ces quelques mots, bien que maladroits, allèrent droit au cœur d'Anselme.

— Qui est Diego ? demanda Anselme.

— C'est mon frère. Il a disparu après la mort de mes parents. Je ne sais pas où il est, Olga m'a dit qu'il n'était pas mort. Il a dix-sept ans maintenant, je suis quasiment sûre qu'il est devenu chasseur de moutons.

— Chasseur de moutons ? s'étonna Anselme.

— Ouais, c'est cool comme métier, dit Anna en changeant de chaîne.

— OK.

Anselme n'avait pas envie de la contrarier. Mais, selon lui, ça lui semblait être le métier le plus barbant du monde. Il enchaîna sur la question qui lui brûlait les lèvres et, cette fois-ci, Anna ne pourrait pas lui échapper :

— Pourquoi t'as dit qu'il se tramait quelque chose côté jeunes à Maverick ?

Anna se tendit comme un arc, changea les chaînes pour se donner quelque chose de soi-disant plus urgent à faire, puis voyant que ça ne marchait pas, elle prit l'assiette de gâteaux sur la table basse, et en proposa à Anselme.

— Des petits gâteaux ? Ils sont aux pépites de chocolat, apparemment ça repousse Alzheimer !

— J'ai onze ans, Anna, et je me rappelle très bien notre conversation de l'autre soir notamment…

Rien ne ferait perdre le fil du sujet à Anselme. Le visage d'Anna s'assombrit.

— J'en sais rien. Ils veulent rien me dire, dit-elle en repliant ses jambes sous son menton, le regard peiné. Les adultes ne veulent rien me dire, les enfants non plus. C'est vraiment pas juste.

Tous ces secrets ne disaient rien qui vaille à Anselme. Il se demandait bien où il mettrait les pieds demain soir, surtout en tant qu'espion.

Le dîner du jeudi fut encore une fois un chaos total. Olga avait voulu faire un gratin de biscuits à la Bolognaise. Personne n'osa aller à l'encontre de cette idée tant Olga semblait enchantée de son menu.

— Un gratin de biscuits à la Bolognaise ? demanda Anna à Gus, suffisamment bas pour qu'Olga ne l'entende pas.

— Ça a l'air moins mauvais que sa soupe de légumes à la confiture de la dernière fois, lui répondit Gus tout aussi discrètement.

Ils se regardèrent et pouffèrent.

Anna et Anselme prétendirent vouloir se coucher de bonne heure et déclinèrent l'invitation à jouer à Ampiltou. Arrivés dans la chambre, Anna dit à Anselme :

— En fait, je vais venir avec toi, ce soir.

CHAPITRE 8

LE QG

— Quoi ? fit-il décontenancé. Mais Margotte m'a demandé de venir seul !

— De toute façon t'as besoin de moi pour y aller. Comment tu vas faire avec la nuit sombre ? lui demanda-t-elle, les bras croisés et le sourcil levé.

— Euh… j'ai remarqué qu'il y avait des ampoules près du bureau d'Olga, je vais en emprunter une.

Il avait vaguement pensé au problème de la nuit sombre, mais avait décidé qu'il allait bien trouver une solution de dernière minute.

— Pffff ! Anna leva les yeux au ciel. Les ampoules du bureau d'Olga sont de vraies ampoules, c'est justement

pour déjouer les visites surprises du roi, t'aurais eu l'air malin ce soir, soupira-t-elle, satisfaite de l'avoir eu.

— Bon, tu viens mais tu te caches, hein ! répondit Anselme à contrecœur.

Anna claqua des talons et fila vers son armoire, elle semblait chercher quelque chose en particulier, mais ne parvenait pas à mettre la main dessus. Elle prit une chaise, sur laquelle elle monta et entra dans les étagères pour finir par disparaître derrière les portes coulissantes du meuble.

Anselme s'assit sur son lit et regarda sa montre, il était déjà onze heures.

Après une bonne vingtaine de minutes, Anna sortit du placard toute décoiffée.

— Je reviens !

Elle fila avec une petite masse de vêtements dans la salle de bains attenante à la chambre. Anselme attendit

encore une bonne vingtaine de minutes, quand Anna sortit toute de noire vêtue.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Anselme interloqué.

— Ma tenue de ce soir ! En ninja, pour passer inaperçue ! dit-elle fièrement en mimant une position de surfeur (apparemment, elle n'avait pas souvent vu de ninjas ni de surfeurs).

— Non mais sérieusement ?

Anna portait un justaucorps noir et des oreilles de chat – certainement un vestige d'Halloween.

— Tu ressembles à Catwoman, on aura l'air complètement idiots si quelqu'un nous voit !

— Pff… Pas du tout, se vexa Anna.

Anselme commençait à connaître Anna et préféra ne pas entrer dans ce débat.

— Bon, faut y aller, sinon on va arriver en retard. Il regarda sa montre : 11 h 48.

— J'ai piqué deux ampoules à Olga pendant la tournée.

Elle se fendit d'un large sourire et sortit deux magnifiques bulles en verre de sous son lit. La première avait une forme oblongue et son culot était doré. La deuxième était plus petite, mais avait une forme de nuage et un culot argenté. Anna soupesa les deux objets, les regarda de près, fit la moue à l'ampoule au culot doré et lui donna.

— Olga et Gus jouent aux cartes dans la cuisine, pas de bruit surtout, on passe par la porte d'entrée principale, dit Anna à Anselme.

Tous deux montèrent les escaliers à pas feutrés et rejoignirent la porte qui se trouvait dans le petit vestibule-bureau près du salon.

— Ça marche comment les ampoules ? chuchota Anselme.

— Ben, tu la tiens ! dit-elle simplement.

Doucement, Anna ouvrit la porte et traversa le mur noir, son ampoule à la main. Anselme la suivit, hésitant.

Une fois de l'autre côté de la porte, tout autour de lui était noir, il faisait terriblement froid et il eut une sensation étrange, une énorme paresse s'était emparée de lui. Il se sentait démuni, impuissant. Il n'avait qu'une seule envie, rentrer et se mettre sous sa couette. D'ailleurs, c'est ce qu'il allait faire, même qu'il allait s'endormir là, maintenant, tout de suite. Rien à faire de Margotte et son invitation mystérieuse, rien à faire d'Anna-Catwoman, lui, Anselme, avait bien mieux à faire : dormir et ne rien faire, justement, et puis il faisait si froid, quelle idée de sortir par un froid pareil !

— Mais tiens-la comme il faut !

Tiens, une voix lui parlait, mais ça importait peu, il commençait à s'allonger sur le sol pour faire ce petit somme bien mérité.

— Mais quel âne…

Une main l'agrippa à l'épaule, le faisant se relever (non mais de quel droit ?), puis, elle empoigna la main d'Anselme et replia ses doigts sur l'ampoule.

Tout à coup, une bouffée de chaleur emplit le corps du garçon, toutes les pensées flemmardes, molles et la sensation de froid qu'il avait pu ressentir quelques secondes plus tôt s'évanouirent. Anselme fut illuminé par l'ampoule qu'il tenait. En face de lui se tenait une Anna-Catwoman amusée.

— Il faut la tenir avec tous les doigts, avec le culot au creux de la main, sinon ça ne marche pas, lui dit-elle avec un sourire. T'as eu froid et tu t'endormais sur place, hein ? se moqua-t-elle.

— Carrément ! C'est fou, c'est à cause de la nuit sombre ?

— Oui, c'est comme ça qu'ils pensent empêcher les plus vaillants de sortir de chez eux après seize heures et s'ils le font, ils sont supposés s'endormir sur place : les gardes du roi n'ont plus qu'à se baisser pour les ramasser. Mais ça, c'était avant Olga et ses super-ampoules ! dit Anna fièrement.

Elle pivota et fila en direction de chez Margotte, Anselme sur ses talons, il fallait se dépêcher s'ils voulaient être à l'heure. Anna était à quelques mètres devant lui, il ne l'avait pas vu dans la chambre, mais en plus d'avoir des oreilles de chat, elle portait une queue épinglée à son justaucorps qui **SWINGUAIT** à chacune de ses enjambées. Ça le fit rire et Anna se retourna vers lui.

— Tu crois qu'ils font des fêtes d'anniversaire sans moi à leurs rendez-vous ? demanda-t-elle un peu penaude.

— Mais pas du tout ! essaya de la rassurer Anselme. Je suis sûr que c'est juste un malentendu, peut-être qu'ils se rejoignent pour faire leurs devoirs, mais comme tu n'es pas dans la même classe qu'eux, ils te proposent pas.

— Des devoirs en plein été ? Mais bien sûr…

Anselme n'était pas très bon pour improviser de bonnes excuses et préféra se taire.

— On arrive, je la vois, elle est derrière sa fenêtre ! chuchota Anna en direction d'Anselme. Grâce aux ampoules d'Olga, on pouvait voir à cinq mètres alentour. En effet, une fenêtre du rez-de-chaussée de la maison des filles était éclairée, avec une tête de Margotte collée à la vitre.

— Bon, je te laisse ici, va toquer à la fenêtre. Je reste là, moi, j'assure tes arrières !

— Mais non, laisse-moi, maintenant ! Elle va te voir ! C'est pas comme si t'étais une boule de lumière

ambulante au milieu de la nuit sombre ! siffla-t-il entre ses dents, furieux.

— Elle peut pas voir ma lumière tant qu'elle n'a pas elle-même d'ampoule, t'inquiète !

Elle fit un petit geste de la main pour balayer ses inquiétudes et poussa violemment Anselme en direction de la fenêtre. Déséquilibré, il fit deux pas en avant et se prit les pieds dans un tuyau d'arrosage posé au sol. Il jura si fort que la voix de Margotte se fit entendre.

— Anselme, c'est toi ?

Elle avait ouvert la fenêtre et continuait d'appeler Anselme en chuchotant-criant.

Anselme avait certainement un genou en sang et n'arrivait pas à se défaire de ces lianes arroseuses.

— Anselme ? répéta Margotte.

— Mais réponds, enfin ! lui siffla Anna.

— J'ai aucune envie qu'elle sorte son ampoule et qu'elle

me voit me débattre avec un truc aussi nul qu'un tuyau d'arrosage ! ragea Anselme en essayant de se libérer.

La querelle d'Anna et Anselme était montée dans les décibels et Margotte reprit :

— Anna ? T'es là aussi ?

— Non, absolument pas, répondit Anna.

Anselme lui lança un regard noir.

Un bruit sourd (probablement un atterrissage sur gazon) se fit entendre et Margotte les rejoignit.

— Je t'avais demandé de venir seul, Anselme !

Margotte tenait dans sa main une énorme ampoule ronde et la lumière que dégageait celle-ci était encore plus vive que celle d'Anselme et Anna réunis. Ses yeux regardaient successivement Anselme, toujours en plein combat avec le tuyau et Anna, triturant sa queue de chat un peu gênée, mais ne pouvant cacher son excitation de savoir enfin ce qui se tramait.

Margotte avait une drôle d'allure, elle portait un vieux jean troué et un grand manteau marron. *Tout cela n'annonçait rien de bon,* se dit Anselme.

— Bon, c'est pas grave, t'as dix ans dans moins d'un mois, donc ça le fera. Suivez-moi.

Il était enfin parvenu à se libérer et vit Margotte faire une chose des plus étranges : elle s'enfonça dans le sol, il ne restait plus que sa tête à la surface quand elle cria :

— Rejoignez-moi à moins cinq mètres !

Et puis, plus de tête, plus de Margotte.

— Génial ! s'exclama Anna. J'avais jamais pensé à aller sous terre !

Elle s'enfonça à son tour et se mit à glousser :

— Les vers de terre me chatouillent !

Anselme n'avait d'autre choix que de suivre le mouvement. Il s'enfonça doucement dans la terre, et comme la sensation n'était pas désagréable, accéléra la cadence qui,

à son grand désarroi, lui fit perdre son T-shirt à l'instant même où son ventre passa sous terre. Quand vint le moment de passer la tête, il prit une profonde inspiration et pria de retrouver rapidement une zone où il pourrait respirer.

Cinq mètres plus bas, il tomba par terre et découvrit une longue galerie souterraine éclairée par une dizaine de torches.

Les filles le regardaient, étonnées.

— Pourquoi t'es à poil ? demanda Anna abruptement alors qu'Anselme se massait les genoux (celui de droite saignait à cause du tuyau d'arrosage, celui de gauche rougissait à cause de la chute).

— J'ai pas fait exprès, c'est le sol qui n'a pas pris mon T-shirt dans la descente.

Anna ricana et Margotte les engagea à la suivre.

Elle leur fit parcourir près de deux kilomètres de souterrains et ne répondit pas aux questions incessantes d'Anna : on va où ? On rejoint qui ? C'est illégal ? Vous faites quoi dans ces souterrains ?

— Je t'expliquerai tout à l'heure, Anna, disait-elle inlassablement.

Au bout de leur long périple se tenait une porte, grossièrement fabriquée à l'aide de planches de bois moisi. On y avait peint en jaune deux grosses lettres : **QG**.

Margotte donna un violent coup de pied dans la porte qui, au lieu de s'ouvrir sur le côté, comme une porte classique, tomba au sol dans un grand fracas et beaucoup de poussière. Anselme et Anna se mirent à tousser, leurs yeux étaient clos pour se protéger de la poussière urticante.

— Membres du Quartier Général, voici Anselme et Anna ! tonna Margotte les bras ouverts en leur direction.

Toussotant, les yeux mi-clos, Anselme et Anna découvrirent une pièce où s'entassaient une dizaine de jeunes qui les regardaient, les yeux ronds. Apparemment, eux, étaient habitués à la poussière car aucun ne semblait dérangé par les particules et les démangeaisons engendrées par celles-ci.

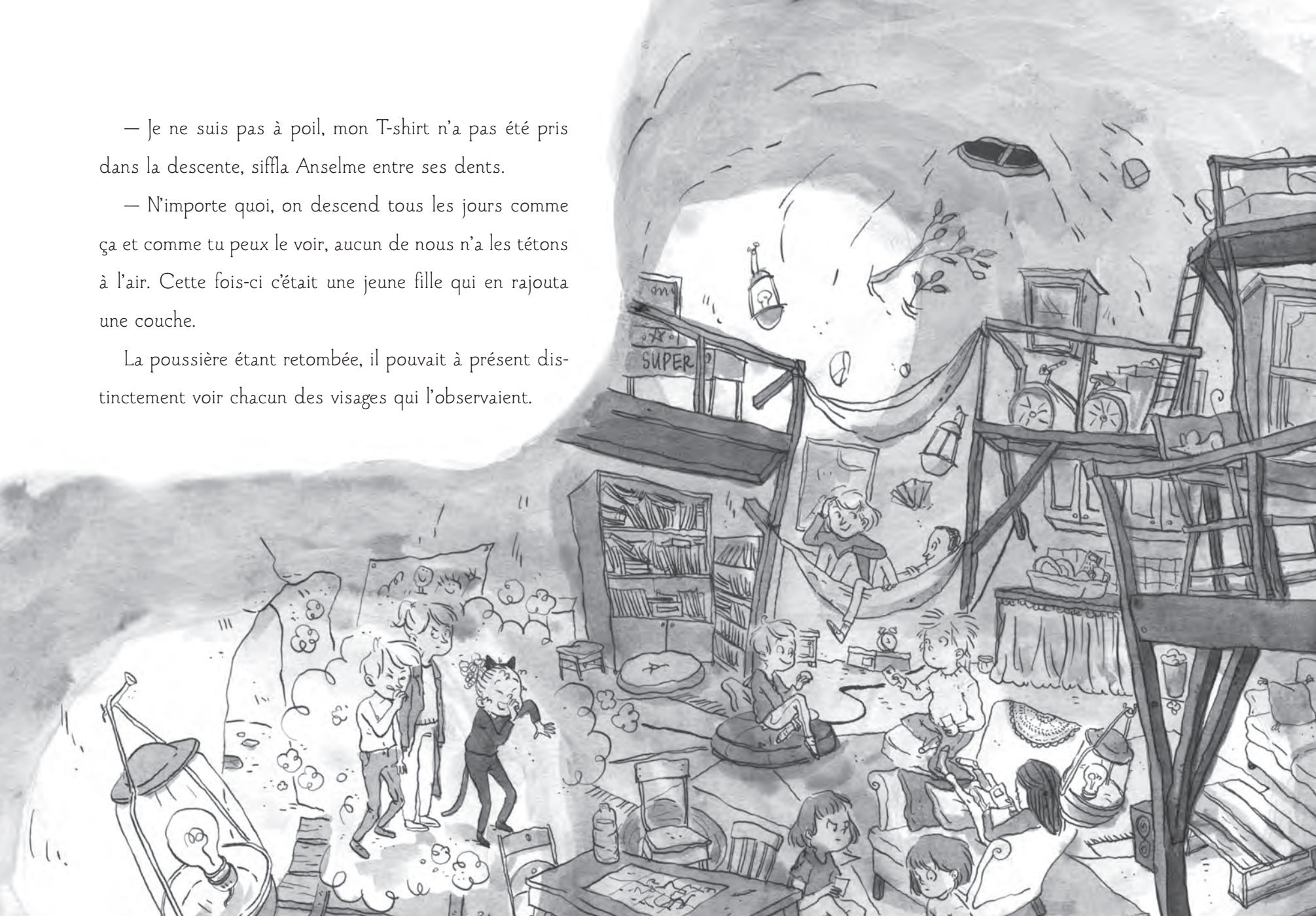
On aurait dit qu'ils étaient dans un immense tajine, la pièce était ronde et son plafond se finissait en une espèce de tube. Tout en haut, une petite fenêtre devait laisser passer la lumière quand il ne faisait pas nuit sombre. Plusieurs lanternes avaient été accrochées aux murs afin d'éclairer les lieux. Il y avait des hamacs, de nombreuses mezzanines qui menaçaient de s'effondrer, des tas de tapis usés jusqu'à la corde, des tissus et des poufs. Tout ça donnait une ambiance chaleureuse à ce lieu si étrange.

— Pourquoi il est à poil ? demanda l'un des garçons.

— Je ne suis pas à poil, mon T-shirt n'a pas été pris dans la descente, siffla Anselme entre ses dents.

— N'importe quoi, on descend tous les jours comme ça et comme tu peux le voir, aucun de nous n'a les tétons à l'air. Cette fois-ci c'était une jeune fille qui en rajouta une couche.

La poussière étant retombée, il pouvait à présent distinctement voir chacun des visages qui l'observaient.



Margotte s'avança et dit sur un ton autoritaire :

— Tais-toi, Agnès, si je me souviens bien, la première fois que t'es descendue, t'as failli pleurer comme un bébé parce que t'avais peur que les vers te mangent.

La dénommée Agnès, grande brune aux sourcils broussailleux, baissa les yeux et lança un regard noir au jeune homme qui avait parlé le premier, qui, immédiatement, fut pris d'un profond intérêt pour un trou dans le tissu du pouf sur lequel il était assis.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ? Un garçon de grande taille au teint olivâtre s'était avancé, il dépassait tout le monde d'une tête et semblait sur le point d'exploser.

Anselme fut un peu vexé qu'il le prenne pour une fille.

— Elle a autant le droit que toi d'être ici, Diego, répondit Margotte. Elle a bientôt dix ans maintenant, et si je me souviens bien, t'avais le même âge quand t'as commencé le QG.

— Diego ?! Anna se précipita sur le jeune homme en lui sautant au cou, ce qui eut pour effet de les faire tomber au sol. Elle s'était enroulée à lui et ne le lâchait plus.

Il essaya de s'en débarrasser, mais les petites jambes et les bras fluets d'Anna étaient pires que des tentacules de pieuvre, et tout le monde se mit à rire, Diego le premier.

Il se releva avec difficulté (Anna toujours engluée à lui) et il lui dit tout doucement à l'oreille :

— Désolée sœurette de pas avoir été là, mais ce qu'on fait au QG c'est pas pour les petits bidules comme toi, t'es trop petite. Il lui tapota doucement la tête. Je préfère te savoir avec Olga, qui me donne de tes nouvelles tous les jours.

— Olga savait ? Non mais je rêve ! Et puis, j'ai dix ans. Et même qu'un jour je me suis battue contre Bérénice Potier qui a treize ans et demi et depuis, elle

boitille ! s'exclama-t-elle en lançant un regard noir à son frère, comme pour le défier de la remettre en question. Je pensais que t'étais devenu chasseur de moutons, mais ça a l'air cool ici aussi.

La mine assombrie d'Anna reprit quelques couleurs alors qu'elle jetait un regard autour de la pièce. Elle le serra encore plus fort et Diego lui rendit la pareille, une larme coula le long de la joue du jeune homme.

— Bon… fit Margotte impatiente. Je veux pas casser les retrouvailles, mais on doit parler de trucs importants, ce soir.

Tous regardèrent Margotte et acquiescèrent docilement. Tous, sauf Ellie.

— Margotte, la cheffe du QG qui rigole pas, dit sa sœur en riant.

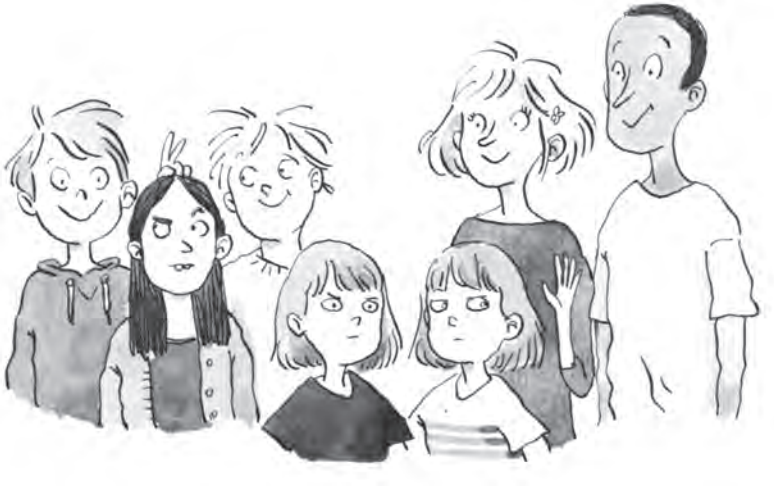
Elle s'approcha de Diego et Anna, les enlaça et dit :

— On est tous contents de vous voir réunis. Anna, ton

frère ne voulait que ton bien et te protéger… Ce qu'on fait au QG n'est pas toujours sans risques.

Anna fit une petite moue renfrognée, descendit des bras de son frère mais ne le lâcha pas pour autant. Tout le monde se rapprocha de Margotte.

— Bon déjà, on va faire les présentations. Tous, voici Anselme et Anna, deux nouveaux membres pour le QG, vous les connaissez, on en a déjà parlé. Anselme, Anna, voici…



Elle tendit le bras en direction du jeune homme qui s'était moqué d'Anselme à son arrivée :

— Spout. Et ça c'est Agnès, dit-elle en montrant la jeune fille aux sourcils broussailleux. Là, c'est Nestor.

Un jeune garçon aux cheveux blonds presque blancs leur sourit.

— Cornélia et Ottilie.

Des jumelles leur lancèrent un « Salut » sur le même ton monocorde.

— Ellie, que vous connaissez, et Diego.

— On n'avait pas dit qu'on ne s'appellerait plus le QG, mais un truc plus cool ? Genre les VC : les Vainqueurs Combatifs ? demanda Nestor.

— Les « wécé » ? Comme les toilettes ? Pfff ! N'importe quoi, optons carrément pour les Gardiens de la Paix Toquée… Les GPT ! répliqua Spout avec un sourire goguenard.

Agnès leva les yeux au ciel :

— Parce que « J'ai pété » comme acronyme, c'est mieux ? Partons sur des lettres plus parlantes alors, genre NRV !

Elle montra ses dents et poussa un petit rugissement pour accompagner sa trouvaille.

— Et ça veut dire quoi, les NRV ? Les Nouilles Rageuses et Vindicatives ? se moqua Spout. Ça te va bien, tiens, Agnès.

Il donna un petit coup de coude dans les côtes de son ami Nestor et ils se mirent à rire comme des bossus.

— Ça suffit ! On s'en fiche, on est et restera le QG, un point c'est tout. Vous me fatiguez !

Margotte se tourna vers Anselme et Anna :

— Euh, bon, maintenant que les présentations sont faites, on va peut-être pouvoir parler de choses sérieuses…

CHAPITRE 9

MISSION ESPION

Les membres du QG étaient réunis autour de leur table, un immense plan était déplié devant eux. Il avait été tracé à la main et de nombreuses annotations étaient parsemées. Au centre, un petit carré jaune portait la légende « QG » et une myriade de petits traits sinueux sortait de ce dernier.

— Ça, c'est six ans de travail, dit Margotte à l'adresse d'Anna et Anselme. On a visité quasiment tous les recoins des souterrains de la ville – merci à Ellie et Diego qui ont été les premiers à tracer cette carte.

Margotte leur adressa un hochement de tête de remerciement.

— On a essayé de mettre toutes les maisons des gardes du roi sur écoute, mais ça n'a jamais rien donné, dit-elle en montrant une cinquantaine d'étoiles noires avec les noms des différents courtisans du roi. Ensuite on a essayé de sonder les alentours du château, on est tombés sur des réserves d'armes, d'or et de maïs, expliqua-t-elle tandis qu'elle rythmait ses mots en pointant différents endroits de la carte. Ne me demandez pas pourquoi autant de maïs, j'en sais rien… OK, il y a les corbeaux, mais ça fait quand même beaucoup. Bref. Mais ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est cet endroit-là.

Elle tapota la carte de l'index là où se trouvait la tour sinueuse.

— Ça fait des années qu'on essaye de sonder les souterrains de la tour, mais c'est bien trop surveillé, on n'a jamais pu approcher à plus de dix mètres. On sait qu'il s'y trame des choses qui nous permettront de mieux

comprendre les manigances du roi, et donc de mieux savoir comment le ficher dehors, expliqua Diego.

— On a un plan pour ça, qu'on appliquera lundi soir… commença Margotte.

— Je veux venir ! coupa Anna.

Margotte eut un sourire satisfait.

— Justement, si vous voulez venir, va falloir nous prouver que vous êtes dignes de confiance.

— Je suis archi-digne de confiance ! se vexa Anna. Un jour j'ai gardé un hamster pour ma copine Ludivine et il est pas mort !

Elle posa ses deux mains à plat sur la table et faisait face à Margotte en la fixant de ses yeux courroucés.

— Certes, répondit Margotte qui leva les sourcils avec dédain. Ce qui nous intéresse, ce sont les adultes et principalement Olga, vu qu'elle est la cheffe de la rébellion des adultes. On sait qu'eux aussi ont un plan pour lundi,

Frida a laissé échapper par inadvertance l'info devant Agnès qui était au café ce jour-là. Donc, votre rôle, ça va être de nous dire ce qu'ils préparent…

— Vendu ! dit Anna en tendant la main vers Margotte.

— Non mais, on peut pas faire ça à Olga ! s'offusqua Anselme. Et puis, Olga on la connaît, on sait qui elle est ! Si on doit tout vous répéter, nous aussi on veut savoir si on peut vous faire confiance !

Anselme reprit la main d'Anna avec fougue et lança un regard de défi à Margotte et aux autres.

— Pas bête, le nouveau… On n'a qu'à lui dire ce qu'on va faire lundi soir, comme ça on leur donne des infos contre leurs futures infos, donnant-donnant, proposa Spout en haussant les épaules.

— Grumbl… ronchonna Margotte. C'est pas du tout ce qu'on avait prévu, on doit impérativement suivre les règles : sinon c'est la débandade.

— C'est Anna, elle aussi a perdu ses parents à cause du roi Gauthier, la rassura sa sœur, on peut lâcher du lest, tu crois pas ?

— … C'est d'accord, grommela Margotte.

Anna ressemblait à une pile électrique, elle était si excitée qu'elle aurait pu exploser au moindre contact.

— Lundi soir, ce sera notre jour de chance ! dit Nestor, le visage illuminé. Le roi va s'absenter pour son anniversaire. Spout travaille dans les cuisines du château et le roi lui-même est venu leur annoncer ça la semaine dernière. Il donna une tape amicale au garçon qui s'était moqué de la nudité d'Anselme.

Ce dernier ne s'attendait pas à ce que l'attention se porte sur lui et s'était enfoncé la moitié de l'index dans la narine à la recherche d'une pépite probablement plus grosse que son nez.

— T'es dégoûtant Spout ! le réprimanda Agnès.

Spout, qui avait repris ses esprits et laissé tomber sa spéléologie nasale, répliqua :

— Ça vaaaaa, promis, j'en ferai pas de boulette et ne te la jetterai pas dessus.

Nestor et lui pouffèrent tandis qu'Agnès, outrée, commençait à les traiter de tous les noms.

— On se calme, on se calme ! tonna Margotte. Spout, raconte à Anselme et Anna ce que t'as entendu.

Le silence revint et Spout alla s'asseoir sur le fauteuil élimé en face de la table.

— Comme il se la raconte… siffla Agnès alors que Spout prenait ses aises dans son assise.

— Jeudi dernier, alors que le soleil brillait, les oiseaux chantaient et moi… commença Spout.

— Abrège, Spout, coupa Diego.

— Aucun respect pour l'éloquence, je me sens incompris

parmi vous, mes amis, dit-il d'une voix désabusée, et il fit mine d'être profondément vexé en regardant ses ongles pour passer le temps.

— Bon, t'accouches, là ? dit Diego qui s'était allongé sur l'un des hamacs de la pièce et bayait aux corneilles. Sérieux Spout, t'es d'un lourd quand tu t'y mets !

— Si vous ne voulez pas savoir ce que j'ai entendu, libre à vous, moi ça ne me change rien…

Poc !

Les jumelles, Ottilie et Cornélia, que l'on n'avait jusque-là pas encore entendues, s'étaient mises à manger des cerises et recracher les noyaux en destination de Spout.

Poc Poc Poc !

— Merveilleux… soupira Margotte qui regardait la scène avec désespoir.

Spout s'empara du coussin sur lequel était assis Agnès pour se protéger des projectiles, ce qui la fit tomber à la renverse. Furieuse, celle-ci s'empara d'un coussin du canapé et commença à taper tout ce qui lui passait sous la main, dont Nestor qui n'avait rien demandé et qui tentait de limiter les dégâts en protégeant Spout d'une poêle à frire dégoulinante de graisse, qu'il avait saisie sans réfléchir et qui gouttait sur le plan. Déséquilibré par les coups assassins d'Agnès, la poêle à frire s'éjecta des mains de Nestor, tomba sur la bouteille d'eau qui trônait

sur la table, bouteille d'eau qui se vida sur Ellie, qui, en faisant un bond de recul tomba sur Diego dont le hamac, déjà peu sûr, ne survécut pas au poids des deux adolescents et se déchira, emmenant la moitié d'une poutre dans sa chute. La pièce se remplit à nouveau d'un nuage de poussière qui refit tousser de plus belle Anselme et Anna.

Les jumelles, quant à elles, regardaient la scène d'un air désabusé.

— ÇA SUFFIT ! hurla Margotte.

Le silence tomba, malgré quelques toussotements intempestifs et incontrôlés.

Elle cligna des yeux et la poutre reprit sa place, le hamac se raccrocha à celle-ci, la bouteille se reposa délicatement sur la table, la poêle à frire se rangea dans l'évier où une éponge se mit à la laver avec ferveur, les coussins reprirent leur place d'origine et toutes les cerises furent

placées dans un panier en osier qui se referma à l'instant même où la dernière passa l'ouverture.

Plus personne n'osait bouger, de peur que Margotte n'explose ou décide de leur faire subir le même sort qu'à la poêle à frire.

Margotte prit une longue bouffée d'air poussiéreux et se tourna vers Spout.

— Spout, pourrais-tu nous faire part de ce que tu as entendu dans les cuisines, s'il te plaît ? Et s'il t'était possible de faire court, il est déjà une heure du matin, dit-elle froidement.

Spout ouvrit la bouche et la referma tel un poisson hors de l'eau, tandis que Margotte prenait place dans le fauteuil qu'il occupait quelques instants auparavant. Il toussota et reprit.

— Euh… bien entendu, ma chère Margotte. Le roi est descendu dans les cuisines pour nous dire de ne pas lui

faire de gâteau d'anniversaire… exceptionnellement. Parce qu'il partirait le fêter, lundi, à la campagne, avec sa cour.

— Ce qui veut dire? demanda Margotte à l'intention du groupe.

Plus personne n'osait ni parler ni bouger.

— Ça veut dire que la voie est libre? murmura Agnès quelque peu gênée, les cheveux encore en pagaille.

— Exactement.

Margotte se releva et se pencha sur la carte, ils s'approchèrent pour voir ce qu'elle allait leur montrer. La carte était constellée de petites taches de gras de poêle à frire, limitant considérablement la lisibilité de celle-ci, mais personne ne moufta.

— Lundi, c'est le soir ou jamais pour aller voir les derniers mètres carrés jamais visités du Maverick d'en dessous. Alors, je compte sur vous pour ne pas tout faire capoter, fit-elle d'un ton sec.

— Tu peux compter sur nous, Margotte! dit Spout avec un large sourire.

Anselme entendit distinctement Agnès le traiter de sale lèche-bottes, mais Margotte était bien trop occupée à regarder la carte pour les entendre. Elle releva la tête en direction d'Anna et Anselme :

— Alors, ça vous botte de venir avec nous en contrepartie d'un petit espionnage? murmura-t-elle, le regard fiévreux.

Cette fois-ci, ce fut Anselme qui tendit la main, que Margotte serra. Elle fit de même avec Anna.

CHAPITRE 10

CAPTURE ET CACHOTS

Les jours qui suivirent n'apportèrent aucune information aux enfants. Anselme avait posé quelques questions à Olga, mais elle répondait toujours vaguement et cherchait maintenant à le fuir quand il tentait une nouvelle approche. Anna avait une technique plus fourbe : elle écoutait systématiquement aux portes. Elle n'apprit par ce biais que des choses qu'elle aurait préféré ignorer : Gus avait une grosse colique, Olga chantait des chants grégoriens quand elle était seule (très fort et très mal), et elle avait même entendu Olga dire à Gus qu'elle mettait systématiquement des courgettes dans son Flan-à-la-Olga, alors qu'elle avait juré à Anna qu'il n'y en avait pas (Anna disait être allergique **SÉVÈRE** aux courgettes).

Bilan de trois jours d'enquête : ni l'un ni l'autre n'avaient réussi à glaner la moindre information. C'était lundi soir, le rendez-vous avec le QG était dans quelques heures et ils n'avaient aucun indice (même pas un minibout de poil de plan) de ce que prévoyait de faire la résistance des adultes.

— C'est extrêmement injuste, on vient tout juste d'être mis au courant pour le QG et ils vont nous renvoyer ! dit Anna au bord des larmes.

Elle était allongée sur son lit et écoutait Barty Bobson, son chanteur fétiche (qu'Anselme avait appris à avoir en horreur). Le son était tellement fort qu'il entendait les paroles au travers du casque.

« Si tu savais bébé, si tu savais comme je t'ai aimé
Maintenant tu me vois plus, tu me sens plus
Oh yeah yeah yeah bébé, oh yeah yeah. »

— Anna ? Anselme ? appela Olga en haut des escaliers de leur chambre. Est-ce que vous voulez prendre un apéro ? Frida et mon ami Jean d'Espelette sont là.

Elle leur fit un grand sourire et retourna à ses invités. Anna se leva d'un bond.

— Frida et Jean font partie de la résistance ! dit-elle surexcitée. On va voir ce qui se trame de leur côté !

Elle enleva son casque à toute vitesse, coupant court au dernier refrain du brave Barty au cœur brisé, pour monter les marches quatre à quatre en direction du salon.

« T'es parti avec ce René, mais moi je suis resté,
C'est pas cool, t'es pas cool… »

Anselme, un peu démotivé par les échecs des jours précédents, avait perdu toute motivation, Olga et Gus étaient bien trop malins pour se faire avoir en laissant échapper des informations sur leurs plans.

Il monta les escaliers mollement pour rejoindre les festivités. Il s'assit à côté de Gus et Olga lui proposa un thé glacé au lait de tortue qu'Anselme accepta, un peu dubitatif.

Un homme, qui devait probablement être le fameux Jean, était assis entre Frida (toujours emmitouflée dans un mille-feuille de châles) et Olga. Il était très grand et très mince, arborait une moustache en guidon et portait un complet veston violet à rayures vertes.

— Ah, Anselme, te voilà ! Je ne te présente plus Frida, mais voici Jean d'Espelette, un bon ami à nous, maître tailleur. Il a un talent sans pareille quand il est question de faire des vêtements pour passer *incognito*, expliqua Olga en accompagnant ses propos d'un petit clin d'œil à son ami, puis reprit : ce serait d'ailleurs pas mal que j'essaye-tu-sais-quoi pour tu-sais-quand, Jean.

Anna fixa Anselme avec insistance, elle lui fit des petits signes de tête exagérés qui étaient censés lui faire comprendre que les dernières paroles d'Olga étaient lourdes de sens. Bien qu'Anselme ait acquiescé discrètement (oui, merci, il avait compris), Anna continuait de gesticuler dans sa direction.

— Un problème Anna ? lui demanda Gus.

— Non, euh… J'ai juste… une grosse mèche de cheveux dans les yeux, ça m'gratouille, mentit-elle en transpirant.

— Mhhh, en parlant de ça, comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai rendez-vous chez le toiletteur, je vous laisse, les amis. Il bondit de son fauteuil et s'en alla sans demander son reste.

— Bon, nous, nous allons faire des essayages dans la cuisine, vous n'avez qu'à rester ici le temps qu'on en finisse. Il reste du thé et du pâté d'escargots, servez-vous !

Frida, Olga et Jean s'en allèrent dans la cuisine.

— Nom d'un chat à trois pattes ! s'exclama Anna.

Elle courut en direction de la porte de la cuisine dès que celle-ci fut fermée et y accola son oreille. Anselme la suivit un peu gêné. Il n'était pas très à l'aise avec le fait d'écouter aux portes : il avait d'ailleurs laissé cette tâche à Anna jusqu'à maintenant, ce qui l'arrangeait plutôt bien. Les paroles étaient à peine audibles, Anselme grimaça et écrasa encore plus sa joue à la porte.

— Sers-toi de la magie, Anselme, c'est fou, t'arrêtes pas d'oublier qu'on est à Maverick, lui rappela Anna. Fais entrer ton oreille dans la porte, mais arrête-toi bien avant qu'elle ne sorte de l'autre côté, faudrait pas qu'on se fasse repérer !

Il suivit les conseils de son amie et les propos tenus dans la cuisine lui arrivèrent plus distinctement.

— Tu penses que c'est une bonne idée, Jean ? demandait Frida, inquiète.

— Absolument, et puis c'est le seul moyen, Olga. Franchement, on s'y méprend.

— C'est vrai ! C'est dingue, il faut juste que je marche comme eux et hop, on n'y voit que du feu ! s'exclama-t-elle.

Des bruits de talons claquèrent de l'autre côté de la porte. Elle faisait le tour de la pièce.

— C'est dingue en effet… On dirait vraiment l'un d'entre eux, reprit Frida. Tu me ferais presque peur, *mi amiga*.

— Oui, ça me donne des frissons, lui répondit Olga, je vais retirer ce machin vite fait bien fait. Je le porterai bien assez ce soir…

Anna avait ôté son oreille de la porte et regardait à présent par la serrure.

— Nom de nom…

— Quoi ?! s'empressa de demander Anselme.

Par le petit trou de la serrure, Anna avait vue sur un garde ailé, il gesticulait et tentait d'atteindre l'arrière

de sa nuque. Comme il n'y parvenait pas, Jean vint à sa rescousse et tira sur une fermeture Éclair qui s'étendait sur toute la partie arrière de son corps. Le visage d'Olga sortit du costume, rouge de chaleur.

Anna, l'œil aux aguets, expliquait ce qu'elle voyait à Anselme.

— On va l'obtenir cette fichue bague, vous verrez, la voix d'Olga était déterminée.

— Olga, regarde… dit Frida d'une voix frémissante.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'empressèrent de demander conjointement Olga à son amie et Anselme à Anna.

— OH NON ! s'exclamèrent Olga et Anna au même moment.

— Il y a une sens-tinelle dans la cuisine ! Une de ces satanées conserves à yeux ! Anna se retenait de pleurer.

BAM ! BAM ! BAM !

— C'était quoi, ça? Anselme était au comble de l'inquiétude et regardait Anna, paniqué.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait à la volée se fit entendre et une voix nasillarde s'exclama :

— Ah ah! Pris sur le fait! Emprisonnez-moi ces traîtres! hurla la voix. Cela fait des années que vous nous menez en bateau, sales petits dissidents!

— Anna, qui c'est?!

Les yeux écarquillés, Anselme regardait son amie qui avait toujours le regard rivé vers le trou de serrure. Elle poussa le garçon vers l'arrière quand la porte s'ouvrit brusquement, les châles de Frida fondirent sur eux et la femme les attira brusquement vers le fond de la pièce, pour se cacher derrière l'escalier en colimaçon.

— Silence, *niños*! leur somma-t-elle.

Ensevelis sous les châles, la respiration haletante, Anselme et Anna n'osaient plus parler.

Frida, elle aussi, s'était couverte et plus aucun des trois ne pouvait voir ce qui se passait dans le salon, à présent. De l'autre côté du voile de tissus, plusieurs voix se firent entendre.

— Où est-elle passée? Où est la folle aux écharpes? Elle était là il y a deux minutes! hurla la voix nasillarde au comble de l'excitation.

— Je ne sais pas, Mon Roi, répondit une voix avec un fort accent nordique.

Les portes des placards s'ouvrirent, il sembla que les coussins du canapé furent jetés au sol, on fit tomber des objets au travers de la pièce et quelqu'un passa tout près d'eux, s'arrêta un instant avant de reprendre

la fouille du salon. Frida serrait Anselme et Anna de toutes ses forces, comme si elle voulait ne faire qu'un avec eux.

— Arrêtez-vous de fouiller Sandvik, on a la plus importante : cette saleté d'insoumise d'Olga et en prime son idiot de couturier. Les gardes nous attendent.

Anselme avait arrêté de respirer à la pensée que sa tante puisse avoir été capturée.

— Les autres dissidents finiront bien par nous manger dans la main. Vous verrez…

Son horrible voix fit hérisser les poils de la nuque du garçon. Les pas s'éloignèrent et, enfin sûrs d'être seuls, Frida libéra les enfants de son enceinte voilée.

— Ils ont capturé Olga ! dit Anselme en panique (il avait à peine recommencé à respirer).

— Comment ça se fait qu'ils ne nous aient pas vus ? demanda Anna, décontenancée.

— Les châles nous rendent invisibles quand on leur demande gentiment, lui répondit Frida. Je dirai merci à Jean qui les a confectionnés… un vrai artiste, celui-là.

Elle fit le tour de la pièce, ahurie, et la fureur se dessinait sur son visage.

— Mais on va faire quoi ? dit Anna au bord des larmes.

— Saletés de blattes ! Je vais leur faire la peau ! Vous, les *niños*, vous ne bougez pas d'ici, je vais chercher Gus et on va réunir la résistance. Il faut aller récupérer Olga et Jean, ils vont voir de quel bois je me chauffe !

Elle ouvrit la porte d'entrée à la volée et quitta les deux enfants dans une traînée de couleurs.

— Typique des adultes ! Vous les petits, ne bougez pas, vous pouvez pas nous aider vu que vous comprendrez rien ! s'énerva Anna, rouge de fureur. Eh bien, tu sais quoi Anselme, on va au QG, on leur dit et on agit ! Il faut aller chercher Olga !

— Ça me va !

Anselme pensait la même chose qu'Anna sur ce coup-là, si les adultes ne voulaient pas leur aide, ils feraient les choses à leur façon.

La nuit sombre était tombée depuis plusieurs heures et les deux amis s'étaient empressés de rejoindre les autres. Ils s'étaient engouffrés dans les tréfonds de Maverick et parcouraient les dédales de souterrains pour rejoindre le QG.

— On aurait peut-être dû attendre Frida et aller avec elle au QG, non ? demanda Anna d'une voix apeurée (un énorme rat venait de passer entre leurs jambes).

— Ah non ! Tu te dégonfles pas ! Plus on attend avant d'agir, plus Olga court de risques ! Je suis sûr que le QG a un plan, essaya de se rassurer Anselme.

Anselme et Anna étaient arrivés au QG et la réponse de Margotte ne les rassura pas le moins du monde.

— Euh… désolée Anselme, mais on n'a pas de plan du tout.

Margotte et les autres regardaient les deux nouveaux avec gêne.

— Nous, on surveille surtout le château et on essaye de découvrir ce qui s'y passe, dit Ellie les yeux embués.

— Vous n'avez jamais rien fait contre le roi, alors ?

Anna était sur les rotules, elle qui pensait que le QG était leur seule solution.

— Non… enfin si, une fois on a mis des pétards dans les toilettes du château, mais à part ça… dit Spout avec un petit sourire gêné.

— On essaye surtout de savoir ce qui se trame au château, histoire d'avoir des pistes, pour effectivement faire quelque chose après… Mais jusqu'à maintenant, on n'a rien découvert de concret. C'est pour ça que pour nous, découvrir ce qu'il y a sous le château est super

important, dit Ellie en pointant du doigt la zone vide et inconnue des souterrains sur la carte.

— Ça doit certainement être des cachots ou un truc dans le genre, reprit Diego.

— Ils ont dû la mettre dans les cachots ! lança Agnès. Votre tante là, elle doit s'y trouver !

— Ouais ! Il faut qu'on y aille tout de suite ! s'exclama Anna en regardant fixement Margotte.

— On risque gros… se désola la jeune fille qui commençait à faire les cent pas. On sait même pas si Olga est gardée là, ni même si le roi est parti comme prévu, on sait plus rien du tout… Mais t'as raison Anna… on n'a plus le choix, admit Margotte, hésitante.

Ils filèrent en direction des couloirs sinueux des souterrains. Le trajet sembla durer une éternité à Anselme qui commençait à avoir un peu froid torse nu (il avait

encore perdu son T-shirt dans la descente). Anselme profita d'être un peu à l'écart pour chuchoter à l'oreille d'Anna :

— Tu vois, pas la peine d'attendre Frida, je vois pas de quoi tu t'inquiétais…

Au détour d'un virage, Ellie et Diego, leurs regards plongés dans la carte, les arrêtèrent brusquement.

— C'est ici ! chuchota Diego en pointant du doigt un pan du mur situé sur sa droite.

La galerie était faiblement éclairée par des torches et de grandes ombres se dessinaient sur le pan de mur au fur et à mesure que chacun des membres du QG s'approchait. Personne n'osait parler de peur de pouvoir être entendu puisqu'ils n'étaient qu'à quelques mètres du château.

— On est bien sûrs qu'il n'y a personne ? dit Agnès à voix basse.

— Si t'as les miquettes… commença Cornélia,

— … T'avais qu'à pas nous suivre, poursuivit Ottilie.

— J'ai pas les miquettes. Je voulais juste m'assurer que…

— Il n'y a personne, acheva Margotte qui avait posé son oreille contre la paroi.

Ellie se planta devant le mur indiqué par Diego et se concentra. La paroi s'effritait sous l'action de sa pensée et un couloir, minuscule au début, apparut. Elle continua ses efforts et le couloir se prolongea, à un mètre, puis deux et tout à coup, un immense trou apparut à l'autre bout du tunnel.

— Qui va là ? interrogea une voix dans l'obscurité au bout du tunnel.

Le QG se figea, paniqué, et alors qu'ils s'apprêtaient à prendre leurs jambes à leur cou, une autre voix se fit entendre.

— À… à… à l'aide ! bégaya une deuxième voix terrifiée.

— J'y vais, chuchota Diego.

— Non ! firent Ellie et Anna à l'unisson.

Mais Diego s'avançait déjà dans le couloir et entra dans la pièce qui était entièrement plongée dans l'obscurité.

— Je… je m'appelle Diego, fit-il, incertain.

— Bonjour monsieur Diego, dit une voix à l'accent anglais, auriez-vous une bougie, lanterne ou autre moyen de nous éclairer ? Il fait un peu sombre ici, ne pensez-vous pas ?

Diego se retourna vers les autres membres du QG. Aucun ne réagit, tous paniqués par ce qui parlait dans l'obscurité.

— J'ai la lampe torche, se reprit Ellie.

Elle s'avança à petits pas dans le couloir, suivie de la petite troupe terrifiée.

Ils s'entassèrent dans la pièce.

Un CLIC retentit et la lampe illumina les lieux.

— Oh ! Pourriez-vous ne pas pointer cet objet sur nous, ma chère, nous sommes dans le noir depuis un bon nombre d'années et cela est fort désagréable.

Ellie s'empressa de baisser la lampe vers le sol. Une grande femme se tenait debout derrière les barreaux d'une petite prison, elle était âgée, vêtue de haillons et sale, mais malgré cela, une grande élégance se dégageait d'elle.

— Permettez-moi de me présenter, Hazel Bishop.

Elle tendit une main solide à Diego.

— Enchanté, fit-il, surpris de cet accueil, mais soulagé de ne pas être tombé sur les gardes du roi.

Derrière elle se tenait une petite femme rondouillette, qui semblait engluée de peur à son banc.

— Pé… Pé… Pétronille, dit-elle dans un souffle, on pouvait reconnaître la voix terrifiée qui avait demandé de l'aide une minute avant.

Chacun la salua poliment, un peu gêné.

— Qui êtes-vous ? demanda Margotte d'un ton abrupt.

— Hazel Bishop et Pétronille de Beauregard, dit la grande femme calmement.

— Je… je pense que… que… que ce qu'ils veulent dire, Miss Bishop, c'est : qui… qui sommes-nous ? dit Pétronille en dévisageant les jeunes de ses grands yeux ronds.

Elle bégayait et chaque parole semblait lui demander une énergie sans pareille.

— Oh, bien entendu, bien entendu, se reprit Hazel Bishop. Eh bien, nous ne savons pas qui nous sommes.

— Comment ça, vous ne savez pas ?

Margotte s'était approchée de la prison qui renfermait les deux femmes.

— On ne sait pas, reprit Hazel Bishop de façon détendue.

— On… on… on est là depuis des mois, des… des… des années même, m… m… mais on ne sait pas ce qu'on a fait, ni pourquoi nous sommes là, ni… ni même qui nous sommes.

Pétronille reprit sa respiration, haussa les épaules et eut un petit sourire contrit.

— Il faut les faire sortir de cette prison ! dit Agnès pleine de fougue en se tournant vers Margotte.

— Qui nous dit que ce n'est pas un piège du roi ?

Margotte était résolument contre cette idée.

— Elles n'ont pas l'air méchant… osa lancer Anselme. Peut-être qu'elles savent où est Olga ? Et Jean ?

Margotte lui lança un regard furieux et Anselme s'empressa de cacher ses tétons.

— Jamais entendu parler, lui répondit Hazel Bishop sur un ton détaché.

Anselme et Anna ne purent réfréner un petit « oh » de déception.

— Il a raison, en plus, elles sont toutes vieilles, dit Spout. Si l'une d'entre elles tente quelque chose, on aura vite fait de les calmer. Dix contre deux, on risque pas grand-chose.

— Toutes vieilles ? Quel qualificatif agréable, vraiment, dit Hazel Bishop entre deux pincements de lèvres.

— Mais… mais toujours jeunes dans nos têtes ! dit Pétronille avec un petit sourire et l'index levé.

— D'accord. À vos risques et périls.

Margotte recula et laissa sa place à qui voulait la prendre. Anna, à la surprise de tout le monde, échangea sa place

avec elle. Elle se concentra afin de crocheter la serrure du cachot. Elle devenait de plus en plus rouge et une goutte de sueur perla sur son front.

— Je peux peut-être t'aider ? lui demanda Ellie au bout d'une minute qui sembla durer une éternité.

— Oui, je veux bien, dit Anna essoufflée.

Et toutes les deux se concentrèrent sur le verrou qui ne bougea pas d'un iota.

— C'est quoi ce truc ?

Margotte les rejoignit et elles se regardèrent, incrédules.

— La… la magie ne… ne fonctionne pas ici ap… ap… apparemment, dit Pétronille. C'est bien ce que vous essayiez de faire, d… de… de la magie ? C'est ce que nous a dit l'annonceur. Ap… apparemment tout le monde pratique la magie, ici, nous, nous sommes juste des gens normaux.

Elle haussa les épaules.

— Ce n'est pas nous qui faisons de la magie, c'est Maverick, la ville, qui est magique, la corrigea Margotte.

— L'annonceur ? demanda Anselme qui s'attira les regards surpris des autres membres du QG.

— L'annonceur, tout le monde le connaît à Maverick, c'est celui qui annonce la nuit sombre, il vit en haut d'un perchoir au centre de la ville et prévient en hurlant le passage des oiseaux, lui répondit Margotte.

— Il est horrible et méchant comme un vieux caribou constipé ! ajouta Anna.

— S'il y a bien quelque chose qui file les miquettes, c'est l'annonceur…

Cette fois-ci ce fut Ottilie qui parla, le visage blême.

Pétronille s'approcha des barreaux et susurra :

— C'est… c'est lui qui nous amène nos repas, c'est le… le… le seul à avoir la clef de notre cellule. Il faut que vous nous aidiez à sortir.

Elle avait empoigné les barreaux et regardait fixement Anna.

— La clef de notre cachot est attachée à sa taille. Je vous en prie, ai… aid… aidez-nous.

Hazel Bishop s'approcha de son amie d'infortune et lui tapota le bras en signe de soutien.

Mais alors qu'Ellie s'apprêtait à leur répondre, on entendit un grand bruit de l'autre côté du cachot, en haut des escaliers, là où se tenait une porte qui menait au reste du château. Une clef tourna dans la serrure.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit ? demanda Margotte paniquée. Il faut qu'on dégage d'ici ! ordonna-t-elle aux membres du QG.

Elle empoigna Anselme et Anna par le bras et les dirigea vers la sortie. Spout, voyant qu'Agnès, prise de panique, s'était paralysée, la souleva et la posa sur son épaule tel un gros sac de pommes de terre. Il courut

lui aussi en direction du tunnel dans la cohue générale. Ellie qui fermait la marche fit réapparaître le mur qui les séparait des cachots.

— On reviendra. Promis ! cria Anna à l'adresse du mur.

Et ils filèrent en direction du repaire du QG.

CHAPITRE II

LES CLEFS DE L'ANNONCEUR

De retour au QG, les membres s'assirent autour de la table et se regardèrent sans dire un mot. Ce fut Diego qui brisa le silence :

— On peut pas les laisser là-dedans.

— C'est peut-être un piège du roi ! dit Margotte tendue, faisant les cent pas autour d'eux.

— Mais si c'était un piège, ils nous auraient déjà attrapés quand on était avec elles dans les cachots ! répliqua Anna furieuse. On peut pas les laisser là-dedans ! Et peut-être qu'elles pourront nous aider à retrouver…

Anna stoppa net.

— Retrouver qui, Anna ? lui demanda Diego

— Je sais pas… j'avais l'impression qu'il fallait absolument

qu'on retrouve quelqu'un mais je dois me tromper… bredouilla-t-elle confuse.

— La soirée a été longue, admit Ellie en lui serrant l'épaule. Il faut peut-être qu'on rentre chez nous et qu'on en parle aux adultes. Frida et Gus pourront certainement nous aider…

— Hors de question ! Il faut les aider maintenant ! On sait pas combien de temps elles tiendront dans ces conditions ! s'emporta Anselme (il lui semblait qu'il ne pouvait plus avoir confiance en les adultes sans trop savoir pourquoi). Vous avez vu l'état de leurs vêtements ? Sans parler de leur odeur…

Margotte soupira et s'assit sur une chaise. Elle appuya ses coudes sur ses genoux, rassembla ses deux mains et leur dit :

— Bien. On s'accorde tous sur le fait qu'elles sont les prisonnières du roi, et donc totalement innocentes ?

Elle regarda chacun d'entre eux à tour de rôle, comme pour voir si quelqu'un s'opposerait à ses dires. Mais personne ne pipa mot.

— Très bien, la majorité a parlé, fit-elle en se frottant machinalement les yeux. Tout le monde a une ampoule ?

Ils acquiescèrent à l'unisson.

— On pique les clefs et on les libère dans la foulée.

— Mais on va jamais avoir le temps, il est presque quatre heures du matin et les oiseaux passent à six heures ! se lamenta Agnès. En pleine journée, c'est sûr qu'on va se faire prendre !

— Alors arrête de parler et commence à marcher, lui dit Spout avec un petit sourire sous-entendu.

Agnès le fusilla du regard et Anselme prit la parole avant qu'ils ne se sautent à la gorge.

— On va faire comment une fois en bas de son perchoir pour récupérer les clefs ?

Une dizaine de paires d'yeux surpris le dévisagèrent. Anselme crut que son ignorance de Maverick l'avait encore poussé à dire une bêtise, mais Ottilie lui répondit :

— Pas bête le petit nouveau.

— On n'a pas le temps de monter un plan, dit Margotte sur un ton pressant. On avisera sur place. On est à Maverick ! On trouvera bien une idée lumineuse le moment voulu.

Et elle fila en direction de la sortie, suivie par tous les autres. Il y avait peu de lumière dans les galeries qu'empruntaient les membres du QG, et Anselme avait toujours peur de se prendre les pieds quelque part ou encore de rentrer dans quelqu'un. Anna quant à elle semblait dans son élément, elle filait comme le vent, distançant constamment les autres, rebroussant sans cesse chemin pour les inciter à aller plus vite. « Des vies sont entre nos mains ! » s'époumonait-elle. Mais alors que le

groupe trottinait depuis une bonne vingtaine de minutes dans les souterrains rocailleux de Maverick, un immense bruit sourd fit trembler les murs. Anna, qui était revenue aux côtés d'Anselme, eut un hoquet de surprise et lui agrippa le bras.

— Ah ha ! dit Spout avec un sourire excité.

— Tiens ! Ça faisait longtemps ! dit Diego.

— Dans les murs tout le monde ! Dans les murs ! leur exhorta Margotte.

— Hein ? Quoi ?

Anselme ne comprenait plus rien. C'était la panique générale et tous s'enfonçaient dans les murs comme il l'avait fait quelques heures plus tôt pour rejoindre les sous-sols. Sauf que là, apparemment, il n'y avait qu'à s'enfoncer un peu dans le mur sans remonter à la surface. Toutes les têtes étaient encore visibles et tous essayaient de voir ce qu'il allait se passer dans le couloir.

Anselme et Anna étaient les derniers à ne pas s'être enfoncés et tournaient sur eux-mêmes cherchant les autres du regard afin d'obtenir de l'aide.

— Mais grouillez-vous les nouveaux ! Ou vous allez finir six pieds sous terre, et c'est pas sous terre comme ici ! leur beugla Cornélia.

Le bruit s'approchait dangereusement, il était maintenant accompagné de râles et de bruits de griffes sur le sol.

Anselme et Anna se précipitèrent vers les murs et s'enfoncèrent, laissant leur visage dépasser, incapables de réfréner, eux aussi, leur curiosité.

Dans le fond du couloir, la lumière disparut. Une immense masse s'approchait d'eux, elle filait à une vitesse ahurissante et en leur direction.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce machin !? hurla Anselme pour couvrir le bruit des râles et des griffes.

— Une taupe ! Mais t'inquiète, elle est adorable, lui répondit en rigolant Diego.

— Elle est ÉNORME !

À ses mots, l'énorme taupe les dépassa, Anselme, de peur, rentra son visage dans la terre afin d'éviter de se le faire arracher.

Il osa sortir de sa cachette seulement quand il fut sûr qu'une distance de plus de deux cents mètres le séparait de l'animal. Les autres avaient fait la même chose.

Spout dit à Anselme :

— C'est bien, au moins t'as gardé ton pantalon, cette fois-ci !

Il rigola et donna une tape amicale sur l'épaule dénudée d'Anselme.

— Bon. On n'est pas là pour parler *fashion*. On se grouille ! les réprimanda Margotte.

Tout le monde reprit le chemin des sous-sols en direction du centre de Maverick où se trouvait le perchoir de l'annonceur.

— Mais en fait, ce n'est pas vous qui avez creusé ces souterrains, on profite juste des galeries creusées par la taupe ! dit Anna essoufflée qui courait devant.

— C'est exact ! Et le QG, c'est son ancien terrier qu'elle nous a laissé il y a quelques années, répondit Ellie.

Quelques minutes plus tard, Margotte s'arrêta net.

— On est pile en dessous du perchoir de l'annonceur.

On va aller un peu plus à droite là… annonça Diego en pointant une zone de la galerie. Ça nous évitera de nous trouver nez à nez avec lui.

— On se retrouve en haut, pas de bruit surtout ! chuchota Margotte.

Le QG s'approcha vers des parois de la galerie, s'y enfonça et monta en direction de l'air libre. Anselme regarda Anna, qui haussa les épaules en souriant et fila à toute vitesse en direction d'un des murs pour y disparaître à son tour.

Une dizaine de petites têtes sortirent du sol boueux d'un square situé à deux pas de la place principale. Anselme reconnut les lieux, non loin de là se trouvaient la devanture décrépie du merveilleux salon de thé de Frida et l'horrible statue du roi qui entrait dans la tête des gens. Il devait pleuvoir depuis des heures et les membres du QG sortirent trempés et plein de boue.

Les lumières qui se dégageaient des ampoules créaient une atmosphère digne d'un film d'horreur.

— Berk, je suis affreuse ! fit Ottilie en regardant sa sœur de la tête aux pieds.

Les deux sœurs clignèrent des yeux et leurs habits redevinrent immaculés. Aussi, il semblait qu'aucune goutte ne pouvait plus les atteindre. À croire qu'elles avaient demandé à Maverick de les épargner. Les autres membres firent de même et Anselme fut épaté de pouvoir être au sec même sous la pluie.

— Bon, quelqu'un dit au nouveau qu'on peut s'habiller à distance avec Maverick ?

Nestor et Spout pouffèrent aux paroles d'Agnès.

— Mais… j'aurais pu récupérer mon T-shirt dès le début ? fulmina Anselme. Vous auriez pu me le dire !

Il pensa à son T-shirt et la désagréable sensation de nudité disparut dans la seconde.

Nestor et Spout pouffèrent de plus belle.

— On n'avait pas envie de te le dire, on ne pouvait pas se lasser de regarder ce si beau corps ! dit Spout réfrénant son fou rire. Tout est possible à Maverick, Anselme, ta seule limite est ton imagination.

— C'est sûr, vu comme ça…

— CHUT ! leur fit Margotte suffisamment fort pour que tout le quartier l'entende.

— Qui va là ?

Une voix, grave et terrifiante se fit entendre de l'autre côté du square, là où se trouvait le perchoir.

Ellie sortit un petit objet de sa poche et Anselme reconnut aussitôt les fioles que les enfants ont pour faire des bulles, elle dévissa le bouchon et souffla dans son embout. Une bulle se forma, Ellie continua de souffler jusqu'à ce que la bulle atteigne au moins trois mètres de circonférence. Les membres du QG, accompagnés

de leurs ampoules, y enfoncèrent leur tête. Cela surprit tellement Anselme qu'il lâcha un hoquet de stupeur. Et à sa grande surprise, quand Margotte hurla un nouveau « CHUT », aucun son ne sortit de la bulle. Margotte lui fit signe d'entrer ainsi qu'à Anna.

Anselme obéit, il prit une grande bouffée et entra.

— Pas la peine de retenir ta respiration, tu peux respirer sans problème dans une bulle de silence, lui dit Diego, qui était, cette fois-ci, parfaitement audible.

— Sauf que personne ne peut nous entendre à l'extérieur ! continua fièrement Ellie.

— Bon. Qu'est-ce qu'on fait alors ? reprit Margotte avec impatience.

Tous les regards étaient tournés dans la direction de la tour de l'annonceur.

— On n'a qu'à l'endormir, proposa Ottilie de sa voix traînante.

— Une petite tisane, une histoire, un petit bisou et hop, l'annonceur dormira comme un bébé ! dit Spout sur un ton sarcastique.

— Ou une petite flèche imbibée d'un poison qui fait dormir…

Cornélia fit pénétrer sa main libre dans la bulle et fit apparaître entre ses doigts un petit tube en bambou.

— C'est une sarbacane, on souffle dedans en direction de la cible, la flèche qui est à l'intérieur sort de l'autre côté et l'annonceur nous fichera la paix pendant bien quatre heures.

— Je refuse de savoir où vous vous êtes procuré un tel objet, mais c'est la meilleure idée qui soit ! se réjouit Diego.

Cornélia sortit alors de la bulle, se positionna à environ cinq mètres de l'annonceur. Elle prit un temps pour bien viser, souffla de toutes ses forces dans la sarbacane et la seconde d'après l'annonceur s'effondra dans un grand

fracas en haut de sa nacelle.

— Énorme ! s'écria Nestor qui sortit de la bulle à son tour.

— Ça risque de durer moins de quatre heures, déclara Ottilie, il est quand même sacrément gros et grand… ma dose était prévue pour un humain de taille moyenne.

Ellie profita que l'annonceur soit hors d'état de nuire pour faire éclater la bulle.

— Faites profil bas, même si elles sont plus rares la nuit qu'en journée, les sens-tinelles traînent toujours, avertit Margotte.

— Je peux aller chercher les clefs, déclara Anselme.

Avoir de nouveau son T-shirt semblait redonner confiance à Anselme, qui regretta néanmoins sa bravoure au moment même où il prononça ses mots.

— OK, on t'attend en bas, dit Margotte en regardant la nacelle qui se trouvait à plus de dix mètres de haut.

Anselme savait que la magie de Maverick lui permettait de voler, mais il se demandait s'il ne fallait pas apprendre avant de s'y essayer, comme apprendre à conduire ou un autre truc dans le genre. Que se passerait-il s'il n'arrivait pas à réguler sa vitesse ou qu'il décolle comme un bouchon de champagne et entre en collision avec un oiseau ? Pire ! Qu'il n'y ait pas d'oiseau pour stopper son ascension et qu'il se retrouve sur Mars ?

— Bon… on va pas attendre qu'il neige non plus, le nouveau, dit Nestor, impatient.

Et Anselme pensa aux chaussures à ressorts qu'Anna lui avait mises aux pieds alors qu'il tentait de descendre

les escaliers de leur chambre. L'instant d'après, les deux ressorts apparurent et d'un bond (aidé par la magie de Maverick), Anselme atterrit sur le bord de la nacelle.

Une énorme masse noire était étalée de tout son long, le visage de l'homme n'était pas visible, il était tombé face contre terre et si Anselme n'avait pas été averti que l'annonceur était un humain, il aurait pu croire qu'il avait affaire à un gros rocher couvert de mousse.

Anselme, qui s'était débarrassé de ses ressorts donna un coup de pied délicat à la masse pour voir si elle était bien K.O. Elle resta inerte. Il recommença, mais cette fois-ci, avec un peu plus de vigueur. Toujours aucune réaction du rocher. Il s'approcha, un peu rassuré et commença à palper maladroitement l'homme à la recherche d'un trousseau de clefs. Son manteau était humide, fait d'un tissu qui dégageait une horrible odeur de chien mouillé et de toilettes publiques.

Anselme se releva pour rejoindre la balustrade de la nacelle et annoncer aux autres qu'il ne parvenait à les trouver.

Une petite voix le fit sursauter quand elle se fit entendre.

— Il faudrait que tu le retournes. Les clefs sont à sa taille, sous son manteau, dit un petit merle sur un ton calme. (Il s'était posé sur le rocher et s'astiquait les griffes.)

— Mais il est énorme ! Il doit faire dix fois mon poids !

— Et alors ?

Anselme s'attela tout de même à la tâche. Il coinça son bras libre qui ne tenait pas l'ampoule sous le flanc de l'homme et commença à essayer de le soulever.

— Ça me dégoûte ! URGH ! Il est tout mou du ventre !

Son bras avait dû s'enfoncer d'au moins dix centimètres dans le gras du rocher.

L'animal s'esclaffa et vint se poser sur l'épaule d'Anselme.

— Mais enfin, utilise la magie !

Anselme lui sourit et fit apparaître le cric qui se trouvait dans le garage d'Olga, de son bras libre, il souleva le gras de l'annonceur pour y glisser l'objet. En deux ou trois tours de manivelle, il fit basculer l'homme sur son flanc, dans une position grotesque, certes, mais qui lui donnait accès aux clefs. Anselme les détacha rapidement et alors qu'il se retournait et s'apprêtait à crier victoire, un grognement sourd se fit entendre.

Puis un deuxième : le grognement le plus terrifiant qu'Anselme ait jamais entendu.

— GRAAAAAH !

— Grrrraaaah ! imita Anselme nerveusement en pivotant inconsciemment sur lui-même pour faire face à l'annonceur.

L'annonceur se releva en titubant, éjecta d'une main le cric qui vola hors de la nacelle. Pétrifié, Anselme ne put

crier ou bouger, son ampoule clignotait, le va-et-vient de lumière rendait la scène encore plus horrifiante.

L'homme s'avança, il devait faire au moins deux mètres de haut et pencha son énorme tête en direction d'Anselme. Ses petits yeux noirs étaient cachés derrière d'épais sourcils faits de poils qui ressemblaient à des brindilles. Une immense cicatrice lacérait la partie droite de son visage, et l'odeur de chien mouillé et de toilettes publiques n'était rien comparée à l'haleine nauséabonde de l'homme qui haletait tel un chien. Elle semblait avoir pris matière et s'immisça si rapidement dans les narines d'Anselme, qu'il crut qu'elles allaient fondre tant elles lui faisaient mal. L'annonceur empoigna Anselme au col et le souleva de terre : son ampoule se mit à crépiter et émettre des drôles de petits cris.

— À… à l'ai… l'aide ! balbutia Anselme d'une voix presque inaudible.

C'est alors que des jets de lumière apparurent derrière lui. Ils étaient si puissants qu'on aurait pu se croire en plein jour.

Les jets allaient et venaient, l'annonceur, ébloui, se cachait les yeux et rugit de fureur. Il lâcha Anselme qui tomba au sol dans un bruit sourd, et en profita pour se retourner et découvrir du bord de la nacelle d'où venaient ces faisceaux lumineux.

Les membres du QG avaient fait apparaître un grand trampoline et rebondissaient à tour de rôle pour atteindre la hauteur de la nacelle et éblouir l'annonceur de leurs ampoules qui scintillaient comme jamais. Le merle voletait non loin.

— C'est moi qui suis allé les chercher ! lui dit-il réjoui.

— M… mmm… merci !

Anselme était toujours à terre et encore sous le choc. Les têtes volantes qui apparaissaient et disparaissaient

ne l'aidaient pas à reprendre ses esprits. Son ampoule dégageait une faible lumière et quand l'annonceur poussa un grand cri en frappant à l'aveugle tout ce qui se trouvait autour de lui, Anselme se dépêcha de rejoindre les autres et sauta par-dessus bord. Arrivé en bas, il fit le chemin en sens inverse et, à son grand désarroi, se retrouva de nouveau en face à face avec l'annonceur.

— GRAAAAAH !

Anselme évita de peu une grande baffe qui fendit l'air et croisa Margotte en redescendant.

— Il faut qu'on… commença Margotte.

Anselme descendait, alors que Margotte montait, l'empêchant d'entendre ce qu'elle avait à lui dire. Au passage, il croisa Anna qui faisait des pirouettes et des saltos, les jumelles étaient accordées, montant et redescendant avec la même grâce, Agnès semblait sur le point de vomir et essayait à tout prix d'arrêter de rebondir. Spout, Nestor,

Ellie et Diego avaient opté pour des positions aérodynamiques qui leur donnaient une allure de puces sauteuses.

— … se barre au plus vite ! finit Margotte quand Anselme la croisa à nouveau.

Il leur fallut un autre rebond pour qu'Anselme puisse répondre.

— COMMENT ?!

Il commençait, lui aussi, à avoir envie de vomir. Tous étaient maintenant à la même cadence, ce qui simplifia les conversations.

— Je vais vomir ! hurla Agnès.

Elle aurait mieux fait de se taire. Un jet de vomi sortit de sa bouche et s'écrasa sur la personne en face d'elle.

— Arrrrrghhhh ! s'écria Spout.

Il était enduit d'une énorme couche de liquide verdâtre des pieds à la tête. Nestor éclata de rire. Et alors qu'ils redescendaient, Margotte reprit :

— Je vais faire disparaître le trampoline.

— Hein ? se pétrifièrent tous les membres du QG.

— GRAAAAAAH ! hurla l'annonceur qui était maintenant debout sur le rebord de la nacelle et filait des claques dans le vide.

— Dès qu'on touche le sol, on s'y enfonce et on se retrouve dans les souterrains. Ça amortira notre chute et aidez-vous de la magie !

Ils n'étaient plus qu'à deux mètres du sol, Anselme croisa tous ses doigts ainsi que ses orteils pour que la magie ne leur fasse pas défaut. Et alors qu'il aurait dû s'écraser sur le sol comme une galette, la douce sensation de la terre qui s'écartait pour lui laisser le passage le rassura immédiatement. Et il atterrit sur le sol de l'une des galeries.

Rassuré d'avoir gardé son T-shirt, il leva la tête et vit que tous les autres membres étaient sains et saufs.

— Je suis plein de VOMI ! beugla Spout.

— Dépêche-toi de faire disparaître ça, lui supplia Margotte. Ou l'odeur va tous nous faire vomir aussi !

Spout cligna des yeux et l'instant d'après il était de nouveau vierge de tout liquide verdâtre.

— Je suis vraiment tellement désolée, Spout…

Le visage d'Agnès était livide et ses yeux remplis de larmes. Spout fut tellement étonné de voir Agnès gentille avec lui qu'il essaya de la rassurer :

— C'est pas grave, va, j'ai lu un jour dans un journal très sérieux que le vomi était bon pour les cheveux, ça les rend plus souples et plus brillants.

Agnès lui sourit et Margotte demanda inquiète :

— Anselme… tu as les clefs ?

Anselme les sortit de sa poche, triomphant. Un immense rugissement de soulagement retentit dans toutes les galeries entraînant un mini-éboulement.

Ils s'époussetèrent, toujours extatiques.

— Ne perdons pas de temps, dit Diego radieux. Il est déjà cinq heures passées. Ils se mirent à courir en direction de la prison.

CHAPITRE 12

COLLISION COLLÉE-SERRÉE

Anselme n'avait jamais couru aussi vite et aussi longtemps, son cœur battait la chamade, sa trachée était en feu et un point de côté s'était installé dans son bas-ventre. Il ne restait plus qu'une heure pour récupérer les prisonnières et les ramener en lieu sûr : au QG.

Mais alors qu'ils prirent le virage qui les rapprochait des cachots, Margotte, qui était en tête, poussa un hurlement à vous percer les tympans.

De l'autre côté du couloir, cinq personnes se trouvaient, elles aussi, en pleine course effrénée.

Personne ne put s'arrêter à temps et éviter la collision. De grands « aïe » et « ouille » retentirent de part et d'autre des galeries.

Quelques instants après, chacun se massa, soit un crâne douloureux, une cuisse bleuie ou encore un orteil écrasé. Mais qui d'autres que les membres du QG auraient pu se trouver dans les galeries ?

— Frida ? Gus ? demanda Anna, surprise.

Anna s'était coincé les fesses dans le sac d'une dame et essayait vainement de s'en sortir.

— Ah, ben vous voilà ! répondit Frida en se relevant péniblement.

Elle avait pris la tête d'Ottilie (ou peut-être Cornélia) en plein ventre.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bazar ?

Margotte, qui était en première ligne lors de la collision, était cachée parmi un fouillis de personnes qui tentaient vainement de se relever en s'agrippant les unes aux autres. Elle était parvenue à se frayer un chemin, non sans mal, pour rejoindre les membres du QG.

— Comment ça se fait que vous soyez là ? reprit Anna.

— On vous a suivis, toi et Anselme, pardi ! lui répondit Frida, furieuse. Quand je suis revenue avec Gus chez toi, vous n'étiez plus là ! Gus a dit que j'étais folle de vous avoir laissés tout seuls, il m'a tellement cassé les oreilles comme quoi vous n'étiez que des enfants sans défense, que je lui ai dit qu'on avait qu'à retourner dehors pour vous retrouver.

— Sans défense ?! s'énerva Anna qui les rejoignit en boitillant. On n'est pas des chiots de deux semaines quand même !

— Tu n'as même pas dix ans, Anna ! dit Gus avec fureur. Heureusement qu'on vous a retrouvés ! On ne laisse pas une enfant de dix ans seule dans la nuit sombre. Ça ne va pas la tête ?

Gus avait, comme à son habitude, son air prétentieux, mais Anselme remarqua que quelque chose avait changé…

Il était entièrement couvert de boue et son allure d'habitude élégante et sophistiquée en avait pris un coup.

Anna fit un bruit grossier avec sa bouche en guise de désaccord et répondit avec mépris :

— Toi aussi tu n'as que dix ans, Gus.

— Ce n'est absolument pas pareil ! lui rétorqua Gus furibard. Dans ma tête, j'en ai soixante-dix ! Et puis, de toute façon, on n'a pas réussi à vous suivre quand vous vous êtes enfoncés dans la terre.

Frida lui lança un regard embarrassé. Il y eut quelques rires nerveux du côté des nouveaux arrivants.

— Comment ça se fait que vous soyez ici, alors ? Et qui êtes-vous… vous ? demanda Anselme à l'adresse des trois autres personnes au sol.

— Eh bien, après que Gus… commença Frida. Enfin, bref, passons… une alarme s'est mise à hurler dans toute la ville. On a voulu s'enfuir car on savait que toute la

clique du roi allait débarquer. Et sur le chemin, on a croisé quelques membres de la résistance qui étaient sortis avec leurs ampoules. Je vous présente Paul.

Elle fit un signe de tête en direction d'un très vieil homme encore à terre, puis indiqua un gros bonhomme qui leur fit un petit signe de la main :

— Voici Marcel. Et Gisèle, désigna Frida.

Une femme encore en peignoir et bigoudis s'époussetait après s'être relevée péniblement. Frida avait pris tous ses châles un à un et s'entortillait dedans comme une chenille le ferait avec les fils de son cocon.

— Donc maintenant, on veut savoir! reprit Gus furieux. Qu'est-ce que vous faites ici à une heure pareille?

— Il n'y a rien à savoir et rien à expliquer. Nous sommes pressés, vous pouvez rentrer à la maison, tout le monde va bien. On n'a pas besoin de vous pour se débrouiller, dit Margotte qui semblait sur le point d'exploser,

elle qui n'aimait pas les contrariétés dans ses plans, cette situation était plus qu'intolérable à ses yeux.

Gus s'approcha de Margotte et la regarda fixement, il s'était mis sur ses deux pattes arrière et ressemblait à un homme très sale, poilu et peu commode.

— Nous ne partirons pas d'ici tant que vous ne nous aurez pas dit ce qu'il se passe! Je suis descendu ici en bravant tous les dangers, votre inconscience est digne de celle d'enfants de quatre ans! Je ne suis pas venu jusqu'ici pour rentrer à la maison comme un gentil toutou parce que vous nous le demandez!

Cette fois-ci, tout le monde se mit à rire, hormis les membres du QG qui ne comprenaient toujours pas ce qu'il y avait de drôle.

— Oh ça va, hein! coupa Gus, furieux.

Frida, embarrassée, tentait de garder tout son sérieux, mais deux petites larmes de rire jaillirent de ses yeux.

— Si vous nous dites pourquoi vous rigolez, je vous dirai ce qu'il se passe, dit Margotte sur un ton provocateur.

— Hors de question ! Nous sommes les adultes ici, et vous nous devez de nous dire la vérité ! Et pas question d'avoir recours à un horrible chantage !

Gus avait prononcé ces dernières paroles en postillonnant tant sa fureur était grande. Si les lieux avaient été mieux éclairés, on aurait même pu voir de la fumée s'échapper de ses oreilles.

— Alors vous ne saurez rien ! cria Anna en tapant du pied.

Anselme se demandait s'il était possible d'exploser réellement de fureur, Gus montrait tous les signes d'un ballon de baudruche trop gonflé. Sa respiration était saccadée et si sa morphologie le lui avait permis, ses poings auraient été serrés comme deux grosses pinces mécaniques capables d'écraser un tronc d'arbre.

Des mots essayaient de sortir de sa gueule, mais seuls quelques bruits étranges étaient audibles.

— Ttt… mmmm… gmblrrr.

— Ils ont l'air résolu à ne rien nous dire, Gus, dit la femme en peignoir. Peut-être que tu pourrais leur dire… c'est pas comme si personne n'était au courant, fit-elle un peu gênée, tandis que quelques rires étouffés se firent entendre.

Se tenant toujours droit comme un i, Gus se tourna vers Frida et lui dit d'un air meurtri :

— Dis-le leur, toi, moi je ne peux pas.

Il retomba penaud sur ses quatre pattes avant.

— Oh Gus, c'est pas si grave… Eh bien, comme il pleut ce soir, à chaque fois que nous avons voulu entrer dans le sol… Gus a… Comment dire… Gus s'est laissé emporter par ses instincts naturels et a plongé dans la boue comme un chien l'aurait fait. On a dû se mettre à quatre pour le sortir de la première flaque. Et encore, si ça n'avait été qu'une seule flaque… Il a fallu le mettre en laisse à partir de la dixième.

— Quelle humiliation, se lamenta Gus. Ce n'est pas de ma faute ! Ce sont mes instincts ! reprit-il mortifié. L'instinct est une impulsion innée, automatique et invariable qui régit le comportement de tous les individus d'une espèce.

Réciter le dictionnaire lui redonna un peu de panache, mais il n'en menait pas large.

Cette fois-ci, la totalité des personnes qui les accompagnaient éclata de rire. Il faut dire que voir le si snob professeur d'histoire, qui se croit tout droit sorti de la cuisse de Jupiter, se tortillant le derrière dans la boue devait en ravir plus d'un. Anna pouffa :

— Se rouler dans la boue ça passe à dix ans, mais pas à soixante-dix !

Et le QG se joignit à l'hilarité totale.

— Ha. Ha. Ha, fit Gus en rigolant jaune. Bien, maintenant dites-nous ce qui se trame ici !

— On a découvert des prisonnières sous le château, répondit Margotte qui avait repris son sérieux.

— Des prisonnières ? Frida s'était détachée de la foule et ouvrit ses yeux comme des soucoupes volantes.

Après que Margotte eut expliqué toute l'histoire aux

autres, ils se mirent d'accord pour vite rejoindre les cachots afin de libérer les deux femmes.

— Dites, il fallait pas qu'on fasse autre chose aussi? demanda Anselme en se grattant la tête.

— Comment ça, autre chose?

Margotte était à ses côtés et le poussa un peu dans le dos pour qu'il continue d'avancer.

— Oui, moi aussi, j'ai ce sentiment, dit Anna. Je sais pas… j'ai l'impression qu'on oublie quelque chose… ou quelqu'un?

— Euh, on a deux prisonnières à sauver, mais sinon on est tous là… Ellie, Diego, Agnès, Spout, Nestor, les jumelles, toi, moi… on est tous là.

Margotte les regardait comme s'ils étaient devenus fous.

— Avancez les gars, on n'a pas toute la nuit.

— Oui, oui… on doit se tromper, répondit Anselme en regardant son ampoule dans sa main, les sourcils froncés.

CHAPITRE 13
CACHOTS CACHANT L'INCACHABLE

Arrivés devant le mur des cachots, Ellie avait demandé le silence avant de commencer à percer l'arche dans le mur. Elle fit apparaître un trou plus large que la dernière fois pour que tout le monde puisse voir ce qu'il s'y passait. Les cinq adultes semblaient avides de découvrir ces fameuses prisonnières. La dame aux bigoudis trépignait sur place, le monsieur au gros ventre se lissait la moustache et Paul, le vieux monsieur, faisait claquer ses dents.

Frida et Gus étaient restés un peu en retrait. Gus, qui s'était calmé, avait retrouvé son pelage immaculé en un clin d'œil, mais restait sur la défensive.

Une fois qu'Ellie eut fait disparaître la dernière couche de terre qui les séparait des cachots, ils découvrirent à nouveau la grande pièce plongée dans le noir qui accueillait la prison des deux femmes.

— Ils… ils sont revenus, Miss Bishop ! s'exclama la voix de Pétronille de Beauregard.

Ellie éclaira les lieux à l'aide de sa lampe de poche et ils découvrirent Hazel Bishop et Pétronille de Beauregard qui se couvraient les yeux, éblouies. Lorsque les deux femmes s'écartèrent, on découvrit deux nouveaux prisonniers, bien plus propres cette fois-ci. L'une était assez âgée et souriante, l'autre était un homme très grand portant un habit totalement hors de circonstances, vu la situation. Il se triturait une mèche de cheveux et semblait très nerveux.

Aucune des deux parties n'osa plus parler. Les habitants de Maverick étaient éberlués par cette découverte et

les prisonniers ne s'attendaient absolument pas à trouver une telle équipe de sauvetage. Le silence fut rompu par Paul, le vieil homme, il devait avoir au moins cent deux ans tant il était fripé.

— Jamais vu ces gens-là, dit-il avec méfiance.

Et, en prononçant ses mots, il perdit son dentier qu'il replaça sans ménagements et reprit.

— Je vis à Maverick depuis que je suis né, je connais tout le monde. Ce sont certainement d'horribles petits complices du roi !

Il avait pointé son doigt tout tordu vers les détenus et les regardait avec suspicion, il avait du mal à remettre son dentier et sa bouche était anormalement tordue. Tous les autres adultes de la résistance acquiescèrent. Gisèle, la tête pleine de bigoudis, dit qu'il ne fallait surtout pas les libérer, qu'ils allaient se transformer en gardes du roi à l'instant même où ils ouvriraient la porte. Marcel et son

énorme ventre avait approuvé et ajouté qu'il fallait immédiatement les passer au détecteur de mensonges. Gisèle proposa de les pendre par les pieds pour les faire avouer. Et chacun ajoutait son petit commentaire. Ils parlaient à tort et à travers et on finit par ne plus rien comprendre tant tout le monde parlait sans s'écouter.

— On a décidé qu'on les libérait ! cria Margotte si fort que tout le monde s'arrêta de parler.

— Et puis, on est bien assez nombreux pour se défendre contre trois bonnes femmes et un hurluberlu, dit Spout.

— Nous ne sommes pas des bonnes femmes, petit bonhomme vous-même ! dit Miss Bishop outrée.

Elle avait baissé son bras, ses yeux s'étant habitués à la lumière. Ses deux sourcils étaient froncés et son nez semblait prêt à cracher de la fumée.

— Et je ne suis pas un hurluberlu ! se rebella aussi le nouveau prisonnier.

Paul et son dentier avaient essayé de reprendre la protestation en postillonnant de plus belle, mais Margotte lui avait lancé un regard si noir qu'il s'était empressé de regarder ses chaussures.

— J'ai les clefs, je viens vous ouvrir, annonça Anselme qui s'était approché de la prison et avait pris le cadenas noir entre ses mains.

Une seule clef du trousseau volé pouvait correspondre à cette serrure : elle était petite, noire et avait très peu servi. Un CLIC sourd retentit et le loquet céda. Anselme avait alors ouvert la porte, tout doucement, car tous les yeux étaient braqués sur lui et il ne pouvait s'empêcher de se demander si les prisonniers n'allaient pas se jeter à son cou.

Miss Bishop et Madame de Beauregard, qui se tenaient de l'autre côté de la cellule,

étaient comme figées sur place, incapables du moindre mouvement tant la situation leur paraissait inconcevable. Les nouveaux étaient restés assis sur le banc, surpris par la situation.

— Venez… rejoignez-nous, leur chuchota Anna au bout de quelques secondes d'immobilité totale.

Ce fut Pétronille qui fit le premier pas. Forte de sa témérité, elle s'était mise à courir pour sortir le plus rapidement possible de sa cage. Anselme se plaqua contre les barreaux de la porte de peur de se retrouver piétiné.

Au moment où elle franchit le seuil de la cellule, Marcel se précipita pour se frayer un chemin vers elle.

— Pétronille ? C'est bien toi ?

Il n'en croyait pas ses yeux, il la prit dans ses bras et la serra de toutes ses forces. Des larmes coulèrent le long des joues de chacun.

Gisèle avait aussi reconnu Pétronille et s'approchait d'elle pour la saluer.

— Je suis Pétronille de Beauregard ! s'exclama Pétronille hilare. Elle avait aussi perdu son bégaiement. Je sais qui je suis ! Je suis la femme de cet homme, Marcel de Beauregard (à qui elle donna un énorme baiser), boucher de Maverick. Et j'ai deux enfants. J'aime les cacahuètes et je suis allergique aux grenouilles !

Des larmes de joie jaillirent de ses yeux.

— Allez Miss Bishop ! Venez vous rappeler qui vous êtes !

Il ne fallut pas répéter deux fois à Miss Bishop de les rejoindre, elle se précipita hors de la prison à toute berzingue.

— Maire Bishop ! s'exclama, stupéfaite, la quasi-totalité des personnes présentes dans la galerie quand elle franchit le seuil de sa prison.

— Mère Bishop? demanda Anselme, surpris car bien qu'elle portait des haillons, elle ne semblait pas être une femme qui se laissait appeler « mère » Bishop.

— Mais non! Maire Bishop! le reprit Anna.

— C'est bien ce que j'ai dit!

— Maire, comme la maire de la ville! essaya de lui expliquer Margotte.

— Maire, M-A-I-R-E, épela Diego. C'est la maire Bishop et Pétronille était sa secrétaire.

— On vous avait oubliées. Complètement oubliées, dit Frida dans un souffle.

— Je vous rassure Frida, je nous avais oubliées aussi.

— OLGA? s'exclama Anna.

Les deux prisonniers étaient eux aussi sortis du cachot et s'avérèrent être Olga et Jean, le couturier. La petite alla se blottir dans le torse moelleux de sa mère de substitution.

— Je savais bien qu'on avait oublié quelque chose! Je vous l'avais bien dit! dit-elle en larmes.

— C'est vrai… effacés de notre mémoire… d'un coup, s'étonna Anselme. Comment est-ce possible?

— Vous ne vous êtes plus souvenus d'eux au moment même où ils nous ont rejoints, se lamenta la maire Bishop. C'est l'annonceur qui vous a fait fuir tout à l'heure en ouvrant la porte du cachot. Il était accompagné d'Olga et Jean. Le temps que vous partiez à sa rencontre, il avait lui aussi eu le temps de retourner sur son perchoir. Une terrible mais heureuse coïncidence… Mon Dieu… Mes pauvres amis, dans quelle situation dramatique je vous ai mis. Je vous présente mes plus sincères excuses…

La maire Bishop, dévastée, regarda chacun des visages qui l'entouraient et plongea sa tête entre ses mains.

— Je suis fière d'avoir été à vos côtés pour l'honneur de Maverick, maire Bishop, dit bravement Pétronille de

Beauregard qui essuyait des larmes de tristesse, cette fois.

La maire lui sourit et, l'instant d'après, ses yeux se noircirent, elle était immobile comme une statue, le regard fixé sur la prison dont elle venait d'être libérée.

— Jamais depuis que je suis à Maverick…

Elle était dans un tel état de rage qu'elle n'arrivait presque plus à parler et ses yeux étaient étincelants de fureur.

— Il nous a mis aux oubliettes ! siffla la maire Bishop. Comment a-t-il osé ?

— Aux oubliettes ? demanda Frida perplexe.

La maire se tourna vers elle et les autres.

— C'est une magie réservée au château et strictement interdite depuis 537 ans ! Les oubliettes sont les prisons les plus épouvantables au monde, seule la personne qui vous a placé dans la prison se souvient de qui vous êtes. Toute autre personne vous oublie instantanément, et vous

vous oubliez aussi. C'est comme si l'on vous rayait de la carte, aucune chance de sortir, car personne ne peut vous chercher, même pas vos proches, car plus personne ne sait que vous existez ! C'est la pire des sanctions : être oublié.

— C'est horriblement horrible ! dit Anna.

La maire Bishop faisait les cent pas, sa tenue vestimentaire jurait fâcheusement avec son attitude, elle se tenait extrêmement droite et une classe naturelle se dégageait d'elle.

— Maire Bishop, comment se fait-il qu'il ait réussi à vous emprisonner ? demanda Olga abasourdie. Vous étiez tout de même la maire !

— Et une sacrée bonne maire qui plus est ! ajouta le mari de Pétronille de Beauregard qui tenait sa femme par les épaules.

— Avant de vous expliquer, je pense qu'un petit rafraîchissement s'impose, interrompit la maire.

Et elle cligna des yeux.

L'instant d'après, elle était en tailleur pantalon gris, ses cheveux étaient propres, tirés en un chignon impeccable. Elle fit aussi apparaître, au beau milieu des airs, deux tasses en porcelaine blanche ainsi qu'une théière assortie qui y déversa un liquide fumant. L'une des tasses s'approcha délicatement de Pétronille de Beauregard et s'installa confortablement dans sa main. La maire Bishop tapota ensuite son épaule droite du bout de ses doigts et à cet endroit précis, apparut un merle… Le même qui avait aidé Anselme sur la nacelle !

— Vous m'auriez manqué ma chère, il s'installa plus confortablement sur les épaules de son hôte, si seulement je m'étais souvenu de vous.

Miss Bishop eut un sourire, caressa le merle, puis reporta son attention sur les nombreuses paires d'yeux qui la dévisageaient, émerveillés.

— C'est mieux ainsi, dit-elle en observant ses vêtements les lèvres pincées, après une gorgée de thé. C'était il y a sept ans, le huit janvier, il faisait terriblement froid et il neigeait abondamment. Je venais de terminer une réunion et je m'apprêtais à rentrer chez moi, quand Madame de Beauregard, ma secrétaire, indiqua-t-elle en tendant gracieusement sa main vers Pétronille, est venue me voir dans mon bureau pour me prévenir qu'un homme à l'allure singulière souhaitait me rencontrer.

— Oui ! Je me souviens bien, dit Pétronille de Beauregard toujours en haillons, mais buvant son thé avec précipitation. C'était le personnage le plus incongru qu'il ne m'ait jamais été donné de rencontrer. Il était tout petit, très vilain et portait un horrible costume noir troué.

Elle but une nouvelle gorgée.

— Il était accompagné d'un couple, ils avaient un drôle d'accent et semblaient tout aussi mal en point que lui.

— Tous les trois tremblaient de froid. Je les ai pris en pitié et les ai fait entrer dans le château. *Glou*. Le plus étrange, c'était qu'ils étaient venus à dos d'oiseau. De grands oiseaux noirs !

Elle mima de ses petits bras potelés les grandes ailes qui se déployaient et versa le reste de son thé sur son mari tant ses gestes étaient brusques.

— On en voit des choses étranges à Maverick, mais là, c'était bien plus étrange que d'habitude !

Elle regarda avec intensité sa tasse, vide à présent, tremblant de tout son petit corps.

— Étant la maire de la ville, je ne pouvais refuser d'accueillir cet homme et ses compagnons d'infortune. Nous recevons peu de visiteurs à Maverick, alors j'ai

voulu lui faire le meilleur accueil. Nous avons un peu discuté, j'étais curieuse de savoir comment il était arrivé ici. Selon ses dires, Maverick lui avait été conseillé par un ami, un dénommé…

Elle réfléchit un instant et prit une gorgée de thé avant de continuer.

— Je ne me souviens plus. Un nom très étrange. Un nom que je n'avais jamais entendu, ce qui m'a surprise. Puis il m'a posé énormément de questions sur le château et son fonctionnement.

Elle fronça des sourcils.

— Bien entendu, je ne lui en ai pas trop dit non plus, les secrets du château sont gardés bien précieusement entre ses murs.

L'histoire de Miss Bishop fut interrompue par de petits sanglots incontrôlés.

— Je… je suis désolée, maire Bishop, s'effondra

Pétronille, retenue *in extremis* par son mari quand ses jambes se dérobèrent sous elle. C'est de ma… ma… ma faute !

De gros sanglots hachèrent les dernières paroles de Madame de Beauregard. Tous les regards étaient tournés vers elle, certains gênés, d'autres complètement abasourdis.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda abruptement la maire Bishop.

Pétronille peinait à retrouver la parole, seuls des hoquets parvenaient à sortir de sa bouche.

— Là, là… dit tendrement son mari qui la serrait fort contre lui en lui caressant les cheveux.

— J'ai parlé au… au couple.

Elle renifla bruyamment et Gus lui lança un regard des plus horrifiés.

— Je leur ai dit que celui qui détenait la bague verte

était celui qui contrôlait la magie de Maverick. Qu'il suffisait… de la mettre.

Elle cacha son visage dans le torse rebondi de son mari, honteuse.

— Vous avez quoi ? demanda sèchement la maire à sa secrétaire.

— Je suis désolée, dit Pétronille entre deux sanglots étouffés. Je leur ai parlé de… de… magie contrôlée par celui qui portait la bague.

Elle sortit son visage trempé de larmes du torse de son mari et regarda la maire avec supplice.

— Mais Pétronille, qu'est-ce qu'il vous a pris ?

Miss Bishop regardait fixement de ses yeux gris perçants la petite femme détrempée.

— Pétronille, vous saviez que vous n'aviez pas le droit de parler de cela à qui que ce soit.

— Oui… je le sais. Mais je n'avais pas le choix.

Pétronille enfouit ses mains dans son visage et se remit à pleurer. Son mari tentait vainement de la calmer tant elle était secouée de violents sanglots.

— Allons allons, calmez-vous, Pétronille, dit la maire.

Elle tapota maladroitement l'épaule de cette dernière.

— Que voulez-vous dire par… vous « n'aviez pas le choix » ?

Pétronille releva la tête et dit :

— La femme m'a dit qu'elle savait où étaient mes enfants et m'a menacée de les faire cuire en brochettes si je ne lui révélais pas les secrets du château.

Son mari parut horrifié.

— Je vois, dit Miss Bishop après un court silence. Ce n'est vraiment pas un combat à la loyale que nous mènent ces gens. On ne menace pas la famille. Elle fit disparaître les tasses et le merle battit des ailes.

— Que leur avez-vous dit exactement, Pétronille ?

— Qu'il suffisait de porter la bague pour contrôler la magie, et Maverick serait à ses ordres. Que si on la portait, on pouvait imposer n'importe quelle règle et les habitants devraient la suivre.

— C'était notre plan de ce soir ! Récupérer la bague ! Mais ça, c'était avant de se faire enfermer… expliqua Olga.

— Comment diantre avez-vous entendu parler des propriétés de la bague, Olga ? demanda la maire Bishop inquisitrice.

— Peux pas vous l'dire. Désolée.

Olga releva ses paumes en direction de la maire, comme pour rendre les armes (mais elle lança un rapide coup d'œil au merle).

La maire fronça les sourcils, réfléchit un instant, pinça les lèvres, mais poursuivit.

— Les deux acolytes à qui vous avez parlé ont dû

faire passer le mot à ce petit homme qui se prétend roi, sans que je m'en rende compte. À l'instant même où cet abominable énergumène est entré dans mon bureau, il m'a sauté dessus et arraché la bague pour se la mettre autour du doigt, je n'ai rien pu faire, tout est allé très vite. Puis, il a fait apparaître des cordes autour de mon corps. Je me suis retrouvée incapable de bouger ou… de pratiquer la magie. J'ai essayé de couper ces cordes par la pensée, mais c'était impossible. J'ai hurlé à l'aide, mais personne n'est venu. Peu de temps après, j'ai vu qu'on avait réservé le même sort à Pétronille, puis nous avons été jetées dans ce cachot. Et vous connaissez la suite.

Elle s'essuya le coin de l'œil avec un mouchoir qu'elle sortit de sa poche.

— Oui ! Je me souviens bien de ce jour-là, dit le vieil homme, qui encore une fois perdit son dentier.

Énervé, il le fourra dans sa poche et reprit :

— Chétait le lendemain plutôt, Gauthier chech autoproclamé roi, il nous a montré un papier qui prouvait qu'il était le digne héritier du roi de Maverick. Chavais chamais entendu parler d'un roi à Maverick.

— Enfin, Paul, revoyez un peu votre Histoire de Maverick, dit Gus avec son air hautain, il y avait bien eu une lignée royale il y a un siècle. Mais suite à la révolution blanche, la monarchie fut abolie pour laisser place à un maire.

— Mais, vous ne vous êtes pas dit qu'il était étrange qu'il n'y ait pas de maire, de président ou je ne sais quoi en place, qu'il aurait fallu mettre dehors pour donner la place à ce prétendu roi ? s'insurgea Margotte.

— Non… tout s'est passé si vite, *mi niña*.

Frida, qui était restée en retrait, avait murmuré ces paroles. Elle semblait dévastée.

— Il y a vite eu des gens pour se rebeller, mais il les a tous fait brûler… tu sais bien. On ne pouvait rien faire…

— Brûler ? Mais c'est un barbare… s'indigna la maire qui était anéantie. Ce n'est pas de votre faute Frida, lui dit-elle pour la réconforter. Il a juste usé de la magie de Maverick pour vous mettre dans la confusion. C'est pourtant une pratique interdite. Normalement, la personne en charge de la ville, moi à l'époque, en est tout de suite informée, mais comme je n'étais plus là et qu'il avait pris ma place de gestionnaire de la ville, il était libre de pratiquer la plus horrible des magies à votre insu.

— Sale petite blatte ! s'exclama Frida qui avait repris de sa verve, et elle cracha par terre.

Elle se reprit, se recoiffa et remit ses châles en place.

— Maverick obéit à la personne qui porte la bague. Il suffit que je la récupère pour retrouver ma place de maire, dit Hazel Bishop posément.

— DEHORS LE ROI GAUTHIER ! hurla Anna.

— DEHORS LE ROI GAUTHIER ! reprit tout le monde en chœur.

La maire Bishop sourit à ces paroles pleines de bon sens.

Mais au moment même où ils prononcèrent ces mots, un grondement sourd, mélange de perceuse et de camion de six tonnes en marche, se fit entendre. La dame aux bigoudis se mit à hurler, et les autres l'imitèrent aussitôt. Tous se mirent à courir dans le sens inverse du bruit.

— Ce n'est que la taupe ! tenta de les rassurer Anna.

Mais personne ne l'écouta et ils décampèrent au plus vite dans les galeries. Anselme fut pris dans la panique générale et ne put rejoindre les murs pour s'y enfoncer.

Les autres membres du QG étaient dans la même situation. La taupe, bien plus rapide qu'eux, les rattrapa et de son long nez rose, les poussa vers le plafond où ils s'enfoncèrent comme dans du beurre.

Leur sortie à l'air libre ne se fit pas en douceur. Ils furent recrachés par le sol avec une telle force qu'ils ressemblèrent à un feu d'artifice d'humains, du type **GRAND FINAL**. Anselme se retrouva au milieu d'un bosquet d'orties (heureusement, il avait récupéré son T-shirt, mais il ne put échapper à quelques boutons gratouillants).

Margotte était en haut d'un clocher et tournoyait sur sa girouette. Olga et Gus s'étaient retrouvés « fesse-la-première » dans des poubelles à papier, et Ellie était passée au travers d'un toit, créant un grand nuage de poussière. Les autres n'étaient pas visibles encore, mais devaient se trouver non loin de là.

— Eh oh, vous êtes là ?! cria Anna qui était tombée au milieu d'un parc et était à la recherche des autres.

L'ambiance n'était pas à la rigolade, six heures du matin étant passé, les oiseaux avaient retiré la nuit sombre, mais il pleuvait à torrents laissant une atmosphère lourde et nuageuse.

— Vite les copains ! Il faut se planquer, il fait jour ! continua-t-elle moins rassurée.

— Oui, il fait jour, ma grande… et le roi Gauthier vous cherche, dit une horrible voix derrière elle.

CHAPITRE 14

TROMPETTE, ARBRE ET PROBLÈMES

Anna se retourna et découvrit une très vilaine femme qui la regardait avec de petits yeux vitreux. Si toute la méchanceté du monde s'était traduite en laideur, cette femme en était l'incarnation. Ses yeux étaient cerclés de gros cernes violet et noir, chacune de ses rides creusait un sillon telle une crevasse, d'odieux poils noirs sortaient çà et là de son menton, et alors qu'elle se mit à sourire vicieusement à Anna, d'horribles dents jaunâtres firent leur apparition dans un petit bruit de succion. L'enfant frémit…

— Anna ! Attention ! hurla Margotte qui avait vue sur le parc du haut de son clocher.

L'horrible bonne femme leva lentement ses deux immondes mains blanchâtres et luisantes jusqu'à la gorge d'Anna, qui était paralysée de peur, et l'enserra de toutes ses forces.

Margotte sauta de son clocher et alerta les autres. Ils se précipitèrent pour lui venir en aide. Ce furent Olga et Margotte qui arrivèrent les premières, elles sautèrent sur la femme et tentèrent vainement de lui faire lâcher prise, mais rien n'y faisait, les mains étaient comme engluées au cou d'Anna qui passa du rouge au violet et puis au blanc. La femme jubilait, un petit rire guttural sortait du plus profond de ses entrailles et Margotte s'était mise à hurler.

— Lâchez-la ! Mais enfin, lâchez-la !

— Utilise la magie, Anna ! hurla Anselme qui n'était plus qu'à une dizaine de mètres d'elle.

C'est ce que lui avait dit le merle alors qu'il était sur la nacelle, pétrifié par la présence de l'annonceur,

c'était ça Maverick, un monde normal qui ne pouvait être merveilleux que si on faisait preuve d'imagination.

Mais Anna était maintenant bien trop bleue pour faire preuve d'imagination, elle avait même quelques bulles qui lui sortaient de la bouche. Olga et Margotte tentaient vainement de desserrer l'emprise de la vieille folle. Anselme prit le relais côté imagination, il décida de faire disparaître tous les os de l'horrible bonne femme. Si bien que, l'instant d'après, Anna fut relâchée et qu'à côté d'elle se trouvait une poupée de chiffon grandeur réelle, hurlant de fureur et incapable de se relever.

Olga et Margotte ne prêtèrent même pas attention aux cris et vinrent immédiatement en aide à Anna, celle-ci était tombée au sol, inerte.

Gisèle les avait rejoints et poussa tout le monde.

— Écartez-vous ! Je suis médecin !

Elle se pencha sur Anna, qui était plus blanche que jamais, et prit son pouls. Rapidement, elle se mit à appuyer de toutes ses forces sur son torse par petits à-coups.

— Allez ! Allez ! hurla-t-elle.

La poupée de chiffon se mit à rire, ce fut d'abord un rire à peine audible, puis il se métamorphosa en un rire à vous glacer le sang. Tout le monde avait rejoint le parc et s'était approché en silence d'Anna.

— Pourquoi elle rit celle-là ? demanda Spout en lui jetant un regard dégoûté.

— Tu as enfreint l'une des trois lois, Anselme, dit Gus à demi-mot.

— Il est interdit d'utiliser la magie sur une personne, poursuivit la maire Bishop qui tenait la main d'Anna. Ce n'est qu'une question de secondes avant que tout le château ne débarque… Le porteur de la bague est tout de suite averti quand on transgresse la loi.

— Et en plus tu as très mal choisi ta cible… c'est la femme de Sandvik, le bras droit du roi, déglutit Olga qui regardait Anna, les yeux emplis de larmes.

Anselme savait. Il avait désobéi à la loi pour sauver son amie Anna. Foutu pour foutu, il n'avait qu'à utiliser la magie sur Anna, pour la faire respirer. Il se fraya un chemin parmi l'attroupement et cligna des yeux.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'Anna se mette à tousser à s'en faire décoller la plèvre.

— Peuh ! Peuh ! Peuh ! crachota-t-elle.

Il y eut un grand « oh » général d'étonnement et tout le monde s'empressa d'embrasser la petite fille, du moins

l'embrasser là où ils pouvaient tant elle était sollicitée. Anna était toujours pâle, mais son regard coquin était de retour et, dans la cohue générale, elle parvint tout de même à murmurer un « merci » à Anselme.

Alors que tous avaient oublié la venue imminente du roi et de ses gardes, un grand tintement de trompette se fit entendre.

Un tintement affreusement joyeux.

— Les voilà… dit Paul sans son dentier.

Une trentaine d'hommes ailés vêtus de noir, venant de tous les côtés, se dirigeaient vers eux. Les suivant de près, trois immenses oiseaux noirs, dont deux étaient chevauchés.

Les habitants de Maverick s'étaient rassemblés en cercle, dos à dos et observaient les oiseaux se poser majestueusement sur le sol. Les gardes, eux, encerclèrent le petit groupe.

Un silence sourd tomba, même la femme-chiffon avait cessé de rire, on n'entendait plus que le flipflappement des ailes des gardes.

Le premier homme qui descendit de l'un des oiseaux était grand et mince. On aurait dit qu'il était fait de bois tant il se tenait droit et ses gestes étaient rigides. Il ne lança aucun regard en direction des habitants ni même en direction de la poupée de chiffon. Il s'approcha du deuxième oiseau, le caressa avec déférence et fit apparaître un petit escalier mécanique qui se déplia délicatement sur le flanc de l'animal.

— Général Sandvik, venez m'aider, ordonna une petite voix nasillarde.

Le général monta rapidement les marches et se pencha en direction de la voix. Il était impossible de voir ce qu'il faisait, ni qui il aidait, car l'immense tête de l'oiseau cachait les deux hommes.

On vit réapparaître le général et il observa les habitants avec un regard empreint de suffisance. Il descendit les marches lentement et avec raideur. Arrivé en bas, il se retourna, fit apparaître un tapis rouge qui se déroula dans les airs. Derrière le cou de l'oiseau, une botte surgit, puis un corps, puis une tête, le tout était étrangement minuscule. Un petit bonhomme se tenait là, il devait faire à peine plus d'un mètre vingt et portait une couronne qui faisait quasiment la moitié de sa taille. Elle était si lourde qu'elle s'enfonçait jusqu'à cacher ses sourcils, lui donnant un air de bébé buté et renfrogné.

Une fois debout sur le tapis volant, le petit roi marqua un temps d'arrêt. Il regarda droit devant lui puis tenta de repositionner sa couronne, ce qu'il ne parvint pas à faire, faute de force.

Cela sembla l'énerver. La créature la plus proche étant l'oiseau, il lui donna un coup de pied furieux.

L'animal, certainement habitué à être maltraité, fit un pas incertain sur le côté et baissa la tête avec déférence. Le petit roi, sa rage quelque peu assouvie, s'avança d'un pas et se tourna en direction du groupe d'habitants.

Anselme faillit pousser un cri. Jamais il n'avait ressenti autant de peur au regard de quelqu'un. Un horrible sourire fendit le visage du bébé, laissant apparaître des dents taillées en pointes. Ses yeux qui, quelques secondes avant, ne témoignaient que de l'ennui s'étaient transformés en deux fentes envieuses de faire le mal.

— Ooooh, mais c'est le meilleur pré-anniversaire de toute ma vie !

Il gigota les doigts en l'air comme un ogre s'apprêtant à manger un bon repas. Le roi Gauthier voulut descendre du tapis, mais emporté par sa lourde couronne, il bascula

dans le vide et vint se planter, la tête la première, dans le sol boueux, culotte visible aux yeux de tous et gesticulant dans tous les sens. Le général s'empressa de lui venir en aide. Une fois remis debout et nettoyé, l'horrible petit roi s'exclama :

— Le poids de la puissance, que voulez-vous. J'ai eu vent d'un vol de clefs cette nuit et je vois qu'il a été mis à profit.

Il courut en direction de la maire qui se tenait face à lui.

— Booooooonnnnjourrrrr Mademoiselle Bishop ! Ça faisait siiiii longtemps !

Il lui prit la main de force et la secoua vigoureusement. Anselme vit qu'il arborait une grosse bague verte à l'un de ses petits doigts boudinés.

Le roi poursuivit :

— Et bonjour à vous, larves de ma belle cité, dit-il en

se tournant vers les habitants de Maverick avec un geste condescendant de la main associé à une petite courbette.

Il reporta à nouveau son attention sur la maire.

— Il a été tellement facile de vous faire oublier ma pauvre, un jeu d'enfant, aussi simple que de brûler une maison. Et grâce à vous, je vais pouvoir me débarrasser de tout le Maverick résistant, ce soir.

Il se dandina heureux de sa déduction.

— Vous savez, maire Bishop, Maverick ferait une ville merveilleuse… si seulement il n'y avait pas ses habitants.

Le roi lui tenait toujours la main et l'écrasa entre ses doigts de toutes ses forces, dents serrées et yeux plissés. Puis il la lâcha, son attention s'étant portée sur quelque chose de bien plus excitant.

— Mais que vois-je ! C'est le gratin de Maverick ! Mesdemoiselles Olga et Frida, petites coquines ! Je t'avais enfermée et toi tu es ressortie tututut. Vilaine !

Il fit un petit mouvement de l'index pour accompagner ses propos puis, sans crier gare, il hurla :

— IDIOTE !

— C'est celui qui dit qui est ! se moqua Anna qui se tenait à côté d'Olga.

Le roi se retourna vers Anna, dégoûté.

— Comment vont feu tes parents, ma petite ? hurla-t-il de rire.

— Monstre ! fulmina Frida.

— Tututut, on ne dit pas ça à Son Roi, petite bonne femme. Tu feras moins ta maligne une fois jetée dans les oubliettes ! nargua-t-il, la langue tirée tel un gros bébé ronchon.

— Saviez-vous que plus de soixante habitants ont déjà été jetés aux oubliettes ?

Il eut un petit rire d'enfant qui parut abominable.

— Soixante habitants ? fit Olga atterrée.

— Et même que vous ne savez plus qui c'est ! ajouta-t-il en sautillant sur place comme un gamin hystérique.

Anselme se remémora le trajet à vélo qu'ils avaient fait le deuxième jour, où Olga et Anna semblaient avoir une multitude de trous de mémoire en tentant de se remémorer qui habitait les maisons voisines.

— Un jour, il n'y aura plus que moi à Maverick et ce jour sera le plus beau de toute ma vieeeeee !

Il fit une petite danse ridicule et regarda le général en quête de soutien. Le général mima maladroitement la danse du roi, une cafetière aurait été plus douée.

— Comment avez-vous pu ! hurla maire Bishop, et elle s'élança vers le roi.

Le roi fit apparaître de grandes cordes qui s'enroulèrent autour du corps de la maire.

— On ne touche pas le roi ! aboya ce dernier qui avait fait quelques pas en arrière et n'était plus joyeux du tout.

La maire Bishop, qui avait bondi en l'air pour l'atteindre, s'étala à grand fracas dans la boue. Les cordes la maintenaient comme un gros saucisson, l'empêchant de bouger ne serait-ce qu'un doigt.

— ON NE TOUCHE PAS À NOTRE MAIRE ! hurla Margotte cramoisie et elle fit apparaître une immense tapette à mouche qui se mit à donner de grandes baffes au roi.

— Aargh ! Argh ! À l'aiiiiide ! hurla Sa Grandeur entre deux gifles bien senties.

PIF ! PAF !

Le général Sandvik courut en direction du roi et tenta en vain de le libérer en essayant de se prendre les coups à sa place. Mais la tapette avait été bien pensée et évitait avec soin le visage du général pour continuer à mettre de grandes claques sur le visage poupon de sa majesté.

Les gardes n'osaient s'approcher tant que le roi ne leur avait rien ordonné. Mais c'était sans compter sur la femme du général. Elle s'était fait repousser les os et poussa un horrible rugissement.

— Mon Roi ! Comment osez-vous ?! dit-elle en poussant les habitants pour rejoindre son chef. Mon Roi, Mon doux Roi !

Elle se concentra et fit fondre la tapette comme une vulgaire tranche de fromage à fondue. La masse visqueuse tomba tout droit sur la tête de son mari.

— Attrapez-les tous ! IMMÉDIATEMENT ! hurla le roi.

Et tout à coup la trentaine de gardes se mit en marche en direction des habitants, comme les gardes les encerclaient, aucune possibilité de fuite ne s'offrait à eux.

— Utilisez votre imagination ! cria la maire au sol.

Il ne fallut pas le répéter deux fois. La dame aux bigoudis fit apparaître un énorme seau rempli d'œufs et

commença à les jeter de toutes ses forces sur les gardes, l'un d'entre eux s'en prit un en pleine tête et tomba raide.

— Et un de moins ! jubila-t-elle.

Margotte et Ellie avaient fait appel à leurs plantes, qui sortirent directement du sol. Maggie, la plante anti-voleurs, avait pris entre ses tentacules pas moins de six gardes qui pendouillaient à l'envers et les secouait avec verve. La plante carnivore-végétarienne en suçotait un, tel un bonbon.

Olga et Gus faisaient pleuvoir tous les meubles de leur maison, un des gardes évita de justesse le gros piano qui se fracassa au sol faisant pleuvoir de la boue sur tout le monde.

— Je sais ! Utilise-moi comme projectile ! hurla Gus en direction d'Olga.

Elle mima le geste d'un lancer de boule de bowling et Gus, qui se tenait à quelques mètres d'elle, fut projeté

comme un boulet de canon sur les gardes. Il en fit tomber dix d'un coup.

— STRIKE ! tonitrua Olga, fière d'elle-même.

Il ne restait plus que quelques hommes encore debout, les ailes froissées. Le roi semblait paniqué.

— Arrêtez-les ! Arrêtez-les ! dit-il en sautillant sur place.

Anselme s'était approché de la maire et essayait, tant par la pensée qu'avec ses mains, de la libérer mais rien n'y fit, la maire restait inéluctablement prisonnière des cordes du roi.

— C'est à cause de la bague ! Il n'y a que le roi qui peut me libérer, il détient le pouvoir sur la magie de Maverick !

La maire, couverte de boue, se tortillait tel un ver de terre.

— Occupe-toi des autres ! Je vais me débrouiller.

Il ne restait plus que trois vaillants gardes qui avançaient tout tremblants en direction du groupe. Les autres jonchaient le sol, assommés. Même l'horrible femme

du roi était grossièrement allongée sur le sol, dans une position surprenante.

— Appelle le reste de l'armée ! hurla le roi en direction du général Sandvik.

— À vos ordres, Votre Majesté !

Il fit apparaître une trompette dans laquelle il souffla de toutes ses forces. Anna avait une pelle à la main et hasardait des coups à un garde qui essayait de trop s'approcher. Il fut vite mis à terre par le mari de Madame de Beauregard et son gros ventre, qui lui sauta dessus. Le choc fut si violent que le garde fut assommé sur le coup.

Madame de Beauregard, quant à elle, était assise sur le visage d'un autre et le maintenait fermement au sol. Margotte et Ellie tendaient un fil transparent pour faire trébucher le dernier qui courait en direction des autres résistants, Spout et Agnès vérifiaient que tous les hommes à terre étaient bien assommés en flanquant

quelques coups de pied çà et là. Mais cette première bataille contre la trentaine de gardes allait être de la gnognote comparée à la nuée de petits êtres noirs et ailés qui s'approchaient. Sandvik avait fait venir en un coup de trompette plus d'une centaine d'hommes volants en leur direction.

— Tous au QG ! hurla Margotte.

— Non ! Attends ! J'ai une idée ! coupa Anselme.

Il savait que s'ils descendaient dans les galeries qui menaient au QG, les gardes du roi les suivraient et ils ne parviendraient jamais à s'échapper.

Alors Anselme fit appel à la part de son imagination la plus saugrenue. Le sol trembla comme jamais et un immense arbre émergea de la terre.

— Anselme, qu'est-ce que tu fais ? lui hurla Margotte paniquée et entortillée autour de branches qui s'étaient créées autour d'elle.

— Fais-moi confiance !

L'arbre était déjà à cinq mètres de hauteur, tous les habitants s'étaient accrochés à une branche et Anselme attrapa le roi pour l'emmener.

— Mais lâche-moi, sale étranger ! hurla le roi de toutes ses forces.

L'arbre était maintenant à plus de huit mètres, haut comme un petit immeuble. Les gardes ailés continuaient de les encercler, tentant désespérément de mettre la main sur le roi.

C'était sans compter sur l'équipe de choc qui entourait Anselme. Armée jusqu'aux dents, les pelles ou les râteaux claquaient de grands coups à celui qui osait s'approcher.

— Anselme ! On doit être à plus de cent mètres du sol ! Tu es fou ! On va finir par atteindre la limite entre Maverick et ton monde ! hurla Olga.

Elle donna un grand coup de sac à main rempli de briques sur la tête d'un des gardes.

— C'est exactement ce que je veux ! lui répondit le garçon qui avait fait une clé de bras au roi, l'empêchant ainsi de bouger. Ce n'est pas un combat à la loyale à Maverick. Alors que chez moi, dans mon monde non magique, ça le sera.

Avant que le roi ne comprenne qu'il fallait se presser de trouver une idée de génie pour se sortir de là, l'arbre faisait déjà plus de cinq cents mètres et perça la couche de nuages qui séparait les deux mondes. Le passage fut moins mouvementé qu'à l'aller et, alors qu'ils se trouvaient encerclés des collines de la ville d'Anselme, Gus voulut prendre la parole.

— Wouf ! Wouf wouf ! jappa-t-il.

Il s'interrompit immédiatement, outré. Dans le monde d'Anselme, Gus ne pouvait plus parler la langue humaine.

— Mais Anselme ! Ça va pas la tête ? On est perchés sur un arbre de plus de cinq cents mètres ! Sans magie aucune ! lui dit Ellie.

— Perchée ton idée ! dit Nestor assez fier de sa blague, agrippé à une branche et prêt à sauter sur la suivante.

— C'est extrêmement intelligent, dit Ottilie calmement, plus de magie, donc plus de roi qui nous impose ses règles, car ici la bague n'a aucun effet.

— Oui, et tout le monde est logé à la même enseigne, même lui !

Anselme lâcha le bras du roi, puis le prit par la couronne et le souleva du sol. Le roi gesticulait dans tous les sens.

— Garrrddeeees ! Garrrrdees ! Où sont mes gaaardes !?

— En dessous du nuage ! Ils ne pourront pas le franchir sans perdre leurs ailes ! se réjouit Anna. Ça se joue entre vous… et nous.

— Brillante idée Anselme, vraiment, dit la maire qui avait enfin pu se libérer de ses cordes ensorcelées.

Elle se massait l'épaule tout en s'approchant du roi.

— Vous n'êtes qu'un usurpateur.

Elle lui prit sa main, ôta la bague du doigt potelé et l'enfila.

— Jamais plus je ne laisserai Maverick entre les mains d'un homme comme vous !

Encore une fois, même pleine de boue et dans un état lamentable, la maire était la femme la plus majestueuse qu'Anselme ait pu voir.

— Non ! Ma bague ! pleura le roi. Rendez-la-moi ! Pitié !

Anselme lâcha la couronne et le petit homme tomba lourdement sur une branche.

La Garde royale n'avait en effet pas pu les rejoindre par les airs, mais plusieurs petites têtes sortirent des feuillages, ils avaient grimpé l'arbre à l'instant même où ils

avaient compris qu'ils ne pourraient plus voler. Les coups de pelles et de râteaux n'avaient plus autant de force que dans le monde magique et les gardes s'approchaient dangereusement du petit groupe qui s'épuisait.

— Et maintenant, Anselme, on fait quoi ?! hurla Margotte qui était au coude à coude avec un garde.

— On saute ! cria la maire.

— Quoi ? Mais on va se ratatiner comme des crêpes ! dit Frida, paniquée.

— Wouf ! fit Gus.

La maire sauta. Les gardes n'étaient plus qu'à quelques mètres et ils n'eurent plus d'autre choix que de la suivre.

À ce moment-là, bien que les averses aient cessé, il plut des humains à Maverick.

Heureusement, il n'y eut aucune casse. La maire avait fait apparaître une nouvelle branche à l'arbre, étonnamment feuillue, qui accueillit toute la petite équipe. L'atterrissage

ne fut pas des plus agréables, soyons honnêtes, mais le résultat était là. Ils étaient de retour à Maverick, capables de faire de la magie, avec la maire Bishop qui portait à nouveau la bague verte. C'était elle qui tenait les rênes.

— Au revoir la royauté, bonjour la démocratie ! cria Frida ravie.

La maire Bishop fit apparaître un escalier de lianes qui menait au sol et toute la petite équipe descendit dignement les dernières marches qui les menaient à la terre ferme.

Le roi ?

Il suivait péniblement, en sautillant. Difficile de faire autrement quand on est saucissonné par des cordes.

ÉPILOGUE

Les jours qui suivirent furent consacrés à mettre la main sur les gardes du roi et à les emprisonner. Le couple des Sandvik avait disparu pendant la bataille, emmenant deux des grands corbeaux. L'annonceur était toujours en haut de son perchoir, mais derrière des barreaux. On avait aussi récupéré toutes les sens-tinelles et un artiste local les avait assemblées pour en faire une grande fontaine en guise de mémorial de ces temps sombres.

Quant au roi, on l'avait enfermé dans un cachot du château. Spout était toujours commis de cuisine et s'amusait beaucoup à lui préparer tous les jours le plat qu'il détestait le plus au monde : les quenelles aux arêtes de brochet. La maire refusait que le roi soit placé dans

les oubliettes, expliquant qu'il ne fallait jamais oublier ce qu'un Maverick entre de mauvaises mains pouvait donner.

Les soixante habitants qui avaient été placés dans les autres oubliettes furent libérés, et les souterrains du château, vidés.

Comme il ne restait plus qu'un seul grand oiseau, les réserves trouvées étaient bien trop abondantes et on ne savait que faire de tant de maïs, il fut convenu qu'une grande soirée pop-corn-cinéma se tiendrait le 31 août pour clore les vacances d'été, mais surtout fêter la fin d'un règne de terreur.

— Anna? cria Anselme en haut de l'escalier de leur chambre. (Cela faisait plusieurs heures que Gus, Olga et lui étaient prêts et attendaient la jeune fille.)

— J'arrive! J'arrive!

En bas de l'escalier, une énorme boule beige se précipita dans les escaliers. BOiiiNG

Anna n'avait pas bien évalué son tour de taille et ne parvint pas à passer entre la rampe et le mur.

— Mais c'est quoi ce truc? Tu vas pas aller à la soirée comme ça! lui dit Anselme.

— Bien sûr que si! Je suis en pop-corn! Regarde, même qu'on peut me manger, affirma-t-elle en grignotant le bord du costume qui entourait son visage. Dé-li-cieux!

— T'es complètement zinzin, dit Anselme en rigolant.

Quand Anna rejoignit les deux autres, Olga se réjouit de la merveilleuse idée de sa protégée et lui mordit un petit coin d'épaule. Gus, fidèle à lui-même, leva les yeux au ciel.

La soirée avait lieu sur la place principale de la ville, le sol avait été recouvert de pop-corns pour l'occasion, et il suffisait de suivre le maïs soufflé pour retrouver son chemin. La ville avait beaucoup changé depuis le

départ du roi, bien que le centre commercial aménagé dans les souterrains fût toujours ouvert, les échoppes de la ville avaient repris leurs couleurs d'antan. Sur le chemin, Anselme put découvrir une boutique qui vendait des savons salissants, une autre, des animaux de compagnie farfelus ou encore la boutique d'Olga, toute rose, qui vendait des antiquités, avec étonnamment beaucoup de lampes, arborant de superbes ampoules.

Quand ils passèrent devant le salon de thé de Frida, Anselme comprit d'où venait la musique qui animait la ville. Adieu horrible devanture décrépie ! « Chez Frida » était éclairé de mille feux et une jungle luxuriante entourait les lieux.

— Vous voilà enfin ! Ils vont bientôt passer le film ! Il y a une grande toile tendue sur la place. Grouillez-vous, les meilleures places sont quasiment toutes déjà prises ! leur dit une Margotte pleine de légèreté.

Anselme et Anna quittèrent Gus et Olga à la hâte pour rejoindre les autres.

— Les voilà ! se réjouit Nestor qui était affalé sur un gros coussin et grignotait les pop-corns qui l'entouraient.

— Mais Anna, pourquoi tu t'es déguisée en dent ? demanda Ellie, surprise.

— Je ne suis pas une dent ! Je suis un pop-corn, enfin !

— Parfaitement, je confirme, dit Spout qui lui avait mordu un bout de costume. Un pop-corn sucré à souhait !

— Vous vous asseyez, les nouveaux ? On voit pas l'écran, ronchonna Agnès.

Anna essaya de s'asseoir, mais son énorme déguisement l'empêchait de plier les jambes, elle se laissa choir dans un grand fracas au milieu du pop-corn là où il y avait le plus de place.

Anselme, lui, s'assit à côté de Diego et Margotte.

— Alors ? Tu fais la rentrée à l'école de Maverick avec

nous ? demanda Diego avec un petit sourire. On va avoir besoin de toi au QG…

— Oui ! répondit Anna à la place du garçon, Anselme reste à Maverick, on a eu une carte postale de ses parents pas plus tard qu'hier !

— Ah bon ? dit une Margotte particulièrement intéressée.

— Oui, apparemment les îles Poutoupoutou c'est super et ils n'ont pas l'intention de revenir. Alors ils ont demandé à Olga de me garder, répondit simplement Anselme.

— Mince… Ça va, ils te manquent pas trop ? s'inquiéta Ellie qui avait rejoint la conversation.

Anselme et Anna se mirent à rire.

— Ah ça, non. Vraiment pas ! s'exclama Anselme. D'ailleurs, tu disais quoi, Diego ? Tu aurais besoin de moi au QG ? Raconte-moi ça…

BONUS MAGIQUES

depuis 1989

Les Personnages:

1. Anselme
2. Anna
3. Tante Olga
4. Gus
5. Margotte
6. Frida
7. Le Roi Gauthier
8. Général Sandvik
9. Maria Sandvik
10. L'annonceur
11. Jean
12. Ellie
13. Diego
14. Nestor
15. Spout
16. Agnès
17. Ottilie & Cornélia
18. Maire Bishop
19. Pétronille de Beauregard
20. Paul
21. Gisèle
22. Maurice de Beauregard
23.

Interview magique gracieusement
fournie par *Le Petit Maverick*

DANS LA MÊME COLLECTION

Les Aventures involontaires des sœurs Mouais
Kara LaReau, Jen Hill

Les Lapins de la Couronne d'Angleterre
Santa Montefiore, Simon Sebag Montefiore, Kate Hindley

REJOINS LE QG DE LITTLE URBAN !

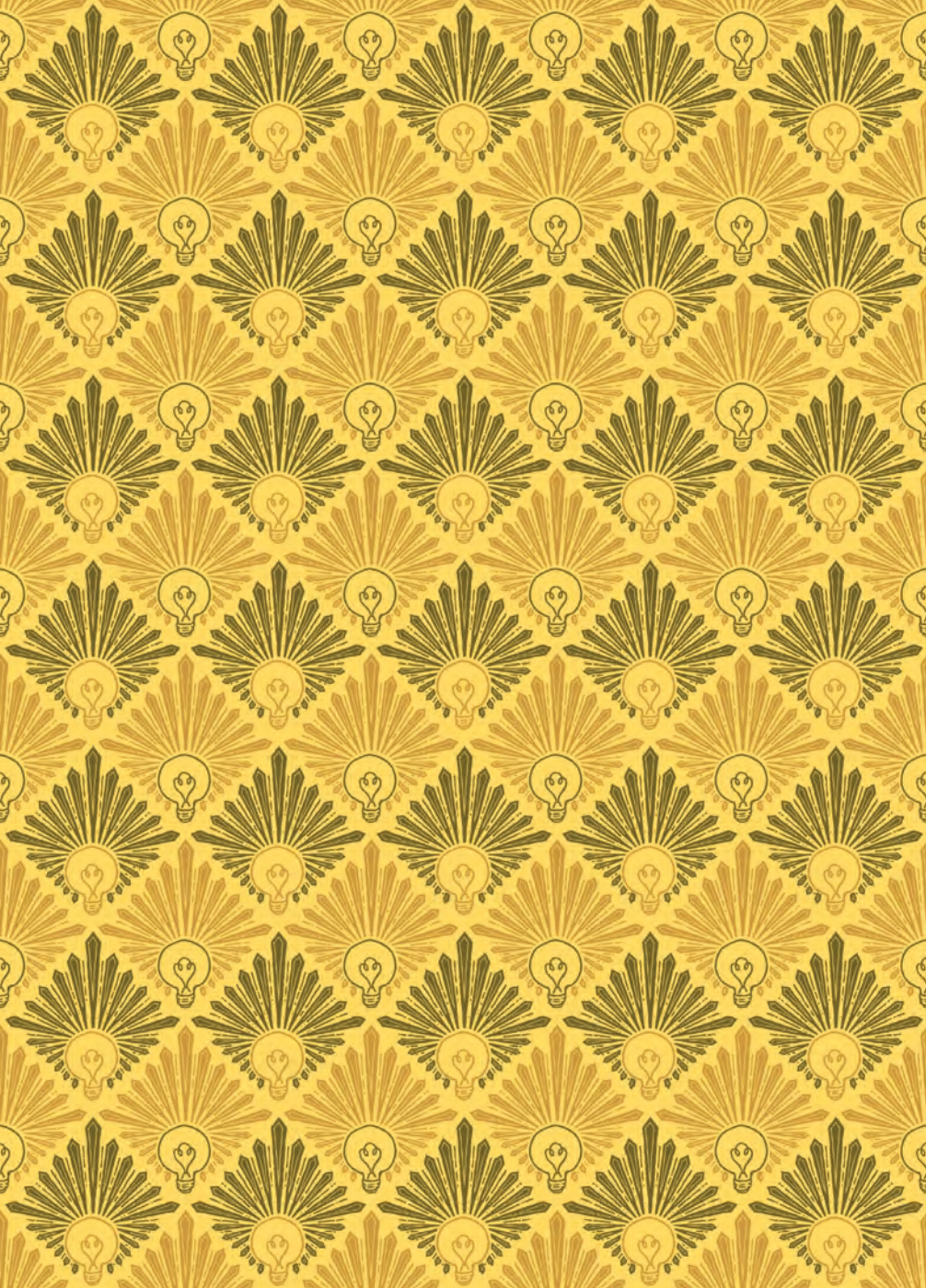
www.little-urban.fr

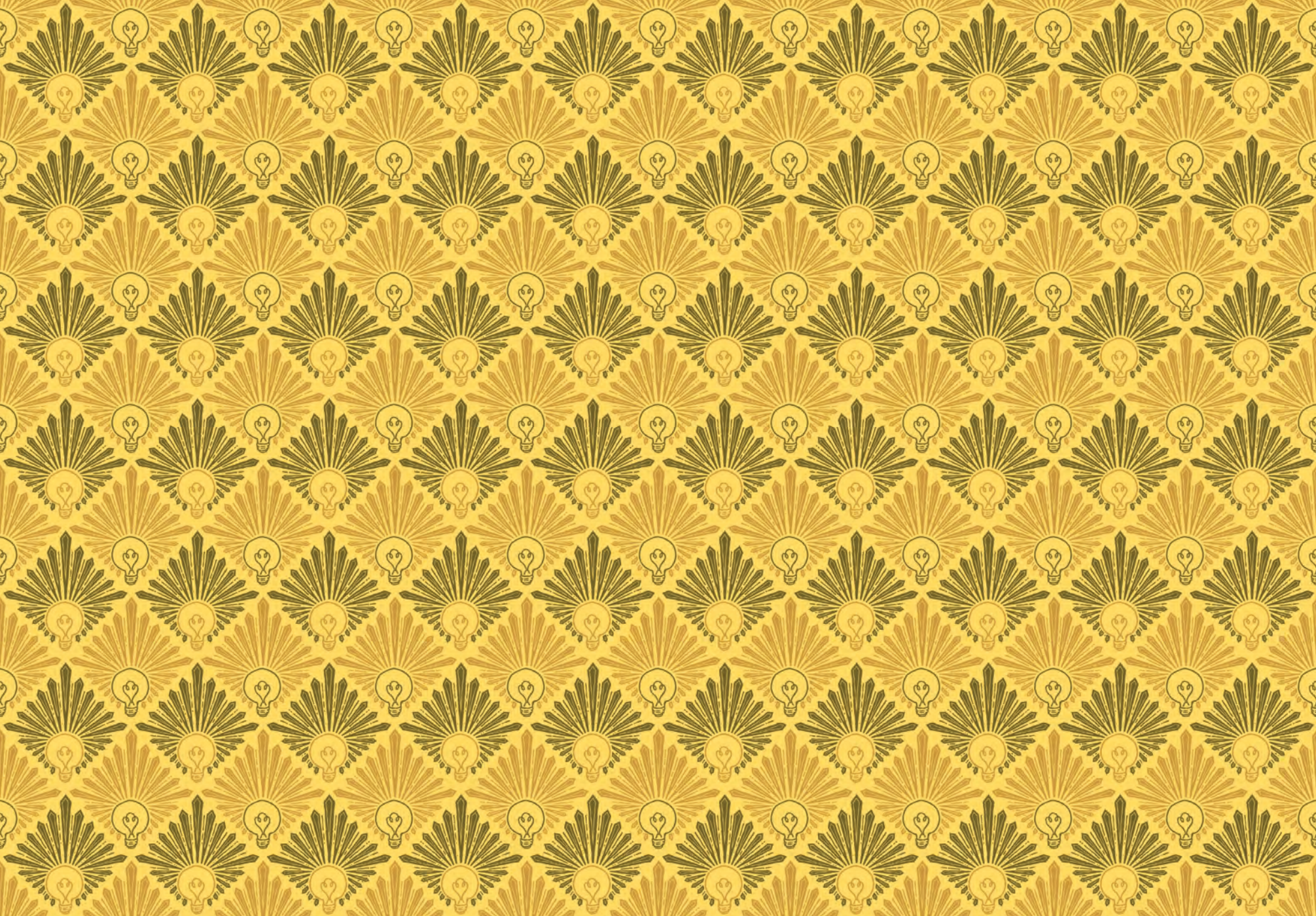
@editionslittleurban
@little.urban

MAVERICK VILLE MAGIQUE - MYSTÈRES ET BOULES D'AMPOULE
© 2020 Little Urban © 2020 Eglantine Ceulemans.
Dépôt légal : juin 2020
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
ISBN : 978-2-3740-8329-2
Première édition
Adaptation graphique : Églantine Ceulemans et Camille Aubry

Little Urban, 57, rue Gaston Tessier, CS 50061, 75166 Paris Cedex 19

Achevé d'imprimer en février 2020 en Italie sur les presses d'Auria Printing,
Zona Industriale Destra Tronto, 64016 Saint'Egidio Alla Vibrate (TE).





Un roi infâme. Une rébellion d'enfants.
De la magie, des rires et encore de la magie !

Bienvenue à Maverick,
ville magique où tout est possible.
Seulement voilà, tous les soirs,
la nuit sombre s'abat sur la ville et la fait
disparaître dans le noir le plus total.
Mais ce n'est pas la seule ombre
au tableau...

Anselme, onze ans, est embarqué
par Anna dans les mystères
de Maverick.

Little URBAN

www.little-urban.fr

9782374083292 / 296 PAGES / 12,90 €

ÉGLANTINE CEULEMANS

MAVERICK VILLE MAGIQUE

MYSTÈRES ET BOULES D'AMPOULE

Little URBAN